

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

PIERRON Sander, *Les rides de l'eau : roman*, Bruxelles, Paris : Association des écrivains belges, 1914.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

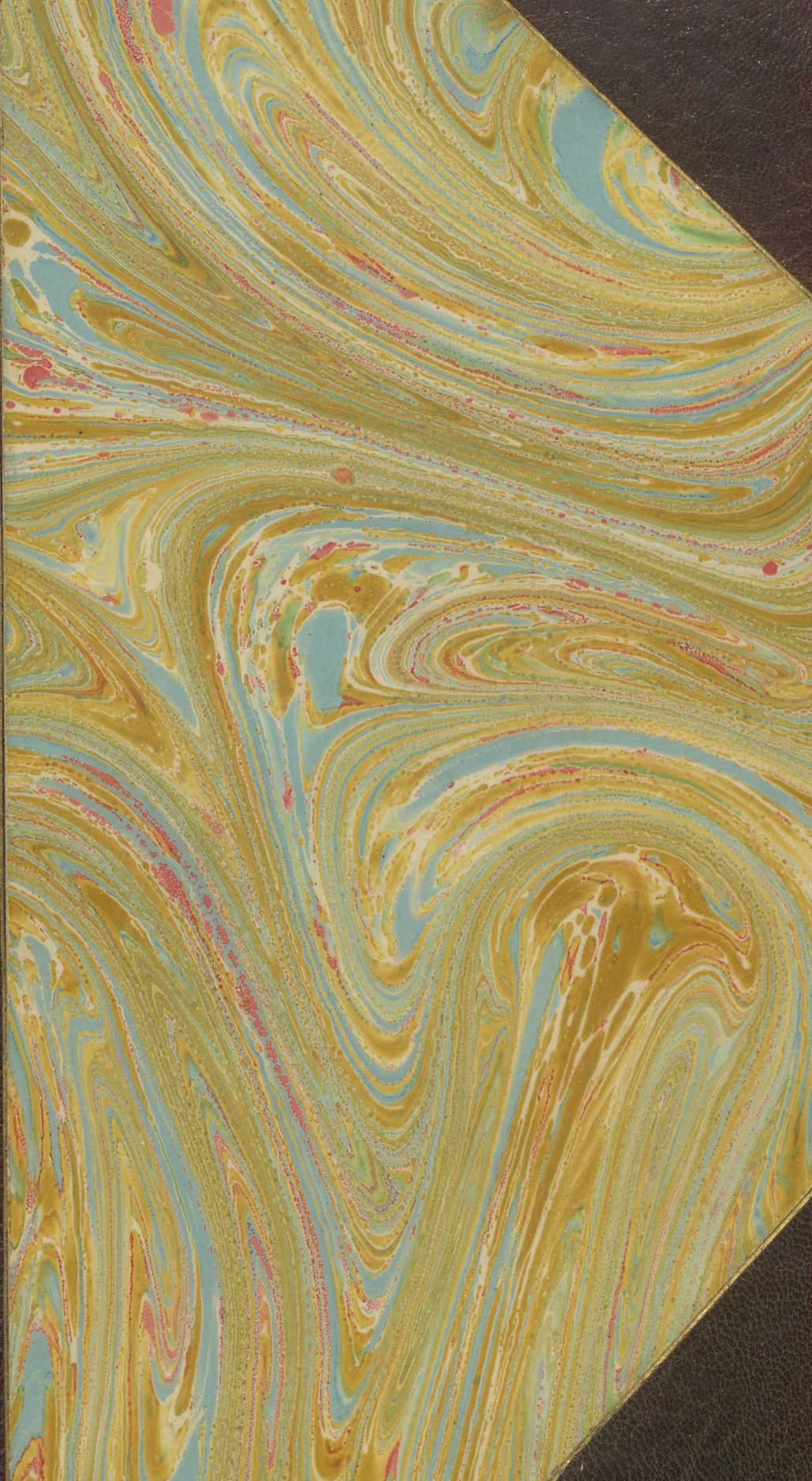
Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

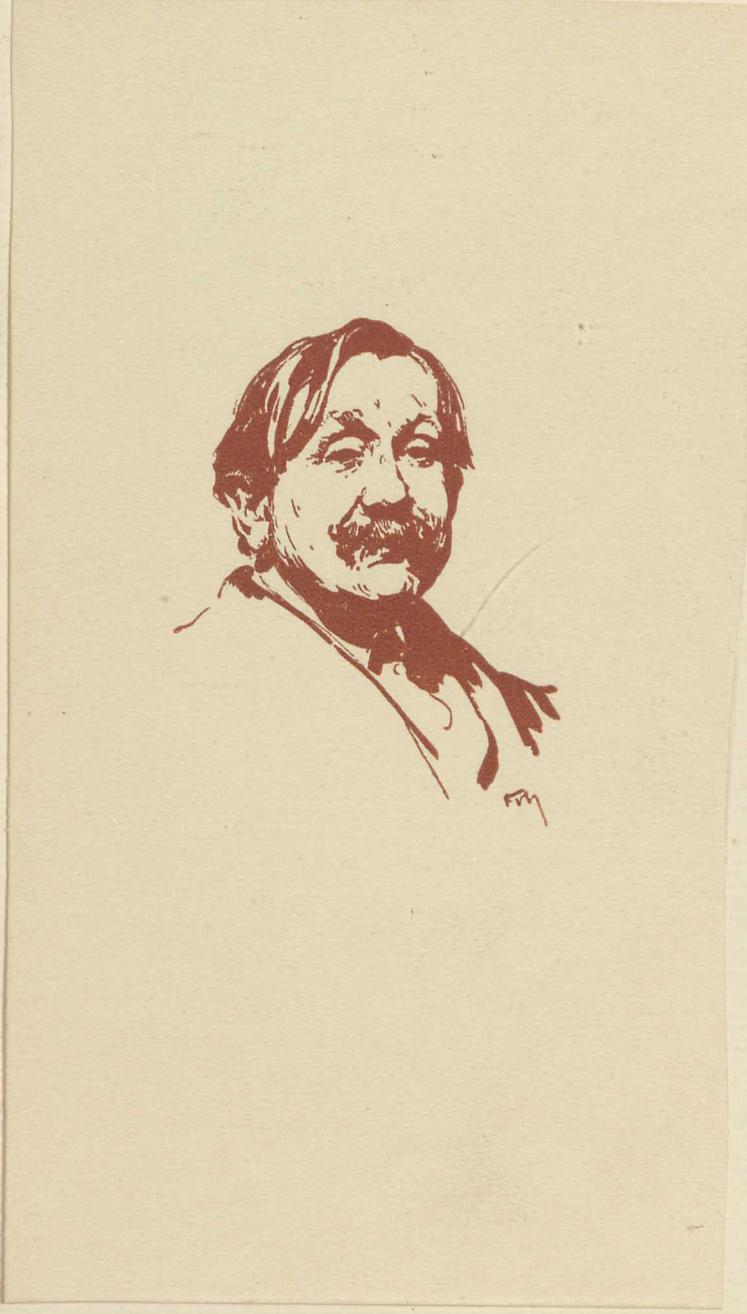
[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/ Bruxelles_Rides-eau_abbyy.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Rides-eau_abbyy.pdf)







Benson 38



SANDER PIERRON



LES RIDES
DE L'EAU

ROMAN

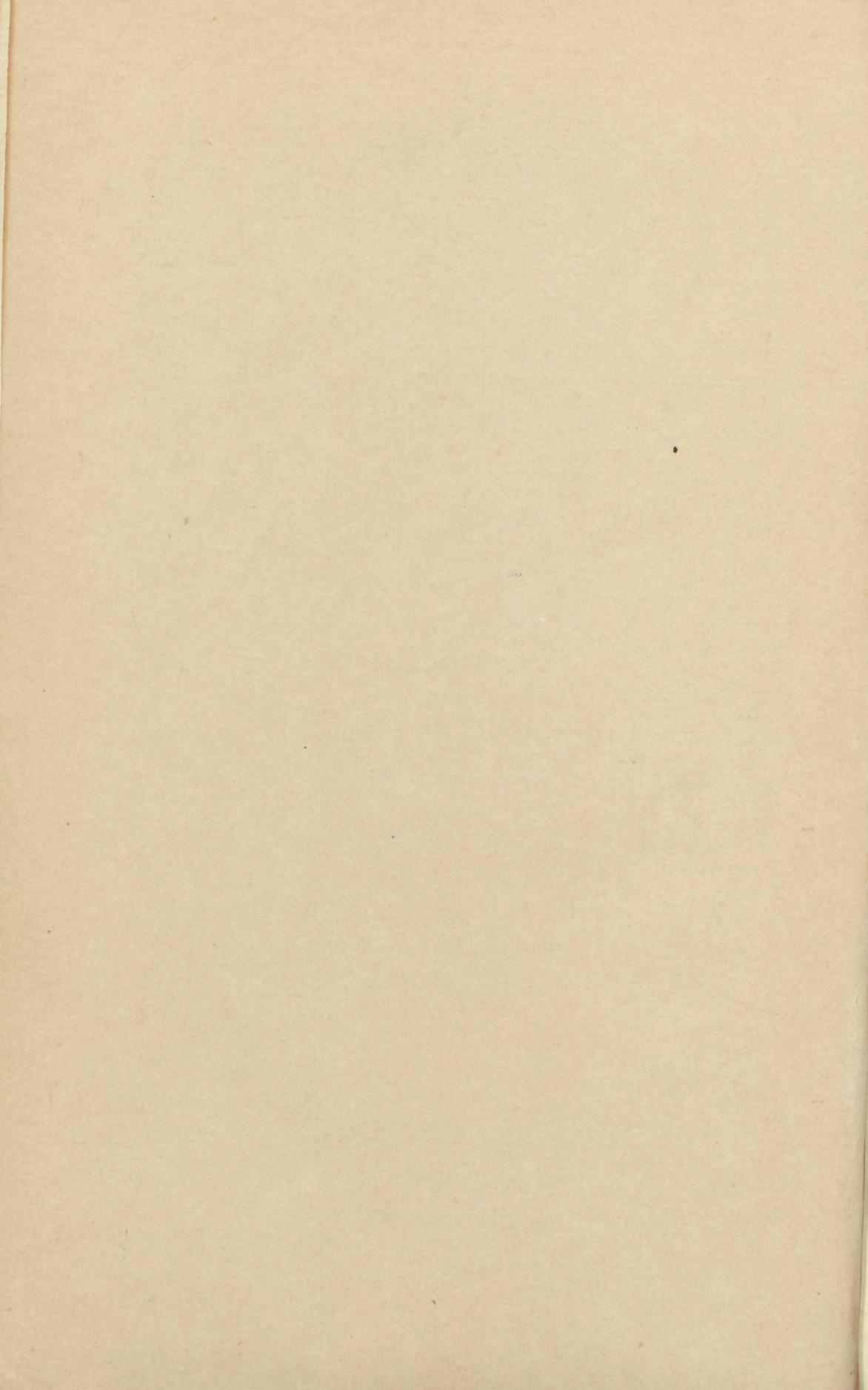
Orné de sept croquis gravés par Eugène LAERMANS



LIBRAIRIE DECHENNE

BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI



SANVER PIERRON

Les Rides de l'Eau

Les Rides de l'Eau.



DU MÊME AUTEUR :

Pages de Charité , nouvelles (épuisé)	1 vol.
Berthille d'Haegeleere , roman (épuisé).	1 vol.
Jours d'oubli , notes de voyages	1 vol.
Les Délices du Brabant , roman	1 vol.
Les Orties , comédie dramatique en 4 parties (épuisé)	1 vol.
Le Tribun , roman	1 vol.
Les Images du Chemin , impressions de route . . .	1 vol.
Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne , roman	1 vol.
Par-dessus la Haie , roman	1 vol.

A PARAITRE :

Vieux-Bonheur, roman.

SANDER PIERRON

Les Rides de l'Eau

ROMAN

*Jeune on ressemble à tout ce
qui est jeune! La jeunesse est
un si large fait, qu'il prend
toute la place de la vie.*

(Ce qui ne meurt pas. — BARBEY D'AUREVILLY)



ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

BRUXELLES, Dechenne & C^{ie}, 18, rue du Persil.

PARIS, 15, rue de Babylone.

1914

A ma très chère femme.

Il a été tiré de ce roman soixante-quinze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 75.

Chacun de ces exemplaires est orné de sept croquis gravés par Eugène Laermans.

N° 

PREMIÈRE PARTIE :

La Clarté du Matin.

I

Avec des lenteurs comme capricieuses, les beaux jours étaient revenus. Sur les routes et dans les foyers l'allégresse régnait. Les voix des laboureurs au travail étaient comme le pouls de la terre réveillée de sa léthargie hivernale. Les clairs rayons du soleil de mai blanchissaient les horizons et faisaient s'épanouir dans l'herbe tendre et courte les blanches corolles des pâquerettes; la mousse des murailles se lustrait comme la soie d'une robe nouvelle. L'astre étincelant éparpillait sur l'ardoise des toits les paillettes innombrables de sa parure, et diamantait les eaux unies de l'Etang Noir et de l'Etang du Moulin, dont les rives encore sans écho continuaient de dormir...

A l'ouest, en deçà du hameau d'Osseghem, le ruisseau du Moulin — le Moulinet, disaient

LA CLARTÉ DU MATIN

les paysans — serpentait dans la campagne, parallèlement à l'Etang Noir. Il prenait sa source au bois de Scheut, qu'il quittait pour couler dans le vallon. Une route coupait le ruisseau, une route appelée la Fossette, parce qu'elle décrivait à son milieu une forte dépression; elle reliait le proche faubourg à la grande chaussée de Gand, et passait entre les deux étangs pour franchir bientôt le ruisselet sur un arc de briques.

A droite, ce chemin longeait le parc des barons de Quatreval, dans lequel se trouvait enclavé l'Etang Noir. A gauche, les eaux égales de l'Etang du Moulin arrivaient jusqu'à la Fossette; la profondeur du flot près de la berge escarpée rendait dangereux cet endroit qu'on nommait le Tournant.

Le Moulinet, à quelques mètres du ponceau, disparaissait sous une large voûte cintrée, surmontée par une tour antique reliée aux murailles massives enserrant le domaine des Quatreval. Le ruban d'eau bleue reparaisait plus loin dans le parc, où elle faisait mouvoir un vieux moulin; les enfants, arrêtés derrière la grille, le regardaient et prêtaient l'oreille à la familière chanson de ses ruisselantes jantilles.

C'est le matin, à l'heure de l'angelus. Un

LA CLARTÉ DU MATIN

enfant de six ans paraît à l'entrée d'un chemin creux; il chante et, en cadence, ses petits sabots tapotent le sol; dans le soleil, la poussière soulevée par ses pas est d'un or blond, comme l'or de ses cheveux annelés, dont quelques boucles indociles se déroulent devant ses yeux bleus.

Le gamin a terminé sa chanson; il a grimpé sur la crête du talus, en s'accrochant aux arbrisseaux et aux racines dénudées. L'épais feuillage le cèle, et parfois on perçoit l'écho d'un couplet qu'il a repris. L'enfant reparait et, pour regagner l'aire de la cavée, il se laisse glisser sur la pente herbue. Contre sa poitrine il serre un bouquet de lilas, qui répand autour de lui le suave parfum de ses corolles violettes.

A ce moment, un paysan d'âge mûr tourne le coin de la Fossette et s'engage entre les ornières. Il porte un court sarrau; son pantalon d'épais velours noir à côtes retombe sur de lourds souliers cloutés. La visière de sa casquette à ganse d'argent ombre un visage glabre où brillent de malicieux petits yeux gris. L'homme, appuyé sur son gourdin, va passer, quand il aperçoit, assis au bord de la venelle, l'enfant occupé à épurer sa gerbe de jasmins.

LA CLARTÉ DU MATIN

Il s'approche sans bruit et dit d'une voix qu'il essaie de rendre dure :

— Eh bien, Jeannot! C'est ainsi que tu vas à l'école? La cloche a depuis longtemps sonné. Tu ne sauras jamais ton alphabet... Petit paresseux!..

L'enfant lève la tête; il reconnaît le garde champêtre et fixe sur lui des prunelles sans anxiété. Mais il se met debout et, abandonnant sur le sol sa brassée de lilas, il se hâte vers la classe, non sans se retourner vers l'homme pour lui dire :

— Oui, monsieur Jérôme! Oui, monsieur Jérôme!

Souriant, Jérôme reprend sa marche. Il traverse le ponceau et débouche au carrefour de la Fossette et de la venelle des Osiers. A l'angle qui fait face au chemin du Ruisseau, se dresse vers le ciel le pignon à redans d'une antique maison à deux étages; contre elle s'appuie un atelier de charron dont la haute et mince cheminée de tôle exhale un interminable filet de fumée blanche. Le feuillage nourri d'une vénérable vigne palisse la façade de l'atelier; en cette saison heureuse, sous son manteau de verdure, il ressemble à une vaste tonnelle. Son nom est populaire dans la contrée : on l'appelle la Forge des Raisins.

LA CLARTÉ DU MATIN

Le garde s'arrête devant le premier travail aux bras noirs et noueux où un ouvrier renouvelle la ferrure d'un gros hongre pommelé.

— Bon matin! père Cormon, s'écrie Jérôme Cuvelier.

Le vieux maréchal ferrant serre un des pieds du cheval entre ses genoux; il applique sur le sabot un fer brûlant, et la corne fumante répand une odeur de roussi...

— Bonjour, Cuvelier; bonjour, ami Jérôme! répond le tape-dur, sans lâcher le paturon et en tendant derrière lui sa main durillonnée.

Les clous sont enfoncés, et la chaussure de métal s'est parfaitement adaptée au sabot; alors l'apprenti apporte dans des tenailles mouillées un autre fer que Cormon commence à fixer avec son habileté coutumière. Au moment où il termine cette besogne, un garçon de ferme accourt et pénètre dans la forge :

— Eh! Demane, le chariot du censier Daland a versé près de la grille du parc; une roue en est cassée. Mon maître vous demande de lui envoyer du secours... Vous savez, patron, c'est le petit tombereau à betteraves que vous avez construit l'autre automne...

Demane examine des roues neuves rangées dans un coin, en sort une qu'un frappeur se

LA CLARTÉ DU MATIN

met à rouler devant lui; puis, le père Cormon hisse sur son épaule un petit cric et, après avoir glissé dans la large poche de son tablier de cuir les outils nécessaires, il part à son tour. A son côté, le tombelier de Daland, tout rouge et encore essoufflé, explique :

— Le mal sera vite réparé, n'est-ce pas, Cormon? La route est obstruée; en venant ici j'apercevais déjà les chevaux de Vermière regagnant le labour. Sans doute ne serons-nous pas longtemps bloqués...

Cuvelier entre dans l'atelier et se dirige vers la forge où chauffent deux masses de fer rondes; dans le feu elles ont les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Eh bien! Jérôme, ça va comme on veut? demande Demane, occupé avec un de ses taillandiers à forger des grosseries destinées à une baterse nouvelle. Beau temps, hein! pour la tournée : de l'air tiède sur la route et le parfum des aubépines et des lilas dans les narines. Le bon Dieu va te gâter, Jérôme!...

— Oui, oui, fait le garde, quand on a les pieds chauds, on oublie vite qu'on les a eus si longtemps froids! Le soleil fait passer sur beaucoup de choses... A propos de lilas, je viens de surprendre Jeannot au moment où il en arrachait un ample bouquet dans le jardin

LA CLARTÉ DU MATIN

des Vermière. Ce n'est point là un péché... Mais à baguenauder ainsi on n'apprend guère...

— Baste! Jérôme, muser, c'est le propre des enfants. Il faut s'en déshabituer assez tôt dans la vie! Nous avons fait la même chose, et, pour ma part, je recommencerais si volontiers!.. L'insouciance gouvernera toujours les petits... Je tiens très peu, moi, à ce qu'il aille en classe, Jeannot. A six ans! Mettez-leur donc dedans la tête autre chose que du rêve et dans les mains autre chose que des jouets! Il aura tout le temps d'apprendre, plus tard. La ménagère, sur les conseils du maître, a envoyé le gamin à l'école; mais c'était plus pour donner à Baltus, son aîné de deux ans, un compagnon de route que pour le contraindre à l'étude à un âge où il est bon, selon moi, de ne rien apprendre du tout...

En parlant, le forgeron souriait dans sa barbe brune. Une des pièces, finie, fumait par terre dans le mâchefer poussiéreux.

— Tu as bien entendu, Jérôme? — et de sa main noire il frappait le garde sur l'épaule. — Te plairait-il, même en hiver, d'être enfermé tout le jour dans une grande chambre, où les yeux ne découvrent que des cartes et des tableaux couverts de chiffres et de bêtes? Non, hein!

LA CLARTÉ DU MATIN

Voudrais-tu faire des malins de tous nos garçons? Dans ce cas, mon ami, tu as raison de leur tirer les oreilles quand tu les surprends à cueillir la moindre pâquerette!..

Un sourire ironique plissait les lèvres du forgeron après ces dernières paroles; Jérôme rougissait un peu et, dans la poche de son pantalon de velours, son poing s'agitait, accusant la décontenance du garde champêtre.

— Maître Demane, vous me comprenez mal, proteste le bonhomme. Vous savez combien j'aime tous nos enfants. Mais l'instituteur se plaint. Notre école sera bientôt tout à fait buissonnière...

— C'est ici un village de cancre! persifle doucement le forgeron.

— Il y a, par bonheur, des exceptions, réplique Cuvelier, sans s'offenser de cette raillerie. Jeannot regrettera sa paresse en voyant, à la fin de l'année, le beau livre doré que son frère recevra en récompense.

— Le plus beau prix, le plus désirable? ce seront les six semaines de liberté que lui apporteront les vacances. Après celles-ci, à l'automne, nous aurons, je crois, beaucoup de peine à lui faire réintégrer la classe.

— Peut-être! nous verrons!... se contente de répondre le garde champêtre.

LA CLARTÉ DU MATIN

Et il repasse sous l'auvent pour gagner la route.

L'été s'écoule. Jeannot est heureux; il se rend à l'école suivant sa fantaisie. Lorsqu'il rencontre Jérôme, il répond par un sourire au regard plein d'indulgence du bonhomme, qui ne le semonce plus. Si le garde surprend l'écolier à arracher les fleurs des sureaux ou des aubépines, il se contente de lui râper le menton dans ses fortes mains calleuses.

Avec l'hiver, Jeannot retourne à l'école; le matin, il ne s'attarde plus sur les chemins neigeux ou détrempés. Il fait trop froid pour courir la campagne et il aime alors à se trouver dans la pièce bien chauffée, parmi ses camarades. Parfois, à l'heure de midi, tous s'aventurent à la dérobée sur la glace de l'étang du Moulin; mais les remontrances des parents, inquiets de ces jeux imprudents, les empêchent de s'y amuser à plein cœur... Puis, dès les premiers beaux jours, Jeannot indispose derechef contre lui l'instituteur par ses absences répétées; pour l'enfant c'est de nouveau l'ivresse de l'indépendance.

Un matin de mai, au sortir de la classe, les deux Demane s'en revenaient par la Fossette. Au Tournant, ils s'arrêtèrent pour regarder une

LA CLARTÉ DU MATIN

dorade qui s'ébattait au fil de l'eau. Jeannot s'accroupit sur le bord de l'étang et contempla le poisson. Il se pencha comme pour le saisir, prit son mouchoir et le secoua dans l'onde en chantant le refrain de la vieille complainte du pêcheur :

*Avec sa gaule sur l'épaule,
Avec ses bottes qui font flic flac...*

— Prends garde, frère! crie Baltus, en le voyant s'incliner davantage.

Mais l'avertissement vient trop tard; Jeannot perd l'équilibre; il s'abat avec un grand bruit dans l'eau, qui l'engloutit. Effrayé, l'aîné des Demane se précipite vers le carrefour : « Père, père! Jeannot est tombé à l'eau! » crie-t-il, en passant devant la forge. Puis, essoufflé, les yeux en larmes, il entre dans la maison et se jette aux bras de sa mère, en répétant la fatale nouvelle.

Quand, peu d'instant après, la ménagère, affolée, arrive au bord de l'étang, elle voit un groupe de gens courbés au-dessus du flot; enfoncé jusqu'à la ceinture dans les roseaux, Jérôme pousse le bout d'une perche à l'endroit où l'enfant a disparu. Près de lui, immobiles, les pieds dans la vase de la rive, le père Demane, Cormon, les frappeurs, regardent, angoissés. En

LA CLARTÉ DU MATIN

voyant accourir la mère éperdue, les paysannes lèvent les bras au ciel.

— Il est perdu, il est mort ! songe la malheureuse ; et, poussant un grand cri, elle s'abat sur le sol.

Madame Ruelle, la boutiquière de la Fossette, et quelques autres villageoises, s'empressent auprès d'elle et la portent à son logis, où lentement elle revient à elle...

— Voici trois fois qu'il redescend au fond, s'écrie Demane, désespéré, en se prenant le front. C'est fini... Jeannot, notre pauvre Jeannot, nous ne te reverrons plus!..

En proie à une douleur indicible, le charron regardait à travers ses pleurs les rides de l'étang. Jérôme s'était jeté tout habillé à l'eau ; il y disparaissait maintenant jusqu'aux épaules. Soudain, un remous plus violent élargit ses cercles jusqu'à la berge. Tous les regards se fixent sur des bulles blanches qui montent à la surface et dansent avant d'éclater. Les respirations semblent s'arrêter tout à coup. Le silence devient troublant ; les larmes cessent de couler ; les sanglots se sont tus, et, à présent, seul le frémissement des feuilles paraît être l'écho distant des voix qui pleuraient et gémissaient tantôt. De temps à autre, comme un grand cri

LA CLARTÉ DU MATIN

de détresse domine ces tristes murmures : la girouette de la tourelle voisine, sur son pivot rouillé, pousse de brèves plaintes.

Au-dessus de l'eau une petite main se lève; elle bat l'onde faiblement. Jérôme alors abandonne sa gaffe pour nager vers le gamin... En cette seconde pathétique la girouette elle-même reste immobile, solidaire, semble-t-il, en son court répit, de cette foule massée à l'ombre de la tour où le pennon de métal jamais n'a cessé de tourner. Comme si le poids qui écrasait les cœurs était devenu à l'instant une impondérable poussière, les poitrines se remettent à battre plus calmes, envahies par l'espoir : le garde vient de saisir le corps inerte de Jeannot; en quelques brasses le sauveteur a atteint la rive : il la remonte en serrant dans ses bras le petit, qu'il regarde à travers l'eau ruiselant sur son visage. Suivi de la foule, où les vieilles femmes se signent, Cuvelier s'empresse vers la Forge des Raisins. Mais un jeune bourgeois l'arrête au passage :

— Jérôme, dit-il, d'une voix haletante, donnez-moi l'enfant! Vous allez l'étouffer. Il faut lui faire dégorger toute l'eau qu'il a bue...

Il se saisit de l'écolier, l'étend de tout son long sur l'herbe, où il le fait rouler. Un flot

LA CLARTÉ DU MATIN

d'eau trouble jaillit de la bouche du gamin et se répand sur le gazon.

— Hâtez-vous, à présent, recommande le fils du notaire Ménard, en remettant l'enfant à Demane; enveloppez-le tout de suite dans une couverture de laine. Dès qu'il reviendra à lui, faites-lui boire du lait chaud...

Jeannot resta durant plusieurs heures inanimé. La pâleur de son visage s'effaça doucement, comme s'efface la poudre blanche d'un pastel... Sa maman ne le quitta pas une minute, inépuisable de caresses pour ce fils chéri. Elle avait failli le perdre; et cependant le petiot ne se rendait pas compte du danger qu'il avait couru. Le matin même qu'il quitta la chambre, il avait retrouvé ses chansons et ses ris; l'aventure ne prenait-elle pas dans son souvenir l'aspect d'un rêve charmant et étrange? Il conte ceci à sa mère : Le silence de l'eau est comparable à celui des calmes nuits d'hiver. Il répand dans tout l'être un engourdissement exquis. Jeannot, en descendant au fond du flot, entr'ouvre les yeux : des poissons d'argent, de toutes parts, viennent le regarder; ils arrondissent leur bouche comme un anneau d'or. Il veut les saisir, mais les paillettes de leurs corps furtifs glissent entre ses doigts; et les carpes et les tan-

LA CLARTÉ DU MATIN

ches s'en vont en longues files claires et pâles comme les rayons de la lune. Mais une ombre passe devant toute cette clarté : un serpent noir surgit, agressif et fantastique; il avance vers l'écolier sa gueule menaçante. Alors Jeannot, épouvanté, baisse les paupières et perd connaissance...

M^{me} Demane se met à rire en écoutant cette histoire du serpent, cette perche secourable tendue par Jérôme et que le gamin avait prise pour un terrible reptile. Jeannot ne veut pas croire sa mère lorsqu'elle lui fait remarquer son erreur : pour lui, c'était bien une affreuse bête, il se la rappelait, elle lui avait tant fait peur!..

Au bout d'une semaine il fut rétabli. Ce jour-là, les élèves de la classe ne travaillèrent pas beaucoup, le retour de Jeannot était pour ses condisciples un évènement heureux. Il est vrai que l'instituteur les poussa peu à l'étude : il était, lui aussi, tout joyeux de revoir cet écolier à la fois inappliqué et intelligent, franc et timide. En passant désormais à l'endroit où il avait failli perdre la vie, l'enfant subissait une crainte dont les années ne l'affranchiraient pas; instinctivement il s'écartait de cette rive fleurie, jadis tant aimée.

II

Madame Ruelle était une très vieille petite femme, alerte comme une fourmi malgré son grand âge; elle portait les cheveux à l'ancienne mode : des bandeaux qui glissaient sous un bonnet de toile bien empesée et se confondaient aux tempes avec d'épaisses boucles argentées. La mince figure prenait, dans ce cadre blanc, une carnation très pâle. Le dos ne s'était point voûté; madame Ruelle gardait toujours infléchie sa tête menue et ridée; et les années n'avaient point terni la malicieuse vivacité de ses yeux.

Elle habitait une chaumière à l'entrée du village, en face du cabaret de l'Arbre d'Or. La vétuste maisonnette, bien antérieure peut-être au clocher même, était distante de la route; elle s'élevait entre la maison du notaire Ménard et la ferme des Daland; les terres de celle-ci s'étendaient derrière la branlante cassine.

L'habitation était sans étage; son toit en chaume, délabré çà est là, profilait sur l'espace

LA CLARTÉ DU MATIN

une forme concave. Dans la façade, près de la porte basse à auvent, une croisée était percée. Un pavement de briques, que le va-et-vient des sabots et des souliers à clous de fer avait raviné d'un double sillon très rouge, carrelait le seuil. A gauche, dans le corridor aux murs jaunis à la chaux, on distinguait les premières traverses d'une échelle conduisant aux combles.

Devant la chaumine, au centre de la place inondée de soleil, poussait un haut tilleul, aussi rond et joufflu qu'une pomme mûre. Cet arbre projetait une large couronne d'ombre, où les taches du soleil passant entre les feuilles tenaient lieu de pierreries... Cette ombre étendait son cercle jusqu'à la maisonnette; à mesure que passaient les heures, sa silhouette intangible avançait sur le gazon, montait sur la façade et se posait sur le faite. Aux jours de congé, ou d'école buissonnière, après leurs baignades lointaines ou leurs proches baignades, les Demane et leurs camarades allaient s'étendre sous le tilleul, et l'herbe leur paraissait alors moëlleuse comme la laine de leur couchette. Mais ils contemplaient à travers la ramure le ciel et le jeu des nuages et ils humaient le parfum doux et grisant des camomilles épanouies aux alentours.

LA CLARTÉ DU MATIN

Au début du printemps, le tilleul avait un aspect étrange : on l'émondait régulièrement vers la fin de février; la moindre branche tombait alors sous le coup sec et impitoyable du courcet. L'arbre, dans le soir, apparaissait comme un fantôme; les loupes innombrables du tronc rigide ressemblaient à des masques affreux; l'imagination naïve des petits prêtait à ces masques des grimaces horribles et fantastiques, à l'heure où la lune, toute blanche, en glissant sur le mur de la maisonnette son voile livide, découpait le noueux profil du solitaire.

A l'avril, des branchettes droites et minces naissaient au sommet et se couvraient bientôt d'un fin feuillage. Lorsque les écoliers supposaient madame Ruelle absente ou absorbée par les travaux de son ménage, ils tentaient de grimper à l'arbre; ils riaient de leurs culbutes, mais ils persévéraient et, s'aidant l'un l'autre, ils avaient bientôt enfourché les premières loupes; puis, ils gagnaient aisément le cœur du tilleul et le feuillage cérait leur compagnie. Là-haut, ils choisissaient de flexibles baguettes, avec lesquelles ils façonnaient leurs cerfs-volants. Chaque jour, fillettes et gamins dansaient des rondes autour du tilleul; les courtes jupes et les longs tabliers frétilaient et battaient

LA CLARTÉ DU MATIN

des ailes comme des papillons. Le vieux Corman, d'en face, souriait à ces danses puérides et ravissantes et disait à ses frappeurs, en montrant les gosses du bout de son marteau :

— Regardez, tout un siècle batifole autour du tilleul!

Il disait vrai, le forgeron, car quand ils étaient vingt ils avaient peine à atteindre cent ans en additionnant leurs âges... Derrière la fenêtre basse de madame Ruelle s'alignaient des plateaux ou des bocaux remplis de friandises : craquelins et caramels bariolés de couleurs vives, pains d'amandes et pains d'épices décorés d'images, petits coqs et petites trompettes en rouge sucre de pomme... Les gamins faisaient leur choix sous l'auvent de toile rayée, puis ils s'engouffraient dans la boutique et l'emplissaient du bruit de leur allégresse. Madame Ruelle tâchait à servir toute cette turbulente marmaille.

Parfois, au fond de la cuisine, ils apercevaient Ruelle buvant son café et mangeant d'épaisses tranches de pain bis. Ruelle était maçon et les enfants lui donnaient le sobriquet de papa Caillou. Il ne se fâchait pas lorsque les écoliers l'appelaient ainsi; il se contentait de leur râper un moment le menton dans sa

LA CLARTÉ DU MATIN

main durillonnée, en disant d'une voix dure : « Ah, les gamins ! » C'étaient les seuls mots qui, devant eux, sortaient de sa grosse bouche rouge, aux lèvres plissées par un continuel et mélancolique sourire. Une muette douleur se lisait dans ses traits calmes ; elle provenait, sans doute, du caractère acariâtre de sa femme ; papa Caillou souffrait de cette incompatibilité d'humeur et, fréquemment, des disputes éclataient entre les deux époux. Au bruit de l'altercation les passants s'ameutaient sur le seuil pour écouter la voix criarde et aiguë de madame Ruelle invectivant, injuriant son homme ; celui-ci bougonnait, lâchait de molles réparties et finissait par se taire. Seules les récriminations perçantes de la vieille s'entendaient encore.

Pour les écoliers, papa Caillou était un peu fou... C'était un bonhomme de taille moyenne, à la chevelure blanche, aux yeux tristes et fatigués, des yeux de la nuance des briques, comme si à force de les regarder les prunelles avaient pris leur couleur. Les enfants se moquaient de la façon comique dont le père Ruelle déambulait dans la venelle et sur la route des Quatre-Vents. Mais savaient-ils ce qu'est la tristesse ? Les larmes mêmes n'étaient point pour

LA CLARTÉ DU MATIN

eux l'enseigne de la douleur : ils pleuraient si facilement!.. Le spectacle de l'univers charmait leurs cœurs de son continuel sourire, et les rayons du soleil étaient pareils à des regards de bonheur que le bon Dieu sans cesse leur adressait...

Chaque jour, avant de se rendre en classe, Jeannot dirigeait ses pas vers l'étang. Il aimait le calme et la solitude de ses bords resplendissants de rosée matinale. Dans le frais matin, le paysage scintillait, eût-on dit, de merveilleuses pierreries, serties autour de la reine-émeraude du lac. Demane s'asseyait sur le bord du ruisseau; longuement il restait accroupi dans l'herbe humide et parfumée.

Devant l'écluse, l'eau de l'étang moutonnait et se couvrait d'une écume bruissante. Par-dessus les barreaux de fer rouillé, le trop-plein emportait parfois des poissons; une seconde, le corps d'argent frétilait dans la chute mignonne. Etourdis, ils s'immobilisaient un instant, puis, les écailles pailletant sous l'azur du ciel, leurs nageoires dorées battaient avec une vivacité nouvelle. Et les rires, les exclamations de Jeannot brisaient le silence et se répercutaient en échos affaiblis au delà des murs du parc des Quatreval.

LA CLARTÉ DU MATIN

A l'aube d'un jour où il s'était levé très tôt, le fils du forgeron allait gagner son endroit favori. Le soleil déjà enveloppait les choses d'une gaze blonde. Du seuil de sa demeure l'écolier découvrait la place : la maisonnette de madame Ruelle avec, d'un côté, la ferme des Daland, de l'autre côté, l'habitation du notaire Ménard. A l'angle du chemin, le cabaret de l'Arbre d'Or sommeillait, vierge encore du bruit des buveurs et du tintement des verres.

Sous le tilleul, Jeannot aperçut quelques camarades; la tête levée, le nez vers le ciel, ils semblaient scruter l'intérieur de l'arbre. Jeannot, intrigué, se demandait : « Que font-ils là de si grand matin? Et pourquoi cette façon anormale d'indiquer de la main le centre de la ramure? » Bientôt il fut parmi ses amis, fouillant du regard les branches. Au milieu des feuilles il distingua une paire de gros souliers; à travers le sable et le mortier qui les éclaboussaient, d'énormes clous de fer poussaient leur tête polie; puis il vit un pantalon taché de chaux et un tablier de grossière toile grise qu'il connaissait bien. Le long de la cuisse gauche, le bras pendait immobile, montrant une main forte et crispée...

— Papa Caillou! s'écria l'enfant, en dévisageant cette fois ses amis.

LA CLARTÉ DU MATIN

Que faisait-il donc là-haut, dans cette posture impassible? Joyeusement, ils l'interpellèrent : point de réponse. Plaisantait-il, à présent; avait-il enterré désormais sa mélancolie et sa tristesse? Pour sûr, il leur jouait un tour. Si seulement on avait aperçu son visage... Mais il se cachait, il déroba sa figure à leurs regards, peut-être pour qu'ils ne le vissent point se rire de leur étonnement! C'est à peine si on devinait quelques anneaux de sa chaîne de montre, dont le cuivre usé brillait parmi l'envers gris des feuilles.

Au bout de cinq minutes les amis étaient tous assemblés; il y avait là Pei De Coen, le fils du mercier; Félix, l'aîné du vannier; Flip Stock, le gamin du berger des Vermière, les trois inséparables de Demane. Ils étaient fatigués de tenir la tête levée, et le cou leur faisait mal. A la longue, une légère inquiétude serra leurs cœurs. De temps à autre les jambes du maçon bougeaient doucement et le bras semblait balancer. Ils se regardèrent : de leurs gorges, tout à coup, sortit un grand éclat de rire; il fit frissonner l'herbe et effraya les ramiers; et soudain les mains s'unirent et les jambes encore engourdies s'échevelèrent dans une de ces rondes folles qui égayaient le village et gonflaient de joie

LA CLARTÉ DU MATIN

la poitrine des mamans, aux aguets derrière les rideaux de toile. A présent ils chantaient, allègres, oubliant même papa Caillou qui persistait à ne pas bouger.

Au bruit des chansons, quelques seuils se garnirent. La Daland, la tête enveloppée dans un madras jaune à fleurs violettes, apparut sur le pas de sa porte et s'avança vers les enfants; ceux-ci chantaient les strophes d'une chanson qui accompagnait un jeu de mode seulement vers la fin de juillet, au temps où les fleurs de la pomme de terre, ayant perdu leurs pétales, sont devenues ces fruits ronds servant de projectiles aux catapultes des écoliers.

Mais, soudain, la fermière se voile la face; elle relève ensuite la tête toute pâle, où les yeux brillent, hagards. Elle se met à faire des signes d'intelligence à ses voisines. En voyant arriver tout ce monde, les enfants interrompent leur danse, mais leurs mains restent unies, et ils forment toujours autour du tilleul un cercle de joues roses.

— Eh! papa Caillou! dors-tu donc que tout ce bruit te laisse impassible? Peut-être veux-tu partager ton premier éclat de rire avec tout le village!..

Voici maintenant Cormon, traînant ses pas

LA CLARTÉ DU MATIN

lourds, suivi des deux frappeurs; puis maître Demane et le vieux notaire Ménard. Le cercle se défait pour leur livrer passage. Le silence est suprême, on entend voler les oiseaux, un grillon chante près du mur; on croit percevoir le battement des cœurs. Les femmes et les hommes se signent, quelques vieilles tirent leur mouchoir et s'en tapotent les cils. Cormon regarde les écoliers avec un indulgent reproche dans ses yeux usés; il délie son tablier de cuir et fouaille à grands coups le dos des enfants. Ainsi dispersés ils entendent le vieux forgeron leur dire, la gorge serrée — mais plutôt parle-t-il pour lui-même :

— Ne venez plus danser sous le tilleul, mes enfants, car désormais le siècle de vos petites âmes unies danserait autour de la mort.

Au coin du cabaret de l'Arbre d'Or les écoliers arrêtent leurs pas. Tout le village maintenant s'ameute sur la place. Quelques retardataires accourent par les chemins et à travers champs; le vicaire Jacquier débouche de la Fossette, appuyé sur son pied de chêne.

La foule s'ouvre pour leur livrer passage; et les enfants tout à coup distinguent le corps immobile de papa Caillou, que les deux frappeurs portent lentement vers la maisonnette



p. 32. «... les enfants, tout à coup, distinguent le corps de Papa Caillou
que les deux frappeurs portent lentement vers la maisonnette...»





p. 32. «... les enfants, tout à coup, distinguent le corps de Papa Caillou
que les deux frappeurs portent lentement vers la maisonnette...»



LA CLARTÉ DU MATIN

de madame Ruelle, la casquette glissée dans leur poche. Toutes les têtes, découvertes, se baissent, comme le font les épis d'un champ quand la rafale les caresse. La foule se disperse; sur le seuil des portes les paysannes, maintenant, bruyamment s'entretiennent. Mais dans l'air bleu, vers la route des Quatre-Vents, le tintement de la cloche de l'école ressemble à un glas funèbre. Alors, au lieu de gagner le chemin de la classe, les écoliers prennent leur course vers l'étang du Moulin. Ils en font le tour et débouchent sur le chemin des Petites Montagnes, ainsi appelé parce qu'il passe entre deux escarpements inclinés vers la grand'route de Ninove.

Une venelle en pente douce vient de la hauteur, où s'élève une mesure de hourdis, tassée, ramassée comme si toutes la rage des intempéries s'était acharnée sur ses pauvres murs lézardés, dont le colombage se déboîte. Derrière l'habitation s'étend un grand jardin, sauvage, abandonné, plein de hauts arbres et bordé de buissons. Tout au fond de ce jardin, clôturé par une haie vive, un puits pousse sa tête forgée, à demi cachée par les feuilles des vignes vierges et du lierre submergeant la margelle.

Dans cette chaumine habite la Touvraise;

LA CLARTÉ DU MATIN

c'est une très vieille femme, les plus anciens du village ont toujours connu son visage raviné, ses cheveux blancs sortant d'un bonnet noir à brides en mèches sales et poisseuses. Les villageois ne l'aiment point; ils la tolèrent parce qu'ils ont l'habitude de voir depuis tant et tant d'années son masque grimaçant. Personne ne songerait à vouloir chasser du bourg la sorcière : elle a le droit d'y vivre, elle y a toujours demeuré, elle y possède la plus ancienne maison!..

Mais, en eux-mêmes, les paysans lui souhaitent de s'en aller pour jamais. Cette Touvraise, qu'ils rencontrent et coudoient sans cesse, reste pour tous un être mystérieux; et ils se l'imaginent investie d'une puissance maléfique... C'est un mauvais génie, un suppôt dont la haine est mortelle et la rancune impitoyable. Mais il faut subir cette harpie et attendre sa mort : avec cette mort commencera dans le village une ère riche de quiétude et de tendresse... Pourtant, les vieillards s'en vont sans avoir vu se lever l'aurore de cette félicité commune; et les enfants deviennent vieux après avoir longtemps aspiré à l'ivresse d'une existence délicieuse, à laquelle la croyance des parents les a en vain préparés...

LA CLARTÉ DU MATIN

La Touvraise vit d'aumônes. Rarement elle traverse le village avant le coucher du soleil; elle semble craindre la clarté, comme la chauve-souris à laquelle on la compare, à cause de son éternelle robe noire; vers le crépuscule, elle parcourt lentement les venelles, sans bâton pour soutenir le siècle de son âge, toute droite, semblable à un fantôme sous son immense manteau funèbre; et le capuchon dissimule son visage. Elle s'arrête sur le seuil des maisons, à l'entrée des fermes; on lui apporte l'aumône sans s'attarder auprès d'elle, simplement par coutume, pour ne pas indisposer le mauvais esprit et qu'il laisse les gens en paix... Sans un mot, les yeux fixés sur le sol, emportant la charité, la sorcière se perd dans le soir, et son ombre rampante se confond avec les ombres moins pathétiques des arbres, projetées sur le chemin par l'indifférente clarté de la lune.

La Touvraise inspire aux enfants une crainte instinctive; ils ne fuient pas à son approche, mais ils se signent à la hâte pour éloigner le démon. Parfois, quand ils sont rassemblés, ils s'enhardissent et la lapident; ils la poursuivent et l'injurient. Mais elle, toute droite, continue sa route, sans se presser, sans se préoccuper

LA CLARTÉ DU MATIN

des gamins, sans se plaindre lorsqu'une pierre vient frapper son corps mince et sec.

Certains jours, les écoliers, par une brèche de la haie, pénètrent dans son jardin. Les arbres sont surchargés de fruits incomparables; aucun verger, à plusieurs lieues à la ronde, ne possède pommes si grosses, si vermeilles, poires aussi juteuses, noix et fraises aussi colossales. Mais personne n'en voulut jamais connaître le goût! Dieu sait quel poison subtil recèlent ces produits du diable! Les enfants en arrachent des monceaux, les piétinent avec une joie rageuse et contente; ils réduisent toutes ces formes roses et rouges, vertes et or, en une bouillie infecte qui bientôt se confond avec la terre et les feuilles mortes...

Lorsque la Touvraise surprend les petits sac-cageurs, ceux-ci, en s'enfuyant, lui jettent au visage cette boue immonde d'où montent des effluves amers. Jamais la sorcière ne poursuit les gamins, elle se contente de les chasser hors de l'enclos, comme si ces âmes trop jeunes et inconscientes étaient incapables de satisfaire ses appétits sataniques... Sans prendre garde aux ravages causés par les enfants, elle retransverse son parc surnaturel, tout fleuri d'aconits, de chardons et de pavots... Et dans sa maisonnette

LA CLARTÉ DU MATIN

elle disparaît, en pliant sa grande taille pour passer sous la porte basse dont craquent les pentures et les gonds.

Le silence règne à nouveau, brisé seulement par des cris de sarcelles ou de canards sauvages barbotant dans les roseaux de l'étang, ou par l'écho très amorti des coups de marteau de la forge des Raisins, venant de la rive opposée. Mais les écoliers reviennent, pénètrent sans bruit dans le jardin par une autre brèche. Ils s'approchent du puits en écartant les hautes herbes et en soulevant les branches basses...

Un jour, il y a plus de vingt ans déjà, un garçonnet du village était tombé dans le puits : avec l'aide de deux camarades il s'était hissé sur la margelle ; mais, perdant l'équilibre, il avait disparu dans le gouffre... Prévenus par les témoins du drame, des villageois accoururent ; un gars, accroché à la corde de la poulie, descendit pour sauver le malheureux ; il chercha en vain au fond de l'eau pour retrouver le petit corps. On fouilla le lit vaseux au moyen d'une perche ; rien ! Nulle trace de cadavre ! Depuis lors la Touvraise, qui ne s'était pas montrée durant le drame, passe pour plus dangereuse encore ; les paysans la ménagent davantage, car on craint ses maléfices avec plus d'appréhension...

LA CLARTÉ DU MATIN

Il se forma dans l'esprit de Jeannot et de ses condisciples une fantastique légende lorsqu'ils entendirent les premières fois conter cette histoire. Pour eux, le fond du puits communiquait avec l'enfer, où aurait été emporté l'ancien écolier : changé en monstre, il remplissait à certaines heures le gouffre de ses lamentations... Pour entendre les plaintes de ce monstre, ils se soulevaient mutuellement et se penchaient une seconde au-dessus de la margelle de pierre bleue.

Tous craignent ce puits, mais une curiosité irrésistible les y appelle, à l'heure du crépuscule, alors que le soleil couchant enveloppe le verger dans son rayonnement écarlate ; en tremblant, l'un d'eux, soulevé davantage parfois, y plonge ses regards. Il se rejette soudain en arrière ; épouvanté et frissonnant, il déclare avoir vu tout rouge le fond du gouffre ; de cette mer de sang surgissait une gueule horrible, fixant vers le ciel des prunelles flamboyantes.

Désormais, pour tous les enfants, la Touvraise est le mauvais génie du village, l'être insatiable et lâche semant la mort dans les foyers. Par la force d'un charme malfaisant, elle arrache les petits frères et les petites sœurs à la tendresse de leurs mamans ! C'est à cause d'elle qu'on

LA CLARTÉ DU MATIN

trouve de vieux valets de ferme inanimés et froids sur leur grabat, le lendemain des nuits de gel ou de tonnerre; c'est à cause d'elle encore que l'insolation tue les laboureurs au travail sous le limpide ciel, plein des chansons des oiseaux. Elle seule avait pu frapper ce berger dont ils savaient l'histoire : dans la cavée des Béguines, Cormon, tout jeune alors, l'avait découvert au petit jour, le cœur transpercé d'un couteau, étendu près de son chien devenu enragé! C'est par la faute de cette femme maudite qu'une croix de pierre s'accroche, là-bas, au flanc du coteau...

A l'instant même où les écoliers arrivent près des Petites Montagnes, la Touvraise sort de sa chaumière et en ferme l'huis. Pour la surprendre, ils se cachent au coin d'une haie. La sorcière, de son pas habituel, descend l'étroit chemin. Lorsqu'elle s'est engagée sur la route, Jeannot et ses amis sortent de leur cachette; sur une seule ligne, en se donnant la main, ils courent après elle :

— Eh! la Touvraise, papa Caillou est mort! Papa Caillou est mort, tu l'as tué!..

Puis, détachant leurs mains, ils se mettent derechef à la lapider; la sorcière reste un instant immobile, tournant le dos aux enfants; puis

LA CLARTÉ DU MATIN

elle marche plus lentement encore que d'habitude. On dirait un arbre qui se meurt, tant elle semble grande, droite et sèche sur le ciel clair. Les écoliers lançaient sans cesse leurs projectiles; soudain, une pierre ruée par la main de Jeannot toucha la tête de la sorcière. Brusquement celle-ci se retourna. Ses yeux étaient terribles, sa bouche crispée pleine de malédictions! Les gamins cessèrent sur le champ leur poursuite et rebroussèrent chemin, tout tremblants. La peur leur serrait la gorge; une frayeur jamais éprouvée les faisait s'entre-regarder avec inquiétude...

III

Les jours passèrent : les semaines précédant les vacances s'écoulèrent dans la quiétude. Les enfants évitaient à présent les parages des Petites Montagnes. En eux subsistait un peu de l'épouvante qui avait étreint leur cœur le matin où mourut papa Caillou; les terribles regards de la Touvraine brillaient encore cruellement

LA CLARTÉ DU MATIN

devant leurs yeux... Tous furent pris d'un grand zèle et jusqu'au mois d'août le maître d'école n'eut point d'absences à noter. Les enfants, eût-on dit, craignaient désormais les routes du village; elles étaient devenues dangereuses... Pour se rendre en classe ils ne prenaient plus le chemin des écoliers...

Cette appréhension diminua, sans que les écoliers retournassent vers les Petites Montagnes; le jardin de la Touvraise ne les vit plus et les mauvais esprits purent y errer à l'aise... Les enfants allèrent jouer depuis lors aux environs du château de Bléchamp; sa drève de hêtres majestueux et les rives de l'étang écarté convenaient fort à leurs ébats. Puis, à force de baguenaudes, lassés de leurs jeux coutumiers, toute la bande fut prise d'un besoin de vagabondage, de courses folles, de maraudes au loin, vers des villages qui, à l'horizon, épinglaient leurs clochers dans les nuages, derrière des bois aux brumeuses lisières. Ce fut comme une nichée d'oiseaux qui, leurs ailes ayant poussé, désertent le nid pour prendre leur vol vers les branches du jardin où leurs parents se sont rencontrés et aimés...

Pour les Demane et leurs camarades commença une vie de gaies fatigues et de naïfs

LA CLARTÉ DU MATIN

plaisirs. Ils découvrirent dans le bois de Laer une clairière où poussaient des mûriers aux gros fruits de jais et de sang. Plusieurs jours de suite ils s'y rendirent et rapportèrent au village des corbeilles débordantes de ces fruits savoureux. Les mamans excusaient à moitié les escapades de leurs petits; leur cueillette ne leur permettait-elle pas de préparer de délicieuses confitures?..

La première fois qu'ils allèrent au bois de Laer, les écoliers avaient failli se perdre dans les labours de Zellick et de Beckerzeel. Ils mirent deux heures pour atteindre, de ce dernier village, la vieille chaussée romaine; elle traverse Bas-Zellick et longe plus loin les lisières de la forêt silencieuse. Ils n'y pénétrèrent point ce jour-là, car la vesprée approchait; ils durent se hâter de reprendre la route de Gand pour arriver au bourg avant le coucher du soleil. Le lendemain commença l'exploration du bois; ils en connurent bientôt tous les halliers, toutes les sentes. Ils s'arrêtaient pour entendre le chant du coucou, et pour percevoir les trois coups secs du pic : de son long bec, il frappait l'écorce des arbres pour en faire sortir des insectes. Parfois ils regardaient, à quelques mètres d'eux, s'ébattre les écureuils; les gracieux animaux gam-

LA CLARTÉ DU MATIN

badaient, se roulaient dans l'herbe d'où sortait, comme un panache, le velours roux de leur longue queue. Rapides comme l'éclair, les véloces petites bêtes disparaissaient dans les branches d'un arbre élevé, mises en fuite par le bruit que faisait dans les feuilles mortes un des galopins en voulant s'approcher davantage...

Il leur fallut peu de temps pour connaître les deux Zellick. Les paysans de ces bourgs s'habituaient à voir cette ribambelle de joyeux enfants; chaque jour ils suivaient en chantant les routes et les venelles, d'habitude silencieuses avant le retour des garçons de ferme ramenant les chevaux, les herses et les charrues... Les écoliers s'étonnaient de tout; ils n'avaient jamais poussé plus loin que le hameau d'Osseghem, célèbre par son cabaret de la Queue de Vache, où ils se rendaient avec leurs parents les jours de fêtes. Ils avaient des préférences pour certaines chaumières curieusement tapies dans le taillis; une ferme leur rappelait le jardin de la Touvraise par le puits à tête forgée de sa grande cour. Une autre demeure, ancienne grange abbatiale, sans doute, avait une façade ornée de niches vides, où ils s'exerçaient à jeter des pierres; celles-ci, souvent, manquaient le but et allaient casser une vitre; et cela les obligeait de dé-

LA CLARTÉ DU MATIN

guerpir à la hâte, de peur d'une correction... Ici, au bord d'une source, s'élevait une chaumine basse, presque une hutte, où demeurait une vieille femme infirme, en compagnie d'une kyrielle de chats dont on entendait, de loin, les miaulements plaintifs. Pour faire crier les félins davantage, les espiègles sabotaient ou bâtonnaient le seuil de la porte ou le panneau des volets... Près du moulin à vent, derrière le cabaret de la Rose Odoriférante, s'étendait un immense verger; les arbres étranges avaient des troncs bosselés et des branches noires et tordues; les enfants les comparaient à des rameaux carbonisés. Pour Demane et les autres, en des années d'une inconcevable abondance, le poids des fruits avait dû tordre ainsi cette ramée!..

Pour lancer leurs cerfs-volants, les écoliers se rendaient dans les prairies de Ganshoren. Là venaient s'amuser des enfants de la ville; ils avaient de grosses boules de ficelle et les Demane et leurs camarades les regardaient avec convoitise... Félix, surtout, l'aîné de la bande, rêvait de posséder une si abondante quantité de fil de chanvre; son cerf-volant alors eût pu atteindre le ciel! Eux, les pauvres! ils devaient se contenter de quelques morceaux de ficelle de remploi, noués bout à bout, et d'une soli-

LA CLARTÉ DU MATIN

dité douteuse... Leurs oiseaux de papier s'élevaient à peine au-dessus des jeunes peupliers, tandis que ceux des petits citadins montaient dans les nuages...

Un jour l'envie des gamins devint irrésistible : un garçonnet était assis dans l'herbe, contemplant, ravi, le point clair et rose de son cerf-volant lointain. Jamais les enfants n'avaient vu une alouette planer à semblable altitude ! Quel plaisir de pouvoir tenir en main un fil qui unissait à la maison du bon Dieu !.. Sournoisement, les audacieux s'approchèrent. D'un coup sec de son canif, Félix coupa le lien. Le cerf-volant resta une seconde immobile, pour s'écrouler tout à coup dans le ciel comme un oiseau dont on aurait brisé l'aile d'un coup de fusil ; puis il commença à tourner, et, la tête en avant, il semblait vouloir foncer sur un invisible ennemi, dans une exaspération à la fois folle et comique. Le pauvre dépossédé, tout en larmes, de chagrin se roulait sur le gazon, en poussant des cris...

Traversant prés et cultures, franchissant les haies, les ruisseaux et les fossés, les coupables arrivèrent à l'endroit où le cerf-volant venait de piquer une dernière tête dans le feuillage d'un haut chêne. Avec soin on démêla la ficelle ; on

LA CLARTÉ DU MATIN

la roula en boule... Il y en avait ! Cela paraissait sans fin !..

Cet exploit, qu'ils appelaient, dans leur cynisme inconscient : faire du fil, se renouvela durant toute une semaine ; bientôt les petits citadins abandonnèrent complètement la contrée ; les dévaliseurs en furent seuls maîtres désormais. Alors Jeannot, Félix, Baltus, Pei et Flip construisirent un immense cerf-volant, plus haut qu'eux-mêmes ; ils en attendaient la première ascension comme on se prépare à une grande fête. Précisément la mère de Jeannot lui avait acheté un costume neuf ; il l'étrenna le jour de cet événement mémorable, un dimanche ensoleillé de septembre.

Jeannot, prenant des deux mains la baguette de l'oiseau, s'éloigna dans la plaine ; Félix, placé au milieu des autres condisciples, déroulait la boule de chanvre. Voici le signal convenu : Demane lance l'aigle dans l'espace, où il monte, monte à tire-d'aile... Puis il plane, rendu très petit par la distance, semblable à une rose étoile dans la clarté bleue du jour. Pour se distraire, les écoliers envoyaient des billets à cet astre : des bouts de papier de soie, poussés par la brise, volaient vers l'infini ; mais soudain, absorbés par la lumière, ils disparaissaient avant d'avoir atteint leur but...

LA CLARTÉ DU MATIN

Avec des soins minutieux on rebobina le fil. Au retour, Jeannot portait le cerf-volant en bandoulière. Les enfants traversaient les hameaux en chantant. Mais tout à coup Jeannot s'aperçoit qu'il est en bras de chemise, sans veste ! Ayant trop chaud, il se souvient l'avoir ôtée là-bas, dans les prés. Tout le monde rebroussa chemin. Hélas ! les recherches furent vaines ; le vêtement resta introuvable. Pei De Coen se rappelait bien avoir vu, tantôt, une maigre vieille femme ramasser dans l'herbe un objet et se diriger ensuite vers Jette, en longeant le parc du château de Riviérin. Mais comment supposer un instant que ce pouvait être la veste de Demane!..

Tristement, les yeux pleins de larmes, parmi les amis tristes aussi et portant chacun à son tour le grand cerf-volant qui, de ses yeux, de son nez, de sa bouche peints à traits grossiers, semblait les narguer, Jeannot arriva au village natal vers le crépuscule.

— C'est peut-être la Touvraise ! pensait-il, en entrant avec Baltus dans la maison paternelle.

A l'idée de l'admonition paternelle, il tremblait de tous ses membres. La mère Demane fut fort mécontente en apprenant l'aventure ; l'écolier reçut une réprimande et dut se mettre au lit sans souper. La placide ménagère se fâcha

LA CLARTÉ DU MATIN

pour tout de bon en apprenant, dans le courant de la semaine, que les petits maraudeurs avaient dépossédé de sa boule de ficelle le fils du comte de Riviérin, taciturne gamin occupé à faire monter un cerf-volant près du castel de son père. L'enfant du gentilhomme était, en effet, parmi les victimes des écoliers pillards. Ceux-ci l'ignoraient, sinon ils en auraient bien ri! La femme du forgeron avait connu le larcin de la bouche d'un jardinier, venu une après-dîner à la forge des Raisins pour y faire ferrer les chevaux du seigneur.

Une quinzaine devait encore s'écouler avant l'ouverture de la classe; deux suprêmes semaines de maraude et de promenades pour Jeannot et Baltus! Malheureusement pour eux, le père Demane mit un frein à leurs espiègles vagabondages. On ne leur permit plus de s'absenter des journées entières, de s'en aller au loin dès le matin, en emportant des tartines sous le bras, et de revenir à la vesprée. Tout cela fut fini, bien fini! Et les deux fils du forgeron se lamentèrent...

— Va où tu veux, méchant, disait la ménagère à Jeannot, mais sois ici pour midi, ou je te mettrai la tête entre les deux oreilles! A chaque repas je veux te voir à table, à côté



p. 34. « ... la Trouvaise. C'est une vieille femme; les plus anciens du village ont toujours connu son visage raviné, ses cheveux blancs sortant d'un bonnet noir à brides en mèches sales et poisseuses... »





p. 34. « ... la Trouvaise. C'est une vieille femme; les plus anciens du village ont toujours connu son visage raviné, ses cheveux blancs sortant d'un bonnet noir à brides en mèches sales et poisseuses... »



LA CLARTÉ DU MATIN

de Baltus; sinon vous irez tous deux à la forge tirer la branloire des soufflets!

Le matin les deux Demane assistaient, le cœur gros, au rassemblement de leurs condisciples sous le tilleul. Les larmes leur venaient aux yeux quand ils les voyaient disparaître, joyeux, au coin de la route de Gand, en claquant une dernière fois leurs casquettes au-dessus de leur tête. Restés seuls, pour se distraire, les Demane allaient au bord de l'étang; ils retroussaient leurs culottes et avançaient dans l'eau jusqu'aux genoux. Puis, ils faisaient ricocher sur l'onde des cailloux ou des morceaux d'ardoise. D'autres fois ils allaient à la fainée au bois de Scheut ou dans la drève de Bléchamp. Mais il y faisait trop calme, on y était trop solitaire! Les camarades manquaient, on ne pouvait plus se jouer des tours, entendre des historiettes, assis en rond autour du conteur...

Pour ne plus rien avoir à envier à leurs amis, ils se réjouirent de rentrer à l'école. Là, au moins, ils étaient tous ensemble, et ils riaient encore bien souvent malgré la sévérité du maître. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, très long et très sec; à cause de sa maigreur on l'avait baptisé du sobriquet d'Echallas du Moulin-neuf, en souvenir d'un piquet fort mince qui, au village

LA CLARTÉ DU MATIN

de Forest, indiquait dans la Senne, près de l'écluse du Moulin, la limite du bain où certains des plus grands élèves allaient nager parfois. Très bigot, les mains jointes, le vieil instituteur regardait à tout instant le mur, où un Christ de plâtre étendait ses bras jaunis au-dessus du tableau noir.

Quoique souvent grincheux, l'Echallas aimait sincèrement ses élèves; jamais dans le village les écoliers n'avaient eu pareil maître; car il n'était pas nécessaire de fréquenter sa classe durant beaucoup d'années pour savoir lire et pour être capable de tracer, au dernier matin de décembre, une belle lettre de souhaits destinée à être lue le lendemain aux parents! Non. Il instruisait les gamins au bout de trois saisons... Dès qu'ils avaient acquis les connaissances élémentaires, les élèves s'asseyaient sur les premiers bancs; ils formaient la division supérieure... Alors, tout en s'occupant des derniers venus, l'instituteur faisait travailler les anciens. Il leur apprenait la géographie, leur inculquait des notions d'histoire naturelle; il leur expliquait, durant leurs promenades vers Berchem, la différence des familles de fleurs, les initiait aux caractères des plantes en arrachant force feuilles et force racines. Puis, dans des sablonnières,

LA CLARTÉ DU MATIN

le maître nommait les diverses couches de terrains; du bout de sa canne, il indiquait leurs couleurs superposées sur les parois de la tranchée.

Les gamins chérissaient l'Echalas parce qu'il leur racontait toutes ces choses. Aux leçons d'histoire, il faisait le récit d'anecdotes curieuses, belles et héroïques; les garçonnetts et les fillettes écoutaient attendris et émus... Et il y avait dans la classe une telle tranquillité, qu'en regardant au plafond on eût cru le maître d'école seul, entre les quatre murs garnis de cartes et de tableaux...

Cet automne-là, en rentrant à l'école Jeannot fut mis parmi les anciens. Il en fut heureux et fier. Il avait huit ans à peine; son ami Félix en avait dix, et pourtant, contraint de doubler, il devrait s'asseoir toute la saison encore sur les derniers bancs. L'instituteur plaça Jeannot au troisième rang, près de Pei De Coen; Baltus avait déjà été admis dans la première division l'année précédente.

Désormais il fallut renoncer à faire des niches à l'Echalas; il n'y avait plus moyen de lui jeter des boules de papier mâché en se cachant derrière le dos d'un voisin. Au lieu de découper des bonshommes de papier qu'on faisait adhérer

LA CLARTÉ DU MATIN

au plafond, juste au-dessus du pupitre de l'instituteur, à l'aide de boules de terre glaise, il seyait de garder les bras croisés ou d'écrire sous l'œil du maître...

Adieu les chipotages! Les bonnes heures passées à badiner devenaient hypothétiques, ces heures pendant lesquelles on essayait de tailler du bout d'une plume d'acier la tête de l'instituteur dans des morceaux de sucre mou achetés chez madame Ruelle! Pas moyen non plus de se glisser subrepticement sous le pupitre et d'aller pincer aux jambes Pei De Coen ou Flip Stock, pour les faire crier!..

Les premiers jours Jeannot pensa nostalgiquement à tout ce gai passé; mais petit à petit sa mélancolie se dissipa et il se promit de travailler... Il apprit avec tant de zèle qu'au bout de l'an il se classait, avec son frère et Pei De Coen, parmi les meilleurs élèves de la classe. Il ne songea même plus à faire l'école buissonnière, satisfait de pouvoir baguenauder le jeudi après-midi et le dimanche, où le matin il se rendait à la grand'messe; le vicaire Jacquier venait chercher les enfants à l'école pour les conduire en file jusqu'à l'église.

Le jeudi, dans l'eau jusqu'aux genoux, toute la bande remontait le Moulinet. Lorsque l'un des

LA CLARTÉ DU MATIN

gamins apercevait dans l'eau trouble quelque forme indistincte d'insecte ou de poisson, il s'arrêtait, s'écartait de quelques pas et faisait signe aux amis. Les écoliers restaient silencieux, immobiles, et le flot troublé par leur approche redevenait clair. Tous alors se penchaient pour scruter, les yeux grands ouverts, les recoins profonds du ruisseau maintenant limpide.

— Une épinoche! Un scarabée d'eau!

Chacun, riant, soulevait un pan de culotte ou un bout de jupon qui avait pendu dans le ruisseau et gouttait sur les jambes; puis ils continuaient leur chemin. Ils cherchaient ainsi, et ils se rappelaient l'avoir cherché toujours, un pince-orteil, insecte aquatique dont ils avaient entendu parler depuis leurs premiers ans. Ils en causaient souvent, et même dans leurs rêves il les hantait... Cet insecte mystérieux, leur avait conté le père de Flip Stock, berger chez Vermière, avait le dos bleu et le ventre rouge; il marchait sur cent pattes dorées, terminées en forme de pince. Et ces pinces étaient terribles : une fois accrochées au doigt de pied d'un enfant, on ne pouvait plus les en détacher avant que l'insecte eût déversé dans la chair un poison mortel... Et depuis des saisons et des saisons les écoliers exploraient avec prudence les

LA CLARTÉ DU MATIN

jonchaies du rivelet et fouillaient la vase du lit, sans ôter leurs sabots. Ainsi ils défendaient leurs orteils contre les attaques du dangereux, mais introuvable animal.

Tous les enfants en désiraient un; selon le bon berger ces insectes rares vivent parfaitement dans un bocal, où ils ressemblent à une pierre précieuse habilement taillée et dont chaque facette posséderait un feu différent... Le soir, dans l'obscurité, le pince-orteil était lumineux, pareil à un ver luisant multicolore. Tour à tour son éclat était blanc, puis bleu comme un saphir, puis écarlate comme un rubis, selon que la bête marchait au fond du récipient ou nageait dans l'eau. Bientôt d'innombrables rayons d'or irradiaient des pinces, et le corps scintillant s'évanouissait soudain dans l'ombre à la manière d'une étoile cachée par un nuage... Le père Stock avait attrapé un pince-orteil dans sa jeunesse et l'avait conservé de longs ans. Le berger rappelait que chaque soir il contemplait le lumineux insecte avec ravissement...

Lorsque Demane et ses amis arrivaient au hameau d'Osseghem, ils sortaient de l'eau, se séchaient les jambes au soleil et remettaient leurs sabots. En se donnant le bras, fillettes et garçons revenaient vers le village, sur plusieurs

LA CLARTÉ DU MATIN

rangs; et ils chantaient sans cesse, sans parvenir à fatiguer leurs jeunes gorges, d'où sortait comme un gazouillis. Sous le tilleul les écoliers se séparaient, après avoir dansé une dernière ronde; ils ne se ressouvenaient pas de ce que deux ans auparavant le vieux Cormon leur avait dit après la mort de Papa Caillou.

IV

Cet automne-là fut marqué par un événement inattendu, mais qui réjouit profondément le village : la Touvraise disparut, sans laisser de trace. Les premiers jours, les valets et les filles de ferme s'étonnèrent de ne pas la voir venir au crépuscule, vers l'heure coutumière, pour recevoir la charité de leurs maîtres. Mais au bout d'une semaine le village commença à s'entretenir de cette disparition; les commères en causaient longuement sur le seuil avec leurs voisines, après la besogne, au moment même de la vesprée où autrefois la sorcière passait enveloppée dans son grand manteau noir, sous lequel elle entassait les aumônes de tout le bourg.

LA CLARTÉ DU MATIN

Un matin, Jérôme Cuvelier, hardiment, pénétra dans la chaumière déserte de la Touyraise. La grande pièce était vide : pas un meuble contre les parois d'argile dont la chaux s'écaillait ! Dans un coin le garde champêtre découvrit un balai hors d'usage, au manche brisé ; dans l'âtre, sous la haute cheminée dont la tablette touchait presque les solives de la hutte, fumait encore un monceau de cendres, des cendres fines et blanches comme de la neige. Et sur le mur, près du chambranle gauche, Jérôme crut distinguer la trace rouge d'une main, une main mince, aux doigts très longs et crochus...

— La main du diable ! songea Cuvelier.

Il s'empressa de sortir et de regagner le chemin creux. Il alla conter partout sa découverte : cette main aux doigts crochus était la griffe même de Satan !.. Les habitants furent vivement impressionnés ; pour eux la cendre blanche de la cheminée était les restes d'un chrétien attiré dans le taudis de la Touyraise, l'ancien écolier, peut-être, pour jamais disparu..

L'hiver vint ; la sorcière restait absente. Les gamins, en revenant de la classe, osèrent de nouveau passer près des Petites Montagnes. Le jeudi après-midi ils finirent même par grimper sur le talus ; de là ils s'amusaient à casser à

LA CLARTÉ DU MATIN

coups de pierres les vitres glauques de la chaumière. Les branlantes parois commençaient à se lézarder; les deux fenêtres à croisillons ressemblaient, avec leurs carreaux brisés, à de grands yeux inquiets!

La maisonnette fut bientôt détruite; on eût dit qu'un mauvais génie obligeait la nature de passer sa colère sur la contrée, pour anéantir sans délai la demeure de la sorcière. La mauvaise saison, en effet, fut terrible, ressembla à une longue tempête; dans les parages de la cavée, aux abords de l'étang du Moulin, surtout, l'orage se déchaîna avec le plus de violence. Une nuit, avec un bruit de tonnerre, le vent emporta la toiture de paille moussue de la maison hantée; on perçut, dans la campagne, une horrible plainte; ses échos durèrent jusqu'au matin et disparurent à mesure que diminuaient la rafale et l'averse. La brise, en mugissant, passait au-dessus du village, soufflait rageusement vers les Petites Montagnes; elle s'engouffrait dans la chaumière, sortait en secouant les volets disjoints; et leur plainte se mêlait aux cris de la charpente ébranlée...

Un soir, rentrant chez lui après sa tournée quotidienne vers Osseghem, Jérôme gravit la colline pour atteindre la Fossette. Il faisait très

LA CLARTÉ DU MATIN

noir et nulle étoile ne brillait dans l'immensité. Le vent soufflait impétueusement vers le faubourg. Soudain, dans la direction des Petites Montagnes, parut une grande lueur, produite par un foyer invisible, surnaturel... Au milieu de cette clarté, impassible, enroulée dans un manteau sombre, le garde distingua une silhouette obscure; très haute et très droite, elle tendait les mains vers la chaumière de la Touvraise; et sur les murs blancs l'ombre du corps et des deux bras étendus dessinait une croix bougeante...

Cette vision dura le temps d'un éclair, et Jérôme, en regagnant sa maison, croyait avoir rêvé. Cependant, le lendemain, en passant devant la forge des Raisins, il ne put s'empêcher d'y entrer et de conter ce qu'il avait vu la nuit dernière. Tout en continuant de marteler le fer chaud, dont les battitures rouges rasaient l'enclume et lançaient dans l'atelier sombre des jets écarlates, les forgerons écoutèrent attentivement la narration du garde champêtre. Quand il eut fini, Demane leva son fonçoir et les frappeurs déposèrent leurs lourds marteaux. Les deux autres aides, les drilles de Cormon, occupés à des taillanderies, cessèrent de faire crier la lime et le burin et tournèrent aussi la tête vers le conteur.

LA CLARTÉ DU MATIN

— Ecoute, Jérôme, je ne crois pas à ces sornettes, et pour un bon motif : la Touvraise est partie, bien partie, mon gars, et elle ne reviendra plus... Ne nous chante donc pas de si singulières histoires sur son compte, nous n'en connaissons que trop; laisse cela aux ravau-deurs, mon brave! Pussions-nous bientôt oublier la sorcière, perdre son souvenir; cette rusée ^{sur} avait fini par terrifier nos femmes et nos enfants. Moi-même, Jérôme, quand j'étais bamin, j'ai souvent tremblé en la voyant; ma grand'mère l'accusait de crimes effroyables. Mais à présent, c'est fini : ces récits de vieilles femmes ne peuvent plus m'émouvoir.

— Je n'ajoute pas foi à tous ces récits, Demane; mais l'autre nuit, j'en suis sûr, j'ai cru apercevoir la Touvraise devant sa maisonnette ruinée; elle était plus grande que jadis; pendant son absence elle semblait avoir grandi d'un mètre... Cela n'est pas impossible, après tout, n'est-ce pas, camarades? On a vu choses plus extraordinaires...

Les frappeurs et Cormon acquiescèrent d'un signe de tête; de nouveau le bruit du travail emplit la forge des résonances du métal et du bourdonnement des soufflets.

Jeannot, à l'instant où Jérôme entra chez

LA CLARTÉ DU MATIN

son père, revenait au logis. Il avait pénétré en tapinois dans l'atelier pour surprendre les confidences du garde. Dès le lendemain, après la classe, il confia son secret aux camarades; ceux-ci rapportèrent à leur tour l'étrange rencontre du garde champêtre à leurs parents. Cet événement occupait tellement l'esprit du gamin, qu'il alla même en faire part au cordonnier de son père. Il habitait à l'extrémité du bourg, et il considérait Jeannot comme un petit camarade. Le père Tiste était un vieux bonhomme, recroquevillé comme du cuir tordu par la chaleur; il avait une mince figure jaune où brillaient des yeux gris timorés. Ses longs cheveux blancs tombaient en mèches bouclées sur ses épaules obliques.

Deux ou trois fois chaque mois on lui donnait des souliers à raccommoder et M^{me} Demane chargeait habituellement Jeannot de lui porter la besogne. L'écolier passait une corde dans les tirants des chaussures, les jetait sur son épaule et, par la cavée des Petites Montagnes, il s'en allait vers le faubourg. Dans la grand'rue il s'arrêtait devant la porte d'un estaminet; il était si petit qu'il lui était impossible d'atteindre au loquet ^{du} vantail, et il avait recours au service de quelque passant pour tourner la chevillette.

LA CLARTÉ DU MATIN

Il traversait la salle du cabaret sans traîner ses sabots, de peur de déchaîner la colère de la patronne en grattant les arabesques de sable blanc répandu au pied du comptoir et devant les tables bien rangées, que ne poissaient pas encore les verres des buveurs.

Jeannot s'engageait dans l'escalier; la rampe sculptée partait d'un terme où un grand lion de chêne était assis sur un socle tors; l'écolier grimpa à l'étage et poussa la pointe de son sabot contre l'huis; le vieux cordonnier venait entrebâiller la porte, l'écolier entra et lui disait bonjour en ôtant sa casquette. Le père Tiste regardait Demane un instant à travers ses lunettes rondes; il lui enlevait sa charge, examinait méticuleusement les chaussures. Il s'asseyait sur son siège bas, fait d'une chaise aux pieds raccourcis et au dossier abattu, et disait d'une voix douce :

— Petit, tu diras à ta maman que ce sera pour mardi après-midi; si tu veux venir mercredi au retour de la classe, c'est bon aussi.

Il reprenait son travail, sans se préoccuper de la présence du gamin. Tiste clouait des semelles, tirait son ligneul, frappait son cuir à coups de maillet, se préparait à monter une paire de bottes. Dans un coin de la pièce, Chipe-

LA CLARTÉ DU MATIN

Chipe, la femme du cordonnier, pelait des pommes de terre ou reprisait des bas. Jeannot allait près d'elle, et elle l'embrassait sur les deux joues en lui pinçant le menton. Puis elle détachait du mur une grande cage pleine de serins et la mettait sur la table; durant un quart d'heure l'enfant contemplait les oiseaux jaunes. Un minuscule bonnet, rouge comme une crête, les coiffait et leur donnait un air comique. La vieille les baignait devant le fils du forgeron; elle leur donnait du sucre, de la mie de pain; les oiseaux se disputaient les friandises, se battaient, se poursuivaient furieusement. Le cordonnier, importuné par ce tapage, jetait de temps en temps vers sa femme des regards courroucés, en haussant les épaules.

Ces canaris étaient une cause de continuelles disputes entre le mari et sa moitié, disputes au cours desquelles l'un finissait par frapper l'autre. Malgré les raclées, entêtée et stoïque, la maniaque ne consentait point à se séparer de ces oiseaux d'achoppement. Elle s'en occupait durant la plus grande partie de la journée et négligeait pour eux toutes les autres besognes du ménage. Lorsque le cordonnier était malade et qu'il s'alitait, exténué par l'excès de travail, elle ne s'apitoyait pas le moins du monde sur

LA CLARTÉ DU MATIN

l'état de son homme; elle songeait uniquement à ses amis encagés, les soignant, leur confectionnant des béguins nouveaux, du rouge le plus vif, les dorlotant comme des amis indispensables.

Le placide cordonnier finit par devenir féroce-ment jaloux des serins. Lorsque, en été, réjouis par le soleil et la chaleur, les oiseaux chantaient de concert en emplissant la chambre de leurs trilles continuels, Tiste s'encolérait, sacrait; n'y tenant plus, il lançait vers la cage le soulier, l'alène qu'il tenait en main, pour faire taire ces désagréables volatiles. La plupart du temps le projectile atteignait Chipe-Chipe; elle gémissait douloureusement, mais le cordonnier ne s'en alarmait pas.

Les hostilités s'étant ouvertes de cette façon, le combat s'engageait : ils se harpaient, se terrassaient. Naturellement, l'homme, ayant toujours le dessus, daubait sur sa femme, la piétinait à plaisir, jusqu'à ce qu'elle restât inanimée sur le carreau. Imperturbable, le savetier reprenait son travail, sans se soucier du corps meurtri de sa femme, étendue près de lui.

Un matin d'octobre, Jeannot se rendait chez le cordonnier; il rencontra à mi-chemin son ami Félix, le garçon du vannier. Comme le fils du forgeron lui avait souvent parlé de Tiste, de sa

LA CLARTÉ DU MATIN

femme et des canaris, il fut heureux de pouvoir accompagner Jeannot. Ils montaient, après avoir regardé un instant le calme lion accroupi; Félix le trouvait bonasse avec ses grosses pattes molles posées sur un écusson. Soudain ils percurent un grand bruit, puis des éclats de voix et des trilles d'oiseaux effarouchés. Demane regarda Félix, qui gravissait l'escalier après lui; il riait, en montrant du doigt, sur le palier, la porte close.

— Nous arrivons bien, dit-il, ils se disputent!

Jeannot frappa. Mais la porte ne s'ouvrait pas; Félix, se soulevant sur ses sabots, parvint à lever la clenchette. Craintivement, ils entrèrent dans la pièce, en ôtant leurs casquettes, tout tremblants de leur audace. Le cordonnier ne les avait pas entendus, sans doute, car il martelait rageusement son cuir, tout en lançant à sa femme des injures. Il blasphémait et frémissait de tous ses membres. Sa tête oscillait avec la même précipitation que le pendule en cuivre de l'horloge; la grande aiguille levée semblait aux deux enfants recommander le silence...

Plus loin, dans son coin habituel, Chipe-Chipe était assise, toute cramoisie, bougonnante, les cheveux en désordre; sur la table, dans leur cage de métal, les serins voletaient, lâchant de

LA CLARTÉ DU MATIN

temps à autre une vocalise craintive au milieu du bruit de la dispute de leurs maîtres. La petite vieille se leva; pour défier son homme, elle commença à dorloter ses oiseaux, leur donnant des doux noms, poussant entre les barreaux des bouts de sucre; les canaris venaient les becqueter tour à tour.

— Vas-tu laisser ces vilaines bêtes en paix? Vas-tu les faire taire, vieille folle damnée!

— Damnée! ah! tu m'appelles damnée! Attends, mon bonhomme, que Dieu nous rappelle; nous verrons alors qui de nous deux prendra le chemin de l'enfer! Saint Jean-Baptiste, ton patron, ne te protégera pas, m'ami; il connaît trop bien ton cœur de pierre!

Le vieux camarade de Jeannot se leva, tel un ressort, à ces paroles. Ses yeux, très grands et pleins de colère, se fixèrent un instant sur les deux enfants; peureux et frissonnants ils reculèrent contre le mur. Si la porte eût été ouverte, ils se seraient enfuis tout de suite, tant leur poitrine haletait de frayeur.

Tiste s'avança vers sa moitié, lui arracha brutalement la cage, la jeta avec force dans la cheminée. On entendit une exclamation violente, puis des plaintes d'oiseaux; sous la grille de fil de fer des ailes battaient, de petites têtes

LA CLARTÉ DU MATIN

craintives se cachaient dans les plumes en montrant soudain de minuscules yeux ronds, noirs et brillants comme des perles. Le cordonnier se rassit en se frottant le front. La vieille, les bras étendus, se dirigea vers l'âtre, reprit la cage, la pressa contre sa maigre poitrine. De ses yeux ternis par l'âge coulaient lentement quelques grosses larmes.

— Oh! les pauvres petits, les pauvres petits! Dieu vous vengera de ce méchant diable, de ce bourreau!

L'autre n'y tint plus; il saisit son maillet et, d'un geste net, le lança vers sa femme avec véhémence. La masse de fer atteignit Chipe-Chipe à la tête, en plein crâne. Elle tomba de tout son long sur le parquet, sans un mot; une plainte étouffa dans sa gorge. A son front il y avait une plaie menue d'où se mit à couler un mince ruban écarlate qui forma très lentement, autour des cheveux gris encadrant la tête livide, une auréole de velours sombre...

Les deux gamins, épouvantés, demeuraient les pieds rivés au sol; mais le cordonnier avait repris sa besogne et sifflotait sans se préoccuper de rien, impassible. Tout à coup Félix se retourna, ouvrit la porte d'un mouvement désespéré. Fort pâles, les deux amis dégringo-

LA CLARTÉ DU MATIN

lèrent les escaliers et traversèrent le cabaret en coup de vent, impatients d'être loin de cette maison fatale où ils avaient vu entrer la mort...

En arrivant au carrefour des Quatre-Vents, leur peur avait un peu diminué et ils ne tremblaient plus. La neige tombait depuis une heure et blanchissait la route; les branches défeuillées des haies se dessinaient très noires sur le fond immaculé des champs. Le crépuscule descendait sur la campagne et étendait onctueusement sur la nature son voile de ténèbres grises. Après avoir traversé le ponceau du Moulinet, les écoliers se préparaient à se quitter; sous la porte charretière de Daland ils aperçurent un être inanimé, à côté duquel aboyait un jeune chien très maigre et très roux. Les enfants s'approchèrent; le roquet aboyait de plus belle, en montrant de petites dents pointues.

— Un homme! fit soudain Félix, après avoir scruté l'ombre du retrait.

Il était étendu contre le battant, les jambes pliées, la tête, — coiffée d'une casquette graisseuse, — cachée entre les bras croisés sur les cuisses. Les vêtements de l'inconnu étaient en haillons; çà et là la chair apparaissait nue, bleue par le froid, et les mains montraient des gerçures écaillées de sang. Le malheureux semblait

LA CLARTÉ DU MATIN

dormir, car il restait impassible. Tandis que Jeannot courait prévenir sa mère, Félix, contournant la ferme, entra chez les Daland.

Au moment où Demane revenait, accompagné de Baltus et de sa mère, munie d'un verre d'eau-de-vie, Daland s'amenait le long de la haie, en s'éclairant d'une lanterne, car la nuit était entièrement venue. On secoua le cheminéau; il ne fit aucun mouvement, resta comme mort. Le fermier lui souleva la tête : elle retomba lourdement sur le genou; à la lueur de la lanterne on distingua une figure jeune et pâle, aux lèvres presque exsangues ombragées par une légère moustache brune. Pas un des villageois présents, — et maintenant ils se pressaient nombreux devant la porte charretière, — ne connaissait ce visage émacié, cette tête marquée par la souffrance.

Daland, aidé de Pitt Misse, un de ses valets, transporta l'inconnu dans la cuisine; on le plaça sur un siège, devant la haute cheminée où crépitait un feu de bois. Au bout de quelques minutes les membres parurent se dégorger et les joues rosirent un peu. Puis, ramenant ses mains pendantes sur ses genoux, le gars écarquilla imperceptiblement les paupières; il tourna son visage vers le fond de la salle, où le fermier

LA CLARTÉ DU MATIN

et la mère Demane causaient à voix basse, entourés des trois gamins et du domestique silencieux.

Daland alla vers la cheminée, prit sur la table le verre plein d'eau-de-vie que la femme du forgeron avait apporté et l'approcha de la bouche du vagabond. Ses lèvres s'entr'ouvrirent et il but une gorgée; sa poitrine haletait. Tout le monde l'entourait maintenant, impatient de l'entendre parler, curieux de ce qu'il allait dire.

La censière chauffait dans un pot de cuivre, suspendu à la crémaillère, une tasse de soupe. Puis, en attendant que le réchappé recouvrât entièrement les sens, elle alla dans l'alcôve, choisit une paire de sabots de son homme, ^{les} remplit de foin et les passa aux pieds du gars, après lui avoir ôté ses chaussures éculées. Bientôt ses yeux s'ouvrirent tout à fait et se fixèrent, étonnés, sur l'assistance muette. C'étaient de grands yeux noirs, pleins de bonté, de franchise et de tristesse. Sous la tiède caresse de ce regard, l'inquiétude des paysans se dissipa, comme se fond la neige au contact des rayons du soleil. Le misérable, qui avait franchi une heure auparavant le seuil des Daland, ne pouvait être qu'un noble cœur... Le fermier avait eu raison de l'accueillir, de le sauver...

LA CLARTÉ DU MATIN

Pourtant, involontairement, les villageois songeaient à la Touvraise; et les gamins se souvenaient de Chipe-Chipe, que tantôt ils avaient fuie, elle aussi inanimée, mais pour toujours... Des larmes maintenant coulaient sur les joues du gars; le menton appuyé dans ses mains, il regarda longuement son jeune chien, qui sommeillait contre le pied-droit de la cheminée. Alors la censière apporta à l'inconnu un bol rempli de soupe fumante; il se mit à l'avalier à grandes cuillerées; parfois il s'arrêtait pour mordre dans un quignon de pain beurré, dont il distribuait une part à son camarade roux. La bête semblait plus affamée que son maître, elle avalait les croûtes sans les mâcher.

Lorsque le pauvre garçon eut fini de manger, il tendit la jatte vide à sa bienfaitrice, car il n'avait pas encore dans ses jambes assez de force pour aller lui-même la déposer sur la table proche. Il était ému, heureux; il ne pouvait parler, bien qu'il eût voulu dire, sans doute, tant de choses reconnaissantes aux villageois rangés autour de lui. Il remercia de la main et du regard, baissa les paupières, comme pour exprimer son bien-être; puis ses yeux se rouvrirent pour contempler tendrement les deux fermiers.

LA CLARTÉ DU MATIN

Entretiens, sur l'ordre de Daland, le valet s'était rendu dans le fenil voisin des étables; il avait aménagé dans les foina une place confortable, toute chaude de la proximité de l'écurie. Lorsque l'inconnu se sentit suffisamment réconforté, les deux hommes le conduisirent dans la grange et l'aidèrent à grimper l'échelle. Il se laissa choir sur sa couche, encore fatigué. Le velouteux fourrage lui parut aussi chaud qu'un coin de fournil; et, en fermant les yeux, il murmura, d'une voix caressante et triste, un merci imperceptible, dont s'émut le cœur dur des paysans.

Daland étendit sur le corps de son hôte une couverture de laine; après avoir regardé un instant encore la figure du misérable, placide et souriante dans la pénombre, il suivit Pitt Misse; la lanterne de celui-ci jetait dans les profondeurs de la grange de brusques rayons de lumière; leur jeu donnait aux choses des formes fantastiques.

Muets, le maître et le domestique traversèrent les étables, sans se soucier d'une vache qui s'était détachée et allait d'auge en auge dépouiller les autres ruminants de leur fourrage; ils s'engagèrent dans la grande cour et regagnèrent la salle commune, après avoir, sur le

LA CLARTÉ DU MATIN

seuil, secoué les flocons de neige de leurs blouses et de leurs sabots.

La pièce était presque déserte; seule la fermière y vaquait à son ménage, préparant le repas du soir. Son mari, pensif, vint s'asseoir près du feu, dans lequel il jeta un fagot de bois sec. La cuisine s'emplit d'une soudaine lueur; les scintillants reflets s'éparpillèrent partout, dans le flanc des pots d'étain et de cuivre des crédences et des archelles, au milieu de la panse des jattes et des casseroles alignées sur les dressoirs, au cœur des vitres glauques et soufflées des bahuts. Daland semblait préoccupé; la main gauche appuyée sur le dossier d'une chaise, l'autre comprimant son front penché vers le genou où se posait son coude, ses yeux suivaient distraitement les flammes de l'âtre, comme pour y chercher la solution d'un problème...

— Eh! Pitt, viens ici! Dis-moi en deux mots ce qu'ont fait nos gens aujourd'hui?

— Mais... mais, maître... je ne sais pas au juste! Chaque jour vous distribuez la besogne...

Les pensées de Daland s'en étaient allées très loin durant quelques minutes. Le fermier, en mettant fin à sa songerie, se trouva tout dépaysé; sa journée lui paraissait vague, il ne

LA CLARTÉ DU MATIN

se souvenait plus de ce qu'il avait pu faire depuis le matin. Sa première question en abandonnant sa rêverie fut, — souci de maître économe et diligent, — de s'assurer si un temps pour lui toujours précieux n'avait pas été gaspillé, et si aucune négligence, aucun oubli ne s'étaient commis dans le travail quotidien.

Inquiet malgré tout, incertain, il obligea le valet de lui énumérer le labeur dont le matin il avait chargé chacun de ses servants. Depuis quinze ans Misse était au service de Daland; il ne l'avait jamais vu dans un si étrange état. Il fut tellement surpris qu'il garda longtemps le souvenir de ce soir troublé.

— Kobe De Zèle, patron, travaille à la grange, près du Moulinet. Les auvents brisés laissent entrer la pluie et la neige; depuis deux jours il s'occupe à reclouer les planches et à replâtrer du chaume. Les deux frères Berveaux battent le grain avec Dolf Rasse. Jef Draffe et Mile Falk engrangent depuis la semaine passée les gerbes de paille de la dernière moisson, amoncelées en meules près des Petites Montagnes. Le père Holke., toujours ses moutons, n'est-ce pas! Il doit être rentré maintenant. Votre Catherine a travaillé avec moi tout le jour, maître; nous avons vanné et pelé le blé

LA CLARTÉ DU MATIN

du grenier. Il était temps, car on ne l'avait plus remué depuis l'automne... Il faudra bientôt le porter au moulin.

— Bon, Misse! Bon, mon ami!..

Les gens de la ferme rentrèrent l'un après l'autre, en ponctuant leur entrée d'un bonsoir lent et monotone et en ôtant leurs casquettes. Le métayer parut ne pas entendre toutes ces voix amies dont les accents berçaient son existence rustique et paisible. Il resta songeur jusqu'au moment du repas. La fumée de la soupe voilait délicatement les visages énergiques et boucanés des commensaux; Daland sembla se déridier un peu et un reflet de son sourire coutumier vint errer sur ses lèvres brunes.

Sur les instances de sa fille, à qui la fermière avait touché quelques mots de l'événement de la soirée, il consentit à raconter les péripéties de la découverte de ce malheureux, à moitié mort de froid et de faim, devant la grande porte de la ferme. Durant ce récit, un peu de son attendrissement gagna ses compagnons, gaillards non portés d'ordinaire à l'apitoiement et aux émotions du cœur. En chacun s'éveilla la pitié; et cela forma autour de la table comme un chapelet de sympathie pour le

LA CLARTÉ DU MATIN

vagabond endormi dans la paille odoriférante du fenil.

La table dégarnie, les gens oublièrent l'histoire et commencèrent leur partie de cartes. La grande salle était silencieuse; on entendait le tic-tac régulier et cadencé de la vieille horloge et le crépitement du bois d'une bûche nouvelle recevant le premier baiser du feu... Les pipes cuillottées, dans les bouches des drilles, jutaient à chaque bouffée; les cartes sales et écornées friselisaient comme des feuilles d'automne. Parfois, un des joueurs, soulevant sa casquette, se grattait les cheveux; et ses ongles sur son crâne produisaient un écho sec semblable à un rongement de souris. Les aiguilles des tricots de la fermière et de Trinne allaient, allaient entre leurs doigts habiles, et le reflet du feu striait de rouge le fin métal.

Puis une toux, un sabot ou un soulier clouté raclant sous la table le sable du carrelage, rompaient de leur bruit momentané le calme de la salle. Bientôt le silence revenu était brisé par des éclats de voix rudes, riantes ou fâchées :

— Valet de cœur!.. Dix de trèfle!.. Sept!..

Dans la caisse de chêne sculptée, où le cadran de l'horloge montrait son rond visage placide, neuf coups cuivrés retentirent, à longs

LA CLARTÉ DU MATIN

intervalles. Les cartes cessèrent de s'abattre, le vieux tapis usé se replia et les pipes se débourrèrent dans le sable du crachoir. Chaque gars se recueillit un instant, comptant, sans doute, les pintes qu'il avait de bon et boirait le dimanche matin après la grand'messe; d'autres faisaient en eux-mêmes le compte des verres qu'ils devraient payer à la cabaretière de *l'Arbre d'Or* ou au patron de *l'Empereur Charles*.

Daland remua sur sa chaise, se frotta les yeux; saisissant les pinces, il éparpilla dans la cheminée les braises encore rouges; bientôt elles se violacèrent et se noircirent; et le manteau de la cheminée s'emplit d'ombre.

Les valets repoussèrent bancs et escabeaux contre la muraille, en bon ordre, sans trop déranger le sable autour des bahuts et des armoires. Chacun prit dans un coin une des lanternes de cuivre qui alignaient leurs globes de verre sur un dressoir, et l'alluma. Puis, un à un, ils s'en allèrent, précédés d'un fourmillement de rayons blancs et noirs sur la neige épaisse de la cour; leurs corps dessinaient sur le mur de la cuisine une ombre immense, dansante et cocasse; elle pâissait et disparaissait, pour faire place à une ombre nouvelle et plus grande...

Trinne entra dans son alcôve et laissa retom-

LA CLARTÉ DU MATIN

ber les blancs rideaux de toile à fleurs mauves. Daland éteignit la bougie qui, de guinguois, pleurait dans un chandelier de cuivre une pluie de larmes d'or; puis il gagna son lit, dans la grande alcove où déjà dormait la fermière.

V

Trinne, comme de coutume, se leva la première. Il venait de sonner six heures au clocher du village, six coups pesants auxquels, dans la cuisine, les six coups plus légers de l'horloge flamande répondirent d'une voix amie. Comme le jour tarderait longtemps encore à paraître, elle fit de la lumière; puis, jetant dans l'âtre une bûche sèche, elle y mit le feu. Une douce chaleur se répandit dans la pièce, où la crépitation vive du bois se mêlait au bruit régulier de la respiration des maîtres, — assourdi par les rideaux des alcôves, — et à la plainte des sabots de la fille vaquant à la besogne du ménage.

Trinne attacha la bouilloire à la crémaillère en-

LA CLARTÉ DU MATIN

fumée et, s'enveloppant la tête d'un madras de laine, elle sortit en tenant à la main une lanterne. Il faisait très froid dehors, la neige avait cessé durant la nuit pour faire place à une gelée qui pinçait les oreilles et faisait craquer sous les pieds la couche blanche et unie. A quelques fenêtres d'un bâtiment voisin, qui était le corps de logis des gens, brillaient des lumières : les valets se levaient pour reprendre le travail journalier. La fille des Daland traversa la cour pour entrer dans l'étable, et attacha sa lanterne à un barreau de crèche.

Les vaches beuglèrent et fixèrent sur la paysanne leurs grands yeux innocents. Trinne prit un petit trépied et, s'asseyant au flanc droit de la première bête, commença à la traire. Sa main agrippait les mamelles longues et molles, les caressait une seconde, serrait le tétin en tirant un peu; le lait, en jets purs, éclaboussait le fond du seau, et durement le zinc retentissait. Petit à petit le vaisseau s'emplissait; l'écume, blanche comme la neige de la cour et légèrement dorée par le reflet de la lampe, montait avec un bruissement. Quand les huit vaches furent ainsi allégées de leur précieuse charge, la jeune fille transvasa le lait dans de grandes cruches de cuivre, aux larges panses, aux anses énormes;

LA CLARTÉ DU MATIN

et elle aligna contre la porte ces cruches étincelantes.

Soudain Trinne s'arrêta; devant ses prunelles passa comme l'ombre d'une pensée. Elle regarda le fond de l'étable, plongée encore dans l'obscurité, et renoua ses cheveux, qui lui étaient tombés sur l'épaule. Son visage redevenait calme, ses yeux insoucians; elle emplit la crèche de trèfle et de paille et balaya le purin vers la rigole. Trinne éteignit la lanterne, car maintenant le jour pénétrait, pâle et comme inquiet, dans la pièce pleine de la sueur et de l'haleine des bestiaux. De minces rayons traversaient deux œils-de-bœuf; ils dessinaient là-haut, dans le pignon, de grands ronds glauques; et sur la croupe des vaches tombait une lumière grise.

De nouveau un nuage passa sur le front de la paysanne et ses yeux bleus brillèrent vivement dans le demi-jour. Elle se dirigea résolument vers le coin où elle regardait tantôt : maintenant, l'obscurité s'étant dissipée, elle distinguait des échelons. Elle monta sans faire de bruit et pénétra dans le fenil. Sur le bord de la trappe elle enleva ses sabots et s'avança vers l'endroit où dormait l'homme que son père avait recueilli la veille. Elle s'arrêta pour contempler le dormeur. Le jour d'une baie voisine éclairait

LA CLARTÉ DU MATIN

le visage du gars. L'inconnu avait environ dix-huit ans, — deux ans de plus que Trinne, — sa bouche rose dessinait des lèvres régulières dans le masque amaigri, encadré de cheveux noirs. Devant cette calme figure, qui révélait la souffrance dans chaque ligne, le cœur de l'adolescente se mit à battre.

— Si jeune, songea-t-elle, et sans soutien. Pauvre vagabond!...

Comme elle le voyait bouger, elle s'empressa de reprendre ses sabots et de se reglisser sous la trappe. Les domestiques venaient de quitter la cuisine après avoir pris leur repas matinal; tandis que Trinne buvait son café, dehors Pitt Misse chargeait sur une charrette les cruches débordantes de lait. Quelques instants après Trinne sortait de la cour de la ferme, assise sur le siège du véhicule et en faisant claquer son fouet au-dessus de la croupe du hongre. Elle suivit la route des Quatre-Vents, puis se dirigea vers la ville. De loin, on percevait encore les échos de sa voix saine et vigoureuse encourageant le cheval : « Huhau!... Dia!... Hop!... »

Les gamins restèrent plusieurs jours sans voir l'hôte des Daland. Le troisième matin, en se rendant en classe, les frères Demane l'aperçurent dans la cour de la ferme, curant une araire.

LA CLARTÉ DU MATIN

Il n'était plus le même. Vêtu d'un vêtement de velours, il était chaussé de gros sabots neufs d'où sortaient des brindilles de paille. Autour de son cou s'enroulait un épais mouchoir rouge à pois blancs. Sous l'auvent proche le cheminéau graissait le coutre de sa charrue, les genoux sur le sol; il sifflotait et semblait s'intéresser de tout cœur à sa besogne. Au bruit que faisaient les écoliers en passant devant la porte charretière, il se retourna et fixa sur eux son bon regard. Il parut réfléchir un instant et, reconnaissant Jeannot et Baltus, il leur fit de loin un signe amical de la main.

Au bout d'une semaine Jeannot connut toute l'histoire du gars que Félix et lui avaient, sans doute, sauvé de la mort. Pitt Misse la raconta au forgeron le jeudi après, au moment même où l'écolier, debout près de son père, s'amusait à contempler le feu d'artifice d'étincelles dans l'ombre de la bure. C'était le récit même fait par le malheureux à ses bienfaiteurs, le lendemain de son arrivée.

C'était un orphelin du nom de Cholle. Il n'avait jamais connu sa mère et ignorait le village où il était né; dès son enfance il courut les grandes routes, vivant de charité, recueilli parfois par des gens qui l'abandonnaient ensuite

LA CLARTÉ DU MATIN

parce qu'il ne savait aucun métier. Il parcourut ainsi la Flandre, la Campine, la Hesbaye, sans rencontrer un cœur ami. Un destin cruel s'attachait à ses pas; il se croyait marqué au front d'un signe indéchiffrable pour lui seul et qui enjoignait aux paysans de ne pas l'aimer, de l'aider, mais de ne pas le retenir. Il eut mille foyers, sans en posséder un seul! Il entendit mille voix le plaindre, mais n'écoula jamais un mot d'affection! Et depuis des années, tellement longues à sa mémoire qu'il considérait son visage jeune et ses cheveux de jais comme une ironie suprême du ciel, il allait par les chemins poudrés ou détrempés, à travers les bois pleins du chant joyeux et railleur des oiseaux.

Bien souvent il avait été près de la mort; une balle de fusil l'avait atteint un jour qu'il fuyait après avoir volé quelques fruits dans un verger. Une nuit très noire, des détrousseurs, le prenant peut-être pour un bourgeois attardé, l'avaient assailli aux environs d'une grande ville dont on voyait au loin fourmiller les lumières. Jusqu'au matin il resta inanimé sur le chemin, l'épaule piquée par un long couteau; il dut l'arracher lui-même, après avoir repris ses sens, et il pansa la plaie à l'aide de bandes de son pauvre linge. Nul n'aurait cru à son récit! Il

LA CLARTÉ DU MATIN

n'aurait fait qu'éveiller la méfiance des paysans. Alors, si jamais il repassait dans le même village, les cultivateurs le chasseraient sans lui faire l'aumône, sans lui permettre de gîter une seule nuit dans un coin de grange ou d'écurie... Il s'était tu, souffrant des semaines de cette blessure; et chaque mouvement du bras rouvrait la cicatrice... Il ne savait rien de plus de sa vie; comme il n'avait connu que la douleur, elle lui paraissait déjà longue... Mais à présent on allait l'entourer de pitié et de tendresse. Il allait oublier ses souffrances... Chaque fermier hébergea Cholle à son tour. Son infortune avait touché le cœur de tous, et cela leur semblait comme un ordre de Dieu de sauver enfin ce misérable dont le bourg avait failli être la dernière étape! Durant tant d'années ils avaient soulagé la Touvraine! Quel bonheur de protéger maintenant Cholle; ils n'en auraient que gratitude!..

Ainsi Cholle devint l'enfant du clocher. Il travaillait chez Vermière, il travaillait chez Daland; il y eut jusqu'à Gustave Houblan, patron de l'*Empereur-Charles*, qui l'engageait pour brasser à sa cuve. Parfois, au retour de l'école, les enfants l'apercevaient dans les champs; il hissait sur un chariot la paille d'un gerbier.

LA CLARTÉ DU MATIN

Les gamins grimpaient au sommet de la charge, aidaient Cholle à embreler les bottes, et le gars se suspendait au tortoir noueux pour serrer les cordes davantage. Puis, tous se pressaient dans les gerbes pour se préserver de l'air froid de février; le bon camarade leur tendait les plus petits d'entre eux qui prenaient placet out en haut de la charge, et leurs têtes à peine surgissaient hors de la paille... L'attelage gagnait ainsi le village, en côtoyant les murs du parc des Quatreval; au-dessus de la crête toute la bande apercevait le château, caché à la belle saison par le feuillage des arbres. A la pointe du fronton, les gosses distinguaient, se découpant sur l'azur du ciel, la masse gracieuse de la statue de Mercure; sa silhouette incertaine les avait toujours intrigués, mais maintenant ils voyaient nettement ses pieds ailés et son caducée de bronze...

D'autres jours, aidés de quelques compagnons, Cholle battait en grange sur l'aire des Vermière. Ce fut dur d'abord, mais, après quelques jours, il parvint à accorder la verge de son fléau avec le mouvement des autres batteurs. Puis, au commencement d'avril, Jeannot et ses condisciples le virent fumer les terres de Daland et promener la herse sur les champs étendus;

LA CLARTÉ DU MATIN

ensuite, il laboura de longs jours, et sa charrue entaillait dans le sol gras et brun d'immenses sillons au dos arrondi. Près de l'orphelin aboyait Tom, le jeune roquet de naguère, Tom devenu un magnifique chien de berger.

Dans le village, tout le monde croyait Cholle heureux. Parfois, il est vrai, on lisait sur son visage inquiet une tristesse passagère; mais les fermiers n'y faisaient guère attention et, d'un bon mot, d'une tape sur l'épaule, ils croyaient dissiper la mélancolie des mauvais jours d'antan. Mais personne n'a pu lire dans l'âme de Cholle, personne n'y a découvert le feu secret qui a fait de son cœur un dévorant brasier... On le croit heureux, libéré de tout souci! Ah, oui, il passera toujours à côté du bonheur! Jamais, nulle part, il n'a trouvé le calme et l'affection qu'il rêve et croit mériter; comme le juif de la légende que dans ses foyers de passage il entendit souvent conter, il ira plus loin encore, il marchera sans cesse, en traînant sa douleur, comme un forçat traîne son boulet; et jamais la mort ne viendra le secourir...

Lorsque les villageois, à distance, regardent le vagabond occupé à enrayer un champ, ils le supposent insouciant, satisfait de tout et de lui-même. Mais s'ils approchaient sans bruit, l'éton-

LA CLARTÉ DU MATIN

nement les clouerait au sol!. Car Cholle, loin de tous, se lamente et laisse couler ses larmes. Ses yeux humides se fixent sur l'acier poli du versoir d'où sort un ruban de terre molle. Le cœur du va-nu-pieds bat très fort, et il ne perçoit plus le sourd tapage causé par les sabots du cheval, dont les empreintes disparaissent sous le soc de la charrue. Parfois sa main se crispe sur les mancherons de bois. Au bout du champ, près du Moulinet, l'animal hennissant s'arrête; le gars un instant caresse du regard le clocher de l'église proche et se lamente davantage. Puis, guidant le cheval, il entame un autre trait, les yeux rivés de nouveau au ruban de terre engendré par l'araire, cette bande brune infinie et monotone comme sa rêverie.

Non! on ne l'aime pas dans le village! Le censier Daland même n'a pas pour lui la tendresse qu'il avait cru lire les premiers jours dans ses prunelles de bon paysan. Il traite Cholle un peu moins bien qu'un tombelier ou qu'un batteur! Tout le monde semble lui faire l'aumône; comme dans les bourgs où il vécut autrefois, ici encore il semble vivre de toutes les charités. Cependant personne ne travaille avec tant de courage! Dans son labeur il oublie; il trouve en peinant dur un baume passager à sa

LA CLARTÉ DU MATIN

blessure inguérissable, puisque, seul, il peut pleurer; et c'est toujours un peu de fraîcheur tombant sur son désespoir aride!

Les gars le narguent, le tiennent à l'écart; rarement ils lui permettent de prendre part à leurs déduits; lorsque, pour remplacer un manquant, ils l'admettent dans leurs groupes, aux jeux de boules, de quilles ou de palets, ils lui battent froid, se moquent de la gaucherie de ses coups. Les paroles qu'on lui adresse sont rares et à travers toutes transpire la même tolérance : « Sois content, humble sans-famille, qu'on t'accepte parmi nous, tu n'es pas du bourg!.. » Non! il n'est pas du bourg, mais les âmes aimantes et chrétiennes ne sont-elles pas de tous les bourgs, de toutes les patries?..

Le dimanche après-midi, dans les cabarets, ils jouent, les autres, ils rient et entrechoquent leurs verres où moussent la bière d'orge et le lambic. Et il lui faut vider sa pinte sans faire tinter la panse d'un verre amical, sans mêler son rire à celui d'un joyeux camarade. Toujours seul, hélas! au milieu du plaisir, au milieu du travail, au milieu de la famille des métayers Daland, au milieu du bruit! En songeant à cela, Cholle halète et sa main se pose sur son front brûlant où perle la sueur... Mais soudain il sou-

LA CLARTÉ DU MATIN

rit en voyant sur le chemin passer les enfants; ils lui crient : bonjour! et s'en vont en chantant.

— Ceux-là sont heureux; ils ignorent la douleur et on les aime. Ah! si j'avais aussi un village natal et une bonne mère!...

A partir des premiers jours de mai il parut moins morose et il eut lui-même l'illusion d'être plus enjoué. Il passa désormais de longues heures avec les gamins, devenant leur camarade, le chef de leur petite bande. Il reporta toute la tendresse dont débordait son cœur sur les écoliers; pour mériter leur affection il les initiait à des jeux inconnus, les guidant, dès les mois de juin et de juillet, les jeudis et les dimanches, vers les vergers éloignés de Dilbeek et de Berchem. Tom les accompagnait, et comme les enfants ne lui marchandaient point leurs caresses, il devint leur ami vigilant.

De retour au village, vers le crépuscule, les gamins apportaient à Cholle des tartines beurrées; il les dévorait avec délice et son chien roux en avait sa part. Les écoliers payaient ainsi la protection du grand camarade, le plaisir nouveau que Cholle leur procurait en les menant à la maraude. Entretiens, il travaillait chez les fermiers heureux de le charger des ingrates

LA CLARTÉ DU MATIN

besognes. Mais il les accomplissait bien, en songeant aux prochaines excursions...

En été d'étranges pensées assaillirent son cerveau; en revoyant l'ardent soleil, l'envie lui prenait de partir, de quitter ce village comme chaque saison il en avait quitté un autre!... Une volonté fatale l'obligeait d'aller plus loin, toujours plus loin! Et, esclave du destin acharné, il partit un matin dès l'aurore... Le lendemain soir il était de retour; les écoliers, inquiets de son absence, ressentirent une grande joie en le revoyant. Il leur devenait cher, ils l'aimaient, eux, tel un grand frère. Pourtant ses absences se multiplièrent; mais le jeudi et le dimanche il se trouvait au poste, à l'ombre du tilleul où venait s'assembler la petite bande.

Une fois, au mois d'août, il s'absenta toute une semaine. On le crut parti pour de bon et déjà on ne le regrettait plus. Or, un matin il entra chez Daland, très calme, les yeux plus brillants, les habits plus poussiéreux que jamais; et le patron lui donna du travail en le regardant, apitoyé, et en hochant la tête. Le paysan ne voulait pas le renvoyer, car de sa pensée n'avait pas disparu l'impression de ce soir de janvier, où le gars avait été trouvé inanimé devant la porte de sa ferme. Il avait peur de le

LA CLARTÉ DU MATIN

savoir de nouveau ainsi, tout seul, en un pays lointain; et il se promettait de l'occuper sans cesse, malgré ses escapades et ses vagabondages...

Durant ses jours de spleen, Cholle allait bien loin, de bourg en bourg, couchant dans les bois à la belle étoile, s'endormant au chant du rossignol, ou en admirant le soleil du crépuscule qui plongeait les verdurees dans une vapeur dorée. Il adorait la nature sans s'en expliquer la beauté; il cueillait de lourdes gerbes de fleurs sauvages, les jetait bientôt pour en cueillir d'autres, et quand il se couchait sur l'herbe, la masse parfumée le paraît d'une robe de riantes couleurs. L'arôme et la poésie des sous-bois l'enivraient; il se roulait dans les feuilles mortes, avec des cris de joie, comme le faisait son chien quand il était tout jeune... Alors il se croyait heureux, il oubliait les hommes et le monde, il oubliait sa pauvreté, car ces forêts et ces plaines, ce soleil brillant, cette lune souvent voilée et comme attendrie, ces innombrables astres jetés sur le manteau de l'Infini, tout, enfin, ces arbres et ces fleurs, ces oiseaux et leurs chants, tout cela était à lui; lui seul régnait sur ces magnificences. Il eût voulu vivre ainsi des semaines, des mois, toujours, emplir son cœur de toute la poésie éma-

LA CLARTÉ DU MATIN

nant de ces horizons sans fin et de ces soirs placides tout étoilés d'argent...

Un matin, il se réveillait la pensée tout autre, son beau rêve d'idéal évanoui... Le vagabond reparaisait, l'être de sa jeunesse mouvementée, le vagabond instinctif qui grimpait aux arbres, dénichait les couvées nouvelles, pris d'un besoin inéluctable de détruire... Souvent il pleurait en revenant vers le village; un regret inexprimable lui crispait le cœur. Il était toujours le même, cependant, c'était bien lui qui, depuis des mois fumait, labourait, hersait ces champs, là-bas, où il allait retravailler demain! En guidant sa charrue, il recommence à songer; par instants alors son âme s'apaise et l'entraîne vers la rêverie. Puis, pour oublier encore et chasser de cruels souvenirs, il s'approche de son araire et se remet à tisser son gros fil de terre brune...

VI

Dès le printemps, le jardin abandonné de la Touvraise avait revu les écoliers. La haie était détruite; de la chaumine il ne restait plus que

LA CLARTÉ DU MATIN

quelques pans de murailles; les orages, le temps avaient tout renversé. Des monceaux de briques gisaient çà et là, d'où surgissaient un battant de porte, des poutres brisées. Sur les tronçons de murs subsistants les Demane grimpaient avec leurs camarades. Chaque jour, à l'aide de barres de fer trouvées dans les ruines, ils descelaient quelques pierres, perçaient des brèches; et les pignons s'écroulaient. Maintenant les gosses n'avaient plus peur; ils croyaient que le poids des matériaux brisés écraserait pour jamais les mauvaises âmes qui, sous la maisonnette, dans des cachettes souterraines, complotaient jadis leurs mauvais coups!..

Le puits les inquiétait encore. Le monstre continuait à s'y lamenter; en penchant leurs têtes au-dessus du gouffre, ils entendaient monter vers eux, comme auparavant, les plaintes de la bête au milieu du bouillonnement de l'eau... Ses regards semblaient plus fulgurants que jadis, et vers midi surtout, et au crépuscule, le fond du puits rougeoyait comme si le soleil lui-même y était descendu...

Le but de tous était de pouvoir précipiter au fond de l'abîme les deux grosses pierres formant le cercle de la margelle, et d'anéantir sous leur chute le diable aux yeux enflammés.

LA CLARTÉ DU MATIN

Mais elles tenaient trop bien, ils n'arriveraient jamais à les détacher. Et puis, parviendraient-ils à les ébranler au moyen de leurs faibles bras d'enfants!

Cependant, à force de grimper sur le puits, de s'y cramponner des ongles et des pieds, le mortier tombait des interstices des briques. A l'aide de cailloux et de burins que Jeannot avait pris à la forge, ils parvinrent à enlever quelques moellons. Les masses de granit commencèrent à se mouvoir et bientôt n'adhérèrent plus du tout à la maçonnerie. Mais comment les faire glisser, les repousser pour leur faire perdre l'équilibre? Ils unirent en vain leurs forces : les pierres ne reculaient pas... C'est alors que Jeannot et Pei De Coen songèrent à appeler Cholle à la rescousse.

Un dimanche matin, ils se réunirent comme d'habitude sous le tilleul; en quelques paroles ils expliquèrent à l'orphelin le service qu'ils attendaient de lui. Il se contenta de sourire à leurs confidences, et, sans mot dire, il les entraîna vers les Petites Montagnes. On pénétra à la file dans le jardin sauvage. Les écoliers se rangèrent en demi-cercle, derrière Cholle, pour bien voir! Il tâta d'abord les pierres, s'assurant de leur poids et de leur résistance;

LA CLARTÉ DU MATIN

alors, s'arc-boutant, il appuya la paume de ses deux mains contre le bloc branlant. Il poussa une fois, deux fois; rien ne bougeait! Cholle se frotta le front du revers de sa manche et recommença son effort...

— Han!.. Boung!..

Un bruit formidable. Et, dominant ce bruit, une étrange plainte, comme une lamentation. Ensuite un éclaboussement d'eau; et une pluie fine et brûlante s'éparpilla sur les enfants. Bientôt, sous la poussée du gars, l'autre fragment de la margelle s'écroula à son tour et disparut au fond du puits; il en monta comme un bruit de tonnerre et l'écho le répercuta longuement.

Cholle, très calme, se retourna; souriant, il regarda ses petits camarades, comme pour leur demander s'ils étaient satisfaits. Pour toute réponse, ils unirent leurs mains et se mirent à danser autour de lui une ronde joyeuse, à la cadence de leurs chansons favorites. Les petits sabots en s'entrechoquant observaient la mesure; Cholle écoutait, ravi et taciturne.

La Touvraise était partie et le monstre mort! Désormais les écoliers n'auraient plus d'inquiétude, le bonheur absolu allait régner au village... Depuis ce jour Cholle leur fut cher, il s'était à jamais assuré leur reconnaissance. D'ailleurs,

LA CLARTÉ DU MATIN

parmi eux seuls il se plaisait : il se savait aimé de tous ces enfants. Certes, il était plus âgé qu'eux, mais n'avait-il pas gardé lui-même une âme d'enfant!..

Un après-midi, au retour de la classe, les écoliers furent arrêtés par ce spectacle inattendu : leur ami Cholle nageait dans l'étang du Moulin. Lentement, comme pour les émerveiller par son adresse, il faisait dans l'eau de grands cercles. Les enfants, groupés sur la rive, s'assirent dans l'herbe en contemplant, de plus en plus surpris, les évolutions gracieuses du nageur. Parfois Cholle se laissait couler à pic, pour reparaître bientôt à quelques brasses. Il s'ébrouait et secouait sa grosse tête noire dans un éparpillement de gouttes diamantines. Puis il avançait sans bouger les bras, très vite, comme poussé par un courant invisible; et il adressait aux gamins des lazzi qui les faisaient rire et se trémousser dans l'herbe haute. Ensuite, il restait étendu immobile sur le dos, les bras et les jambes en croix, comme mort. Doucement il descendait, et on apercevait son corps rose sous les rides de l'eau...

Au milieu de l'étang se dressait un îlot vers lequel Cholle se dirigea; s'accrochant aux broussailles il se hissa sur le promontoire; ruisselant,

LA CLARTÉ DU MATIN

les cheveux collés au crâne, il parut au milieu des joncs, le torse nu brillant sous le soleil. Son pantalon de bure moulaît ses jambes nerveuses. Le vagabond regarda un instant les gamins et plongea, la tête en avant, pour venir aborder près de Jeannot. Et sur les têtes des écoliers il frotta gaiement ses grosses mains mouillées...

Les gosses n'avaient jamais gargouillé que dans l'eau peu profonde du Moulinet; maintenant la nappe miroitante de l'étang les attirait. Oh! combien il devait faire bon dans ce grand lac azuré! Et puis, quand ils sauraient nager, ils pourraient atteindre à leur tour l'île mystérieuse... D'ailleurs, n'avaient-ils pas Cholle comme maître? Il leur enseignerait bien vite tout cela! Et alors quelle félicité, quels plaisirs nouveaux ils connaîtraient!..

Le jeudi suivant, Cholle choisit une crique ombreuse où l'on ne pouvait être vu de la route; à une vingtaine les enfants se déshabillèrent, frileux et craintifs, tout tremblants à l'idée de ce premier bain. Le valet des Daland les attendait dans l'eau, qui lui venait jusqu'à la ceinture. L'un après l'autre ils s'avancèrent à pas prudents, ayant des envies de rebrousser chemin; et en sentant monter le long de leurs



p. 88. « Cholle reporta toute sa tendresse sur les écoliers, les guidant, dès les mois de juin et juillet, vers les vergers éloignés. »





p. 88. « Cholle reporta toute sa tendresse sur les écoliers, les guidant, dès les mois de juin et juillet, vers les vergers éloignés. »



LA CLARTÉ DU MATIN

jambes le froid du flot ils attrapaient la chair de poule...

Le premier jour, ils eurent de l'eau jusqu'à la cheville; ils se contentèrent d'éclabousser le flot autour d'eux et de se laisser choir sur le flanc et sur le ventre. Au bout d'une semaine ils furent plus francs; guidés, protégés par Cholle, ils s'avancèrent jusqu'aux épaules. Leur tête entre ses deux mains, l'orphelin les faisait nager chacun à son tour. Puis ils se mettaient sur le dos en gardant aux pieds leurs sabots; Cholle leur tenait l'épaule et ils restaient sans mouvement sur la nappe liquide. Ils riaient, s'exclamaient, joyeux et libres comme de jeunes bêtes...

Jeannot, une fois, se hissa sur le dos du sans-famille; celui-ci piqua droit vers l'ilot où il déposa le gamin. Tous alors voulurent être transbordés de la même façon; mais, loin de la rive, d'un mouvement d'épaule, Cholle faisait chavirer le voyageur; riant, il le ressaisissait au milieu du remous écumeux... Sur l'île, les enfants, tout nus, se poursuivaient, se renversaient dans le gazon, l'un sur l'autre, avec de grands cris de joie. Souvent aussi en grappe ils se cramponnaient à Cholle; certains lui saisissaient les jambes, d'autres les bras, le cou et, hoquetant de rire, tous s'écroulaient sur l'herbe dans une

LA CLARTÉ DU MATIN

confusion de chairs roses, mouillées et fumantes...

Et Cholle inventait des jeux pour les distraire. C'était chaque semaine des plaisirs inattendus! Au carrefour des Petites Montagnes poussait un orme séculaire; ses branches basses touchaient presque le sol. Les enfants prirent l'habitude de gagner la ramure du solitaire. Cholle montait le premier; les petits tendaient la main, le gars les tirait à lui. Lorsque toute la bande était réunie, à l'aide d'une corde on remontait la branche qui leur avait servi d'échelle. Personne ainsi ne viendrait les déranger... Cholle, Jeannot, Baltus, Pei De Coen, Félix, Stock gagnaient le sommet de la ramée; les plus jeunes restaient dans les branches inférieures, sur lesquelles, au moyen de bâtons et de paille, on avait arrangé une litière... Les culottins s'étendaient paresseusement, les yeux vers le ciel qu'on apercevait entre les feuilles.

L'arbre était très haut; de la cime le regard embrassait toute la contrée : les maisons distantes, les métairies proches, le clocher, là-bas, près de la route de Gand, le château des Quatreval, tout cela semblait très petit. C'étaient des taches rouges, blanches et grises. Le Moulinet ne représentait qu'un mince filet argenté, tordu comme une anguille, et qui disparaissait

LA CLARTÉ DU MATIN

au loin, vers Osseghem, derrière une grande ferme. L'étang du Moulin paraissait plus petit aussi; il semblait possible de traverser en quelques brasses sa nappe très bleue, où passait l'ombre fugace des nuages. Pareil à un globe d'or le soleil descendait dans la profondeur du flot... Tout autour, le froment, l'orge, le seigle, les avoines mettaient des taches brunes, blondes et jaunes. La mobilité d'un point bleu ou d'un point rouge indiquait, sur les chemins blonds ou sur les paturages verts, le passage d'un paysan en blouse ou d'une fille en jaquette. Çà et là des jachères opposaient des carrés foncés à la couleur vive des cultures mûrissantes; et sur ces labours les écoliers voyaient aller et venir des chevaux si minuscules qu'ils auraient aisément pu tenir sur les feuilles de leurs livres d'images...

Cholle les mena au début des vacances au delà de Dilbeek. Combien de kilomètres ne parcoururent-ils pas durant ces maraudes! Personne cependant ne se sentait fatigué. Les encouragements du grand camarade leur dispensaient de l'endurance. Avec lui ils seraient allés au bout de la terre!.. On s'arrêtait quand un verger était en vue; Cholle s'avancé le premier, explorait la ferme voisine. Il se glissait le long

LA CLARTÉ DU MATIN

du fossé afin de s'assurer de sa profondeur et de trouver le meilleur endroit pour le franchir. Alors il faisait signe à la bande : sans bruit elle pénétrait dans le jardin à sa suite. Le gars grimpa sur un arbre, arrachait les pommes, les jetait à ses camarades... Plus loin on abattait des poires, des prunes à coups de bâtons. Par les routes poudreuses on s'en revenait bras dessus bras dessous, les poches bourrées de noisettes et en portant en bandoulière un mouchoir rouge gonflé de reinettes et de court-pendues. Les gosses chantaient; Cholle marchait en avant, entre Jeannot et Félix. Autour d'eux, gambadant, Tom aboyait, Tom le bon chien roux qui pendant leurs pilleries annonçait l'approche des fâcheux.

Un jour ils furent surpris à Itterbeek par le fermier Lecoutelier; il leur enleva le fruit de leur larcin et les renvoya après les avoir fessés de rude manière. Cholle seul échappa à la fureur du paysan en battant rapidement en retraite. Malgré cette mésaventure ils n'abandonnèrent pas leurs maraudes, leurs excursions au loin, vers des villages toujours nouveaux et toujours jolis. Oh! ce Cholle, il en connaissait du pays! Toute les routes lui étaient familières, tous les carrefours. Jamais, avec lui, ils ne

LA CLARTÉ DU MATIN

s'étaient trompés de chemin. Parfois, en sortant d'un bois où ils avaient cueilli des mûres et où ils avaient fait la glandée, Cholle les arrêtait sur la lisière dominant le vallon et leur disait, la main étendue :

— Là-bas, vers l'ouest, c'est Bodeghem-Saint-Martin et Cappelle-Saint-Ulric; à l'est c'est le hameau de Pède Sainte-Gertrude, et un peu plus près de nous celui de Pède Sainte-Anne, qui dépend d'Itterbeek; l'autre semaine vous en avez rapporté plus de taloches que de pommes!.. Tantôt, avant de gravir la côte de la chaussée de Ninove, à gauche nous verrons pointer le clocher de Dilbeek; son coq, de loin, semble se promener sur le bord du chemin...

En effet, dix minutes plus tard on traversait le village de Dilbeek silencieux... Un matin ils s'en allèrent plus tôt que d'habitude; chacun s'était muni de tartines, car on avait décidé la veille d'aller très loin, en une contrée dont Cholle leur avait dit merveille... La petite bande marcha durant trois heures sous un soleil radieux. De temps à autre les écoliers s'arrêtaient pour boire l'eau d'une source ou pour arracher des pommes; on les croquait en marchant.

— Nous approchons de Gaesbeek, fit Cholle, après avoir un instant observé le pays.

LA CLARTÉ DU MATIN

On côtoya durant quelques instants un parc immense; puis, dans ce parc on aperçut, au bout d'une large route toute droite, un grand château; l'entrée était flanquée de grosses tours crénelées. Des deux côtés, derrière les fossés sans eau, partaient des courtines percées de petites fenêtres carrées autour desquelles grimpaient du lierre. Au-dessus des hauts toits d'ardoises surgissaient des tourelles à girouettes. Cholle leur expliqua que c'était un château-fort. Il avait autrefois travaillé dans la métairie voisine, chez le censier Boicron, et il en connaissait l'histoire... Les enfants n'avaient jamais vu que le château des barons de Quatreval, avec son péristyle de blanches colonnes et le Mercure doré de son acrotère. Combien celui qu'ils regardaient maintenant leur paraissait rébarbatif! On aurait dit une prison!..

Les amis s'assirent dans l'herbe et mangèrent, en arrosant leurs tartines de l'eau claire d'une fontaine voisine. Alors Cholle conta aux enfants les légendes de ce manoir. Il se souvenait avoir ouï dire qu'un jour, il y avait des siècles de cela, on avait assassiné à l'entrée de ce château un échevin de Bruxelles. Celui-ci avait cru y trouver un refuge à l'époque où il défendait son peuple contre les exactions des factieux...

LA CLARTÉ DU MATIN

Pour revenir la bande prit un autre chemin. Les enfants, très las, n'avouaient point leur fatigue. Ils auraient eu honte de confesser cela à leur grand camarade! Et malgré tout les petits sabots s'efforçaient d'emboîter le pas à Cholle et les voix un peu enrouées chantaient toujours. Tom, la langue pendante, les oreilles molles, les suivait tête baissée, sans un jappement, sans un aboi... En rentrant chez lui au crépuscule nul écolier n'aurait pu faire un seul pas de plus!..

Les soirs pluvieux, Cholle jetait dans l'étang du Moulin des lignes dont il dissimulait le bout dans les roseaux. A l'aurore, avant la première tournée de Jérôme Cuvelier, il allait lever ces lignes dormantes, à l'hameçon desquelles, dès qu'il tirait dessus, se trémoussaient des carpes et des brochets d'une taille extraordinaire. Il roulait les poissons dans sa veste et allait les vendre au faubourg.

Jeannot avait surpris un matin le manège du chemineau; la semaine suivante il se procura un hameçon; il l'attacha à une longue corde et, la nuit venue, il la lança dans une petite crique de l'étang. Il rêva que d'innombrables poissons se pressaient autour de l'amorce sans vouloir y mordre; mais soudain, tandis qu'il tenait le

LA CLARTÉ DU MATIN

fil, un énorme brochet, mordant à l'appât, entraînait le gamin dans le flot profond...

Dès l'aurore Jeannot prit le chemin de l'étang; il souleva la pierre à laquelle il avait attaché le lien et tira. La ligne ne bougeait pas! Il tira plus fort; un remous violent troubla le flot et une masse argentée vint se débattre à la surface. Jeannot amena le poisson à lui; d'un suprême effort il jeta sur l'herbe une grosse carpe, au ventre blanc, aux nageoires roses. La bête, dans l'herbe, se tordait avec des soubresauts.

Le fils du forgeron regardait sa pêche, à la fois ravi et effrayé. Un remords lui venait en contemplant ce poisson merveilleux : l'hameçon l'avait blessé et il allait mourir!.. Jeannot songeait soudain à la dorade qu'il avait voulu saisir un jour au Tournant et qui avait failli causer sa propre mort, à lui...

Durant plusieurs minutes il resta là, debout, ébahi et incertain. Que faire? Soudain il prit la carpe dans ses bras et commença à courir. Le carrefour était désert; poussant la porte de la maison paternelle, il entra...

La ménagère, dans la cuisine, vaquait à son travail. En voyant paraître son fils elle resta bouche bée; puis elle saisit le poisson d'un geste plein de colère et demanda où il l'avait

LA CLARTÉ DU MATIN

pris. Jeannot, tout tremblant, les yeux maintenant pleins de larmes, conta comment, ayant surpris Cholle en train de pêcher, le désir lui était venu de faire comme lui.

— Jérôme va venir, méchant gamin, et il te conduira à la prison. On t'apprendra à voler le poisson du baron de Quatreval, vilain garçon !

Le soir vint, la colère de la maman était tombée. Et combien fut joyeux l'étonnement de Jeannot et de son frère Baltus lorsque, s'étant assis à table pour souper, ils virent leur mère apporter dans un plat le beau poisson tout doré par la friture... Jamais ils n'avaient rien mangé d'aussi succulent ! Et Jeannot n'osait lever les yeux vers ses bons parents qui n'avaient pas voulu le punir...

VII

Des fêtes splendides devaient avoir lieu à la ville au début de l'automne. On parlait d'un grand cortège aux lumières dont la description

LA CLARTÉ DU MATIN

publiée dans le petit journal du canton avait frappé les imaginations villageoises.

Cholle détermina ses camarades à l'accompagner et, le dimanche venu, vers le crépuscule, au lieu de rentrer chacun chez soi, les enfants se dirigèrent vers le faubourg. Vêtus de leurs beaux habits ils traversèrent allègrement la ville et arrivèrent sur une place obscure. Pas un bec de gaz ne brûlait, mais entre les réverbères se balançaient des guirlandes de lanternes vénitiennes. Les écoliers, à la suite de Cholle, gravirent une avenue escarpée. A gauche courait une balustrade de pierre au delà de laquelle on distinguait des massifs de grands arbres. La foule était compacte et silencieuse. Parfois cependant la voix éraillée d'un ivrogne brisait ce calme impressionnant. Arrivés au bout de l'avenue les écoliers s'arrêtèrent. Un étonnant spectacle s'offrait à leur regard : Le boulevard descendait vers la ville en ligne droite; passé le port il remontait vers la banlieue lointaine. Les cordons de lanternes multicolores, les bouquets des girandoles piquaient la nuit de leurs taches claires et harmonieuses; et toute cette polychromie lumineuse pâlisait, s'effaçait insensiblement dans la perspective.

100 Tout à coup les façades des maisons s'éclair-

LA CLARTÉ DU MATIN

rèrent de la lueur vacillante des torches, et une fanfare retentit. Les enfants s'étaient juchés sur la balustrade de pierre et dominaient la foule. Lentement le cortège passa dans un enveloppement de lumière presque féerique. Des chars avançaient traînés par des chevaux qui semblaient d'or et d'argent sous leurs caparaçons. C'était, aux yeux des écoliers et de Cholle, comme un rêve réalisé... D'abord ils virent un char flamboyant comme un incendie; au milieu il y avait un soleil entouré de femmes parées de gemmes rouges. Puis parut un colossal amoncellement de pierres violettes, dont les reflets mauves avaient la nuance des bruyères en fleurs.

D'autres chars passèrent encore, éblouissant les petits villageois des mille feux scintillants d'escarboucles, de saphirs, d'émeraudes, de topazes, de diamants énormes... Ensuite vinrent des groupes équestres comme irradiants, des hommes et des femmes plus beaux que des rois et des reines sous les pierreries de leurs vêtements somptueux. Et les enfants songeaient soudain à la chasuble du vicaire Jacquier, à ses broderies d'or serties de rubis et de saphirs, présent de la baronne de Quatreval, douairière...

Tout à coup quatre coursiers d'argent, gran-

LA CLARTÉ DU MATIN

diosement cabrés, chevauchèrent dans la nuit, guidés par un géant d'or dont le panache du casque flamboyant flottait dans le ciel étoilé... L'ombre doucement se refit et là-bas, derrière un océan lumineux aux vagues multicolores, les destriers d'argent, en une course fantastique, semblaient entraîner leur guide d'or vers la lune très pâle au milieu des étoiles reparaisant une à une...

— C'est beau ! firent les gamins, tous ensemble, à moitié aveuglés par l'éclat de cette féerie...

Il était une heure du matin lorsque la bande rentra au village. Cholle reconduisit chacun des enfants jusqu'à sa maison et souleva lui-même le marteau de la porte, car les petits ne pouvaient l'atteindre. Ce fut la dernière équipée des vacances. Pour punir Jeannot et Baltus, Demane les mit devant les soufflets de la forge, et durant le jour entier ils durent tirer la branloire pesante sous le regard sévère du forgeron. Le soir ils étaient noirs comme des diables et ils allaient se débarbouiller dans l'eau fraîche du Moulinet. Ils soupaient et, au lieu de leur permettre d'aller jouer sous le tilleul, la mère les mettait au lit dès que le soleil avait noyé ses suprêmes rayons dans l'étang du Moulin.

LA CLARTÉ DU MATIN

La semaine suivante les écoliers réintégrèrent la classe. Leurs promenades avec Cholle devinrent rares. Le vagabond travaillait maintenant avec une ardeur inaccoutumée; tous les matins il traversait le carrefour avec ses chevaux, sa charrue ou sa herse. Tournant à droite en suivant la Fossette, il gagnait les terres de Daland.

Pour la rentrée le maître d'école avait ménagé à ses élèves une surprise : il commença à leur apprendre le dessin. Ce furent d'abord des feuilles d'arbres, des fleurs des champs, puis un insecte, un oiseau... Les enfants étaient dans le ravissement. Une réaction s'opérait dans leur cerveau; le besoin s'imposait pour eux, après avoir baguenaudé durant de longues semaines, de lire et de s'instruire. Leurs excursions au loin s'espacèrent et le village les vit le jeudi et le dimanche presque toujours sur ses routes et dans ses venelles. Plutôt que d'aller encore à la maraude, Jeannot et ses camarades suivaient attentivement les travaux champêtres. Ils allaient voir Cholle fumer et labourer les terres de Daland et, assis à l'écart sur le coteau, ils s'amusaient au va-et-vient des chevaux bruns et blancs sur les champs étendus.

LA CLARTÉ DU MATIN

Quand ils se rendaient au bois de Scheut, en voyant les premières feuilles jaunies des arbres tournoyer et choir lentement sur les chemins déjà humides, ils devinaient que la saison des semailles était proche; dans quelques jours aussi ils pourraient, à l'aide de leurs pièges, attraper les moineaux picoreurs attirés par la graine éparpillée. Au commencement d'octobre ils s'asseyaient en cercle sur la terre fraîchement retournée et jouaient à pigeon-vole. Le soleil chauffait encore et paraissait plus rouge qu'en été; le ciel était infiniment bleu, assombri çà et là par un nuage gris ourlé de rose.

Soudain les petites mains cessaient de s'élever et les yeux des gamins se fixaient curieusement sur les sillons. Des araignées innombrables, au dos gris croisé de noir, se démenaient sur la terre, allaient, venaient sur les guérets bronzés, en tissant des toiles immenses et diaphanes dorées par le soleil. Le vent secouait l'enchevêtrement de leurs fils fins et fragiles et finissait par les détruire et les emporter... Les gamins se levaient, regardaient au loin les fermiers Daland et Vermière examiner alternativement les labours et le ciel et se frotter les mains avec un air satisfait; et les paysans s'ap-

LA CLARTÉ DU MATIN

prochaient de leurs valets pour leur frapper sur l'épaule.

— Ce sera pour demain le grand jour ! disaient les gosses un peu tristes, car ils savaient qu'une fois les semailles finies l'hiver apporterait bientôt la chaîne de ses jours mélancoliques.

Le lendemain, en effet, en se rendant en classe, ils apercevaient Cholle sur les champs de Daland. Il parcourait lentement les sillons à régulières enjambées et étendait le bras, après avoir puisé dans son semoir de grosse toile la graine mystérieuse qui, l'an prochain, dorerait d'un manteau frémissant les perspectives du pays natal...

VIII

Durant l'hiver Cholle devint l'ami du vicaire Jacquier. Jadis il fuyait ce petit homme qui lui parlait de la religion de Jésus quand il le rencontrait sur le chemin ou quand il venait à passer près des labours où travaillait le chemineau. La sympathie maintenant rapprochait le vagabond

LA CLARTÉ DU MATIN

du prêtre. Son cœur sensible avait besoin d'un confident et souvent, le soir, l'orphelin allait frapper à la porte de la cure. Jacquier, comme un père, recevait ce néophyte, l'embrassait, et Cholle, qui jamais n'avait connu la douceur d'un baiser, sentait son âme s'emplir d'un bonheur inespéré. Dans la grande chambre chauffée par un feu de bois, devant lequel le vieux et le jeune chrétiens s'asseyaient, longuement ils causaient. Le pasteur entretenait son protégé des doctrines du Christ, de ses apôtres, de ses souffrances, de ses pardons, des saints martyrs et de la méchanceté des hommes...

Sur le coup de dix heures Cholle quittait son vénérable ami; au seuil de la pieuse maison hospitalière sa main serrait avec une effusion de plus en plus reconnaissante la main de ce bon prêtre qui avait ouvert son âme au sentiment catholique. D'un pas alerte, en songeant à tout ce qu'il avait appris dans la soirée, Cholle, pour retourner chez les Daland, suivait les venelles endormies; toutes blanches de neige, elles brillaient sous la lune. Et chaque nuit une paix plus grande semblait descendre dans son cœur...

Le matin, après que Trinne a trait ses vaches, Cholle aide la paysanne à hisser sur sa char-

LA CLARTÉ DU MATIN

rette les pesantes cruches pleines de lait; il se rit d'elle lorsque, en grimpant sur le siège, elle manque le marche-pied et, en voulant se ressaisir, montre la rondeur de ses jambes... Ils travaillaient solidaires comme deux bons camarades. Pourtant, au bout de quelques semaines, la présence de la fille inspira à Cholle un trouble indéfinissable. Timide et tremblant, il lui arrivait de lâcher soudain la cruche qu'il portait vers l'attelage; le lait écumeux s'écoulait entre les pavés inégaux de la cour... Un regard de Trinne arrêtait sur ses lèvres le mot qu'il allait dire, et la voix de la jolie paysanne faisait battre son cœur d'une façon désordonnée. Lui, d'habitude insouciant, il se mettait à rougir comme un enfant pris en faute... La poitrine de l'orphelin s'emplissait d'une émotion étrange. En s'endormant il songeait aux beaux yeux de la fille de son maître, il voyait sa grosse bouche rouge et souriante, ses joues plus fraîches et plus appétissantes que les pommes qu'il dérobaient en été aux vergers de Dilbèek et de Bodeghem. Puis lui apparaissait l'image entière de la paysanne : il admirait sa taille bien prise et sa belle gorge; il percevait le battement de son cœur, sous le corsage étriqué accusant les formes rondes... Cholle, illusionné, se berçait

LA CLARTÉ DU MATIN

d'espérance : peut-être posséderait-il toute cette chair, peut-être ces lèvres ardentes enflammeraient-elles un jour tout son être...

A présent, il se plaisait à penser aux couples qu'il rencontrait sur les routes à l'heure du crépuscule; ils s'en allaient par les chemins les plus écartés vers le silence et l'ombre des futaies... Les soirs de kermesses ils s'embrassaient avant même d'avoir gagné les ombrages confidentiels...

C'était donc l'amour qui pénétrait en lui? L'amour dont on avait si souvent parlé devant lui et pour lequel il avait vu des gars jaloux se battre comme des bêtes... Il aimait donc à son tour?... Il aimait Trinne et il allait connaître cette joie insoupçonnée que répand en nous la tendresse d'une femme?... Il se voyait déjà, aux soirs du printemps prochain, cheminant le long du Moulinet près de son élue; il lui entourait la taille et elle lui tendait ses lèvres rieuses... A cette idée, tout son corps frémissait et ses paupières devenaient humides.

Chaque jour la présence de Trinne accélérât le battement de son cœur, chaque minute grandissait le besoin de la prendre, de la serrer contre sa poitrine, de river sa bouche à la sienne. Parfois, comme grisé par son volup-

LA CLARTÉ DU MATIN

tueux désir, il chancelait; sa faiblesse l'obligeait de s'asseoir ou de s'appuyer contre le mur. Sa tête brûlait, ses tempes battaient avec autant de violence que les gros marteaux de la forge des Raisins, et son sein s'emplissait d'un étrange tumulte.

A mesure que s'écoulaient les semaines l'amour pénétrait Cholle davantage; sa secrète passion finit par l'oppresser tellement que la vie même commençait à lui peser... Il se surprenait à rêver des heures. Une indicible mélancolie creusait et pâlisait son beau et franc visage. Il ne mangeait presque plus et était devenu maigre comme aux jours les plus faméliques de son existence de vagabond, plus faible que le soir de son arrivée au village. Il se sentait le cœur affreusement meurtri, et la blessure que lui fit jadis à l'épaule le couteau des maraudeurs paraissait bienfaisante à côté de cette plaie invisible... Et soudain, ne résistant plus à une tentation si puissante, il connut une fringale impérieuse! « Je la veux! se dit Cholle, elle m'est encore plus nécessaire que le peu de pain que je mange et que l'air que je respire!.. Il me la faut... ou bien je mourrai!.. »

Avec la belle saison sa passion grandit; le besoin de posséder Trinne devenait impérieux.

LA CLARTÉ DU MATIN

Le soleil brillant, la nature riante pleine des nuances des fleurs et de la musique des oiseaux, semblaient narguer sa souffrance et crispier ses nerfs. Dans ses veines coulait du feu, et on eût dit qu'une flamme lentement dévorait son sein... Mais il hésitait, il avait peur d'avouer sa passion à celle pour qui il se sentait mourir de désir; seule pourtant elle pouvait éteindre l'incendie de son cœur sous la fraîcheur de son étreinte...

Le soir, lorsque, à deux, ils ralliaient le bétail dans la pâture pour le ramener à l'étable, les muscles de Cholle s'impacientaient; il résistait péniblement à l'impulsion de la prendre, de l'embrasser à pleine bouche. Il lui tardait de sentir la chair de l'aimée se révolter ou se pâmer à son étreinte victorieuse... Mais cette maudite crainte, cette fâcheuse pudeur qui le rendait faible et maladroit!..

Par un crépuscule du mois d'août les jeunes gens se trouvaient dans l'étable; ils avaient rentré les vaches et Trinne les attachait à l'anneau de leurs bauges. Il faisait sombre; seuls les œils-de-bœuf laissaient tomber leurs deux cercles de lumière grise sur les pierres rouges souillées de purin. Des vapeurs vigoureuses emplissaient la pièce et enivraient Cholle.

LA CLARTÉ DU MATIN

Les tempes du vagabond bourdonnaient et ses fibres avaient des resserrements douloureux. Ses muscles se tendaient avec volupté et ses paupières très lourdes tombaient lentement sur ses yeux...

— Cholle! chasse un peu la Rousse, que je parvienne à passer la corde..

Cette voix finit par le séduire, cette voix forte qui résonnait à son oreille comme la plus enivrante des musiques. Il avança à la fois très tremblant et très audacieux, les narines soufflantes, l'haleine chaude. Il prit la fille dans ses bras et ses mains enserrèrent sa taille comme dans les griffes d'un étau. Les yeux du gars affolé fixaient sur les prunelles de la paysanne des regards éperdus et suppliants... Trinne eut peur une seconde; mais le visage contracté du valet de ferme lui parut si comique qu'elle se mit à rire. Les regards ardents de l'orphelin perdirent leur éclat, comme si le courant glacé d'une onde mystérieuse eût éteint tout à coup en lui la flamme qui se reflétait en eux... Alors, devenues très douces, et presque repentantes, ses prunelles s'emplirent d'un indicible reproche...

Les bras de Cholle lâchèrent la taille arrondie et la gorge charnue, sa tête se pencha

LA CLARTÉ DU MATIN

alourdie et deux grosses larmes roulèrent dans les raies de sa veste de velours. Comme il souffrait! Elle ne l'aimait pas : Elle ne l'aimerait jamais, jamais!.. elle, nécessaire à sa vie, indispensable à son sang, à sa pensée!..

A qui confier sa souffrance? Où pouvait-il trouver un baume à son mal, une consolation à sa douleur? Personne n'eût pu ranimer sa volonté, son courage détruit. Le vieux prêtre même, en essayant de le réconforter, lui aurait fait mesurer davantage l'étendue de son malheur... Non! elle ne voulait pas de lui, de ce vagabond recueilli par son père, de ce va-nu-pieds n'ayant pour compagnon que les brutes et les indigents de son espèce! Désormais il maudissait le destin. Enfant trouvé, enfant naturel peut-être, avait-il seulement un autre nom que ce sobriquet de Cholle, avait-il eu d'autres parrains que les polissons du village!.. Ah! que n'était-il le fils d'un gros fermier! Il aurait eu de beaux habits le dimanche, il aurait courtoisé la jolie paysanne pour la mener un matin là-bas, au détour de la route, dans la petite église où son ami le vieux vicaire Jacquier aurait célébré leurs fiançailles; et les enfants de chœur leur eussent chanté de pieux et touchants souhaits de félicité conjugale...

LA CLARTÉ DU MATIN

Adieu maintenant ses rêves et ses illusions; il était plus malheureux que jamais et son âme ne pourrait plus supporter semblable épreuve. Il allait mourir, et si la mort ne voulait pas encore de lui il s'en irait au loin, le plus loin possible, dans un pays où il vivrait seul avec le souvenir de sa fatale passion...

Lorsque les vacances revinrent, Jeannot et ses camarades s'étonnèrent; Cholle ne les conduisait plus en maraude. Il évitait de rencontrer ses amis de la dernière saison et, dans les champs, il semblait absorbé par son travail. Tom même, le chien caressant, paraissait renfrogné et bouddait à leur espiègle compagnie. Mais ils finirent par se mettre en campagne sans leur chef habituel; ne connaissaient-ils pas maintenant le chemin des vergers les plus accessibles!

L'automne arriva et, avec l'automne, la kermesse du bourg. Dès le matin Cholle quittait la ferme des Daland et allait vers Ganshoren et Zellick. A la vesprée il revint par la route de Gand, et à mesure qu'il approchait du village il percevait plus clairement les tonitruances des orgues déroulant leurs fanfares bruyantes. Là, à gauche, le cabaret de l'Empereur-Charles éclaire de ses fenêtres ouvertes la poussière de la route, et des voix joyeuses retentissent, mêlées au loin-

LA CLARTÉ DU MATIN

tain bruit des danses. Cholle entre et s'assied devant une table, dans un coin de la grande salle, après avoir commandé une pinte de bière.

— Eh bien! Cholle, vous ne dansez pas? fait le patron Houblan, en lui serrant la main, après l'avoir servi. Vous êtes le seul gars qui désertiez ce soir la salle de l'*Arbre d'Or*. Combien vous semblez triste, mon ami; un miracle s'est produit pour qu'on voie Cholle, le bruyant Cholle, morose un jour de kermesse! Il faut vous secouer...

Cholle ne répond rien et s'en va sans boire sa chope de bière dont la mousse s'est répandue sur la table. La soirée est bénigne; dans le ciel sombre s'épanouissent l'un après l'autre les innombrables lys d'argent. Le gars arrive au carrefour et rôde aux environs de l'*Arbre d'Or*. Son chien le suit en silence, tête baissée. Dans le cabaret, par les fenêtres ouvertes, on voit les paysans et les filles danser avec entrain; les airs de valse, de polkas, de mazurkas et de quadrilles se succèdent depuis l'après-midi. Les chaumières éteignent maintenant leurs vitres clignotantes et, tapies dans l'ombre, commencent leur sommeil. Finalement, dans le village il n'y a plus d'allumée que la lampe brûlant devant l'autel. Et les grandes ogives que cette

LA CLARTÉ DU MATIN

faible lueur éclaire là-bas, au tournant de la route, semblent regarder le vagabond comme des yeux sympathiques et pitoyables...

Plusieurs heures s'écoulèrent. Les danseurs et les danseuses étaient rentrés turbulents ou attendris. Les voix avinées s'étaient tuées dans la nuit. Mais un dernier couple frôle presque le pauvre Cholle, assis sur une marche de pierre devant la forge des Raisins. Dans la femme il a reconnu la belle Trinne, et celui qui l'accompagne c'est le fils du maître d'école. Amoureusement serrés ils gagnent les bords de l'étang où règnent le silence et la solitude...

Le rustre les suit un instant, puis il s'arrête, le cœur battant à se rompre : les hautes herbes de la rive ont été froissées doucement. Des chuchotements plus soyeux que des bruits d'ailes parviennent aux oreilles de l'orphelin et se mêlent au gazouillis du Moulinet. La brise est tombée, les feuilles restent muettes et immobiles et, dans l'air, un doux frémissement monte vers le ciel avec l'écho timide des baisers.

L'heure tinte mélancolique, les douze coups de minuit sonnent et pleurent sur Cholle; et les grandes ogives, sur lesquelles l'ombre est tombée comme une paupière, ne l'aperçoivent plus! Il a gagné la chaussée, ses pas maintenant

LA CLARTÉ DU MATIN

le conduisent vers le pays de Flandre... Le malheur le mènera au crime! Gare à ceux qui désormais tenteraient de le faire souffrir : son âme serait sans pardon, car maintenant il ne rêve que vengeance et cruautés. Rendre souffrance pour souffrance doit être bien doux! Non point, il n'attendra même plus qu'on le provoque; il frappera le premier, il fera le mal pour le mal, il fera payer impitoyablement aux hommes toutes les humiliations de sa vie. Sentir les chairs de ses victimes panteler sous son étreinte fratricide, voir couler le sang de leurs poitrines, voir leurs visages se contracter de douleur! Fouiller leurs flancs et, de ses mains rouges, leur arracher le cœur, tandis qu'elles respirent encore!

Dans son cerveau se dresse déjà le charnier de ses tueries...



DEUXIÈME PARTIE :

L'Ombre qui descend.

I

Lorsque Jean Demane eut treize ans, son père songea à lui faire apprendre un métier. Baltus, depuis une couple d'années, travaillait déjà chez un peintre-décorateur du faubourg. Le forgeron voulait éviter à ses fils les difficultés qu'il avait rencontrées lui-même dans le commencement; il adorait ses enfants et désirait leur épargner les fatigues et l'amertume d'un apprentissage trop dur. Il se souvenait des ans passés chez le charron de Kattedbroeck, des longues journées de rude besogne dans un atelier enfumé et poussiéreux, plongé dans une ombre perpétuelle. Puis, ses laborieuses épargnes, grâce auxquelles il put s'établir au village natal, la clientèle lente à se faire, les taillandiers et le marteleur qu'on avait parfois de la peine à payer le samedi soir...

L'OMBRE QUI DESCEND

Le forgeron revivait en pensée les phases de son existence courageuse; il avait lutté toute sa vie pour conquérir l'aisance et être maître d'une forge, la seule à deux lieues à la ronde possédant ses deux soufflets et ses quatre frappeurs...

— Nos garçons travailleront comme moi, disait Demane à sa femme, mais nous ferons leur jeunesse plus rose que la nôtre!

Le fils du notaire Ménard, qui venait de terminer son droit à Bruxelles, détermina le forgeron à placer Jean chez un vieil ami du tabellion, établi imprimeur à la ville. Il fut ainsi décidé que Jeannot entrerait comme apprenti à l'atelier des lithographes; en même temps il irait suivre chaque soir, avec son frère Baltus, les cours de l'école de dessin du faubourg. S'il était studieux et appliqué, il gagnerait un jour largement sa vie...

Un matin de septembre, le jeune avocat vint chercher Jeannot chez ses parents, afin de l'accompagner chez l'industriel. L'imprimerie était située dans la ville haute en un quartier antique percé de rues étroites et méandreuses bordées par des maisons dont les pignons à redans découpaient sur le ciel un magnifique feston de pierre. L'habitation de Barthélemy Coulon pré-

L'OMBRE QUI DESCEND

cédait l'imprimerie. C'était une maison monumentale dans le style de la Renaissance.

L'avocat sonna à une porte bardée de pentures en fer. Le guichet s'ouvrit et les deux amis pénétrèrent dans un long couloir rempli de ballots et de bobines de papier. Dans un bureau où des employés écrivaient installés devant de hauts pupitres jaunes, Ménard eut un court entretien avec Barthélemy Coulon; c'était un petit homme rougeaud d'une cinquantaine d'années, et, de temps à autre, il tournait la tête vers Demane pour l'examiner. La conversation finie, Ménard revint vers Jeannot, lui toucha l'épaule et lui dit :

— Te voilà embauché. Le maître-dessinateur va t'installer là-haut.

Quand l'avocat s'en fut allé, parut un homme d'âge mûr, vêtu d'une grande blouse blanche, toute maculée d'encre. Par la porte du bureau un instant ouverte pénétrèrent le roulement sourd des presses et le claquement des courroies glissant sur les poulies des arbres de transmission. L'homme fit à Jeannot signe de le suivre, et ils parcoururent une longue galerie où une vingtaine de machines marchaient avec un tapage assourdissant. A l'étage, dans une salle moins vaste, s'alignaient des établis devant

L'OMBRE QUI DESCEND

lesquels des typographes mouvaient des bras comme mécaniques. L'homme en blouse ouvrit une petite porte et poussa Jeannot, en disant :

— Nous voici arrivés!..

C'était une chambre claire où, perpendiculairement aux fenêtres, une douzaine de tables de bois blanc se dressaient. Des chevalets précédaient les tables au-dessus desquels surgirent des têtes chevelues et curieuses où une large visière de carton mettait la courbe d'une ombre que perçait le bout lumineux du nez.

— Messieurs, le nouvel apprenti...

— Il a une bonne figure!

— Et l'air pas bête!..

— Il a des joues d'un rouge... impossible d'attraper ce ton-là... Et des yeux d'un bleu... lithographique. Il est né chromiste, le gosse!..

— Paraît qu'il nous arrive du village en ligne droite...

— On en fera vite un petit citoyen!..

Ces phrases frappèrent les oreilles de Jeannot qui restait là, au milieu de la pièce, timide et ahuri... Le silence se fit de nouveau, et les yeux investigateurs et les bouches moqueuses disparurent derrière les chevalets. Le chef d'atelier Auguste Merri conduisit le gamin devant une table où il plaça une pierre plate et polie entre

L'OMBRE QUI DESCEND

deux hauts tasseaux de bois, sur lesquels il glissa une planche d'appui découpée en quart de cercle. Il prit une mince plume d'acier, s'assit et enseigna au jeune garçon, debout à son côté, les notions préliminaires de son métier. Il fallait couvrir d'un pointillé régulier la surface de la pierre, poncer celle-ci et s'appliquer ensuite à y tracer des hachures. Il fallait répéter ces exercices pendant des semaines, après quoi l'apprenti tracerait des ornements, des mains, des têtes... Cette première leçon finie, Merri se leva et appela Eugène, l'ancien apprenti passé compagnon. Il tenait dans la main une soucoupe blanche sur laquelle il commença à frotter un bâton d'encre grasse; bientôt elle forma une épaisse couche bosselée. Eugène y versa de l'eau qu'il mélangea avec l'encre du bout de l'index. Quand Jeannot eût reçu cette instruction sommaire, on le laissa partir, en le priant d'être au poste le lendemain de bonne heure.

— Petit, cria Merri, lorsque Demane fut près de la porte, n'oublie pas d'apporter une blouse et des porte-plumes... Tu achèteras tes outils plus tard, quand tu gagneras de l'argent. A demain, Jean. Bien le bonjour de ma part à ton papa... A propos, qu'est-ce qu'il fait ton papa?

— Forgeron, monsieur.

L'OMBRE QUI DESCEND

— Forgeron! Chic métier! Faut plus de force que pour manier un crayon...

Jean mit du temps pour atteindre la rue. Il était difficile de s'orienter dans ce labyrinthe de halls, d'ateliers, de magasins et de couloirs. Toutes ces voix criant des ordres, toutes ces machines tapageuses produisaient le bruit assourdissant d'une marée montante. Jean n'avait jamais entendu pareil vacarme. Ses tempes bourdonnaient, son cœur battait très fort comme si l'enfant se fût trouvé au milieu des dangers... Et tout à coup il sembla au garçon que ce bruit agressif et menaçant se changeait en une immense plainte, d'une tristesse éperdue. Puis le brouhaha redevint joyeux, puissant et harmonieux comme un chœur... Au dehors, devant la grande porte fermée qui, avec ses épaisses pentures de fer, évoquaient l'entrée d'une prison, Jeannot croyait entendre encore les accords de cette sauvage musique, de cette étrange fanfare de cuivre et d'acier, qui dès ce jour, allait emplir de ses éclats ses oreilles habituées à la quiétude des champs et aux murmures des bois...

II

Jean Demane eut ^{de la} difficulté à s'accoutumer à

L'OMBRE QUI DESCEND

sa vie nouvelle. Il était dépaysé dans cette vaste usine, lui qui jusqu'alors avait vécu au milieu du silence, en pleine nature, parmi les fleurs et le soleil. L'inconnu des figures qui l'environnaient le rendait méfiant; en travaillant, moins absorbé par sa besogne que par ses méditations, il levait tout à coup la tête, et, illusionné, cherchait autour de lui les visages bien aimés de ses parents, de son cher Baltus, voire de ses anciens condisciples, restés là-bas, eux, dans les fermes des Daland ou des Vermière, ou derrière le comptoir de sapin du mercier d'où l'on apercevait, quand était ouverte la porte de la boutique, l'Etang du Moulin et le vallon d'Osseghem...

Avec les semaines la mélancolie de Demane disparut; son âme se trempait insensiblement dans le milieu de l'atelier comme les morceaux de fer que son père enfonçait lentement dans l'eau de ses baquets. Pourtant, si sa méfiance disparut, il resta farouche, très isolé parmi ces dessinateurs auxquels ne l'unissait aucun lien d'affection.

Jeannot dînait à l'atelier de tartines dont sa mère le munissait. Quand il avait fini de manger, il s'approchait des tables et examinait les travaux en cours d'exécution. Il regardait les

L'OMBRE QUI DESCEND

modèles peints à l'huile ou à la gouache que les chromistes copiaient. On y voyait des femmes coiffées d'un grand chapeau à la mode ancienne, des allégories des saisons, des pastorales aimables et gracieuses; le gamin les trouvait moins vraies que celles admirées chaque jour depuis son enfance...

D'autres midis il errait dans les ateliers silencieux. La galerie des typographes était déserte; çà et là, assis sur une tablette de pierre bleue, derrière les casses, un ouvrier mangeait ses tartines en lisant un journal. Jeannot descendait, parcourait le hall des machines où des margeuses et des conducteurs, par-dessus les presses, se jetaient des boules de papier maculées d'encre. A une heure et demie les machines recommençaient à marcher et, après la trêve, leur fracas paraissait à Jeannot plus violent que le matin. L'immense pierre lithographique, serrée sur la table de fonte, allait et venait sous le cylindre pesant. La feuille de papier couché se déroulait et se déposait sur la pierre encrée. Alors le conducteur s'approchait, et sur cette feuille vérifiait les repères. Et de leur mouvement régulier les rouleaux de laine humectaient la pierre et les rouleaux de gélatine encraient le dessin...

L'OMBRE QUI DESCEND

A la fin de l'après-dîner Jeannot allait quérir le goûter des artisans; chargé d'une caisse à compartiments remplie de bouteilles, il entrait au cabaret de l'Etrille, il entrait chez le boulanger, chez le charcutier, chez l'épicier. Et il entassait dans ses poches des victuailles... En face de l'imprimerie il pénétrait dans une boutique mal éclairée; là des apprentis se serraient, se bouscuaient autour d'un comptoir derrière lequel on voyait une vieille femme à bonnet de toile tuyautée; elle versait dans les cruches qu'on lui tendait du café mijotant sur le poêle dans un grand chaudron de fer-blanc à robinets de cuivre. Devant la fenêtre s'alignaient des baux pleins de bonbons, s'amoncelaient des pains, des légumes, des merceries, et Demane songeait à la maisonnette à auvent de madame Ruelle...

Parfois, les dessinateurs grondaient Jeannot sur son retard, qui les obligeait à précipiter leur repas. Ils le semonçaient avec plus d'acrimonie quand il leur rendait des comptes inexacts : il lui manquait quelques centimes, car il avait omis de réclamer sa monnaie à l'Etrille, ou il avait perdu des pièces à travers une poche trouée...

Durant ces quinze minutes de repos l'atelier

L'OMBRE QUI DESCEND

offrait un spectacle pittoresque. Les dessinateurs mangeaient vite et buvaient leur pinte de bière; puis, tournant le dos aux tables, assis sur leurs hautes chaises, ils allumaient des pipes ou des cigarettes. La fumée emplissait la pièce et montait en abondantes volutes vers le plafond; dans cette ambiance gazée les affiches ornant les murs, les deux grands portraits de Gutenberg et Sennefelder faisaient des taches grises.

Les artisans plaisantaient entre eux, se jouaient des tours, se livraient à des gamineries souvent stupides dont Jeannot restait surpris... Ne s'exerçaient-ils pas à se lancer au visage des éponges ruisselantes?... Des jurons retentissaient et des cris furieux ou amusés. Jean avait sa part de ces farces. Merri alla jusqu'à le contraindre à se mesurer avec un apprenti de la typographie; ce gamin avait son âge, mais était plus fort que lui. Ils luttaient à deux au milieu du cercle des dessinateurs; leurs têtes sonnaient sur le plancher, et Auguste Merri et ses camarades encourageaient de la voix les combattants, applaudissaient aux manœuvres habiles de l'un ou de l'autre des jeunes adversaires. Quelqu'un mettait fin à la lutte en vidant sur les deux enfants un baquet d'eau. Et ils se relevaient ruisselants, sans oser se plaindre de cette intervention bru-

L'OMBRE QUI DESCEND

tale. Car Jeannot se soumettait sans protester à toutes ces brimades dont la cruauté ou la bêtise emplissait son cœur d'amertume et lui faisait prendre en horreur tous ses compagnons de travail.

Mais le vrai souffre-douleur était un maigre jeune homme de vingt ans appelé Pierre Nimore; taciturne, il semblait plongé dans une inconsolable tristesse. Quand il allait dans la galerie des machines reviser le report de quelque dessin avant le tirage, ses collègues trouvaient plaisir à clouer ses souliers au plancher; ils s'emparaient de son veston et maculaient la doublure des manches au moyen de mordant.

Un jour, même, les mauvais farceurs renversèrent la table du pauvre Nimore, la mirent sens dessus dessous, y amoncelèrent des chevaux, des chaises, des tabourets, des pierres, le seau à charbon. Et la victime constata avec douleur, et ses yeux se mouillaient, que ses outils les plus précieux étaient abîmés : ses fins compas à pompe, ses tire-lignes, ses équerres d'acier avaient souffert dans cette bousculade. Pierre Nimore protesta; mais en vain il se plaignit au patron : ces déplorables mœurs perdurèrent. Trop tolérant, ou trop lâche, Auguste Merri ne

L'OMBRE QUI DESCEND

parvenait point à composer avec ses collaborateurs. D'ailleurs, comme il s'abstenait de les blâmer, les farces continuèrent de plus belle et les mêmes en pâtissaient toujours...

L'ancien apprenti Eugène fut le seul avec qui Jeannot se lia de camaraderie. Ils sortaient ensemble pour aller acheter des plumes, des bâtons d'encre, du papier. Au lieu de s'en aller chacun de son côté, les deux élèves marchaient de concert; ils se hâtaient de faire leurs emplettes afin de pouvoir parcourir, avant de rentrer, les grandes rues de la capitale; Jeannot les connaissait peu et leur luxe émerveillait ses yeux de petit paysan. C'est ainsi que Jeannot apprit à explorer la ville; il se familiarisa avec ses pittoresques coins populaires, avec ses quais calmes et méandreux, avec son éblouissante grand'place dont les maisons, toutes dorées, dressaient vers le ciel d'élégants frontons sur lesquels se profilaient des statues et des vases. La flèche de l'hôtel de ville, les tours de la cathédrale, les façades historiées des vieux temples ajoutaient chaque jour à son admiration...

Un matin que les amis passaient dans une large rue de la ville haute, Eugène s'arrêta tout à coup et dit d'un air un peu mystérieux :

— Veux-tu voir des tableaux!

L'OMBRE QUI DESCEND

— Mais oui, mais oui ! répondit Demane, sans deviner où l'autre en voulait venir.

Ils étaient devant un palais au péristyle de granit ; ils en gravirent les degrés. Au bout du vestibule s'ouvrait une longue salle où des statues de marbre, des bustes, des bas-reliefs, mêlaient en cent attitudes des formes d'animaux, d'hommes, de dieux et de déesses...

Eugène monta un escalier et Jeannot entra à sa suite dans une galerie où étaient accrochés à la paroi, jusqu'au plafond, des tableaux encadrés d'or. Jeannot en distinguait moins les sujets que les couleurs claires et vives. Çà et là, devant la rampe, un homme à longs cheveux copiait une grande toile sur un panneau minuscule...

— Regarde donc ! Eugène...

Jeannot, tirant son ami par le bras, lui indiquait un tableau où, aux sons de la cornemuse, des paysans et des paysannes dansaient devant une auberge pareille à celles que Jeannot voyait au pays natal.

— Ça?... C'est la kermesse de Teniers... Mais hâtons-nous, le temps presse... Tu verras tout cela plus tard. A présent, tu connais le chemin, tu reviendras...

Sans s'arrêter, ils traversèrent plusieurs autres

L'OMBRE QUI DESCEND

salles; Demane, ébloui par ce cortège de couleurs et de formes qui passait devant ses yeux, marchait de plus en plus étonné. Eugène lui disait à voix haute, le bras étendu...

— Voici les Rubens; le tableau du milieu, c'est *le Christ montant au Calvaire*. A gauche, tu vois *l'Assomption de la Vierge*. Un Jordaens est près de la porte, un portrait de Van Dyck lui fait pendant. Voici maintenant les primitifs...

Et Eugène, qui trottait à travers un salon carré, citait des noms et des sujets en désignant des cadres d'un rapide signe de la main.

A l'atelier, Jeannot resta songeur; son esprit demeurait troublé par toutes ces richesses à peine entrevues. Ç'avait été comme un mirage, un rêve que le gamin eût voulu recommencer... Et son désir de retourner au musée s'intensifia encore quand Demane eut lu le livre que le lendemain Eugène lui apporta : c'était une histoire de la peinture flamande. La connaissance de ces pages ouvrit les yeux de l'enfant sur les horizons de la beauté plastique; elle le mena au seuil de ce temple ignoré où il irait invoquer en pèlerin passionné le génie des maîtres de sa race.

III

Jean Demane confia ses impressions à son frère et lui communiqua le livre qui l'avait tant charmé. Le thème de ces pages engendra leurs premières digressions sur l'art. Surgi d'une identique source d'émotion, leur sentiment, dès l'origine, se confondit dans une compréhension analogue. Mais ils voulurent voir ensemble; aussi bien, le dimanche suivant allèrent-ils passer tout le jour au musée. Et déjà ce jour-là ils se lancèrent dans de timides controverses... Ils multiplièrent ces visites : comme à ravir, elles faisaient lever des idées dans leurs cervelles incultes. Ils fréquentèrent non pas seulement les peintres anciens, mais aussi les modernes; ils hantèrent le musée des moulages et des arts décoratifs, les collections d'armures et d'antiquités. Ils ne discernaient point la beauté particulière d'une œuvre, et prenaient une égale réjouissance à tout regarder. Mais bientôt, d'instinct, ils se mirent à faire des comparaisons. Et si, au bout de quelques mois, certains morceaux les attiraient plus que d'autres,

L'OMBRE QUI DESCEND

ils surent mutuellement justifier ces préférences en puisant des arguments dans une conviction naissante.

L'avocat Ménard aimait interroger les fils du forgeron; il se montra ravi du but de leurs excursions dominicales. A l'effet de développer leur goût, il leur ouvrit les portes de sa bibliothèque et régla leurs lectures.

Plus Jeannot lisait, plus il avait soif de connaissances. Il avait toujours un bouquin en poche. Souvent, à l'Académie, le professeur le surprenait dissimulant un livre sous son dessin. On eut beau le réprimander, il recidiva et se fit punir. Et il resta ainsi plus longtemps qu'il ne l'eût voulu dans la classe de dessin d'ornements. Baltus, lui, travaillait déjà d'après plâtre. Dès le début de sa troisième année d'études, il fréquenta, les matins du dimanche et du lundi, le cours de peinture. L'esprit des Demane se développa par le fait même qu'ils se sentaient attirés tous deux vers l'art par une force mystérieuse. Ce goût du beau s'aviva quand ils connurent la vie des grands artistes. Ils s'enthousiasmaient à la lecture de leurs luttes et de leurs efforts. En se promenant aux environs du village, dans cette riante région du Brabant où le vieux Breughel avait vécu et travaillé, ils

L'OMBRE QUI DESCEND

entendaient, montant du silence de la contrée natale, toutes les voix du passé qui leur disaient la splendeur des choses parmi lesquelles ils étaient nés... La nature revêtait à leurs yeux une magnificence insoupçonnée. L'univers changeait de visage : à mesure qu'ils grandissaient en âge, la patrie rajeunissait...

Ils ne dépassaient plus les lisières du bois de Laer avec leur insouciance rieuse de jadis. Les bois les impressionnaient : de loin ils contemplaient la forêt sombre et moirée, parfois très claire et dorée sous le soleil, parfois gazée par la brume ou enveloppée dans le manteau d'un mélancolique crépuscule. Et quand ils pénétraient sous la futaie, ils demeuraient taciturnes... Maintenant les choses leur parlaient; des objets jadis insignifiants pour eux les attireraient par leurs lignes ou par leurs formes. Ils admiraient les montants sculptés des hautes cheminées des vieux cabarets de l'*Arbre d'Or* et de l'*Empereur-Charles*, où le père Demane les conduisait parfois le dimanche boire un verre après souper. Les assiettes d'étain, les chandeliers, les lanternes de cuivre alignées sur la tablette de chêne amusaient leurs yeux.

A mesure que son esprit s'ouvrait à la séduction de l'art, il venait à l'insouciant Jeannot

L'OMBRE QUI DESCEND

des répugnances, des dégoûts jusque-là ignorés. Le matin, quand l'apprenti réintégrait l'atelier, son cœur semblait peser lourdement dans sa poitrine. Peu à peu cependant, assis devant sa table, il oubliait et se plongeait dans le travail; et pas un de ses compagnons ne devina jamais les préoccupations intimes du jeune dessinateur si apparemment épris de son métier. Car Jeannot ne négligea pas son gagne-pain; en se donnant entièrement à sa besogne il calmait ses impatiences. Il devenait fier, se repliait de plus en plus sur lui-même; il ne voulut plus prendre part aux jeux des autres apprentis et refusa d'encore se battre avec le petit typographe. Il consacrait toutes ses heures de loisir à l'étude. Avec les trois francs que lui donnait à la fin de chaque quinzaine Auguste Merri, il s'achetait des livres. Il posséda ainsi au bout de quelques mois une collection choisie des grands maîtres de la littérature. C'était comme une mine précieuse d'où son esprit actif et réfléchi retirait des trésors. Chaque jour c'étaient des impressions nouvelles; elles alimentaient sa méditation et éloignaient les bornes de son intelligence...

Il vivait dans ces volumes, toute sa pensée communiait avec eux. En travaillant il se rap-

L'OMBRE QUI DESCEND

pelait le dernier poème lu, le dernier conte, la dernière étude : tel vers lui revenait nettement à la mémoire ; il se souvenait du pittoresque de certaine comparaison, de l'originalité de certaines images, de la profondeur de certain raisonnement. Son sein tout entier débordait d'un plaisir étrange, d'une joie très grave qu'il ne pouvait définir, mais à laquelle il s'abandonnait sans songer encore à en sonder la nature. Car longtemps il fut comme ces buveurs qui, épris d'un breuvage délectable, se contentent d'en subir chaque jour l'enivrement et ne se soucient point d'analyser leur griserie.

Les mois passaient. Jean venait d'avoir seize ans ; son apprentissage était terminé et il connaissait mieux son métier que certain dessinateur doublant la vingtaine. On pouvait lui confier les besognes les plus difficiles, il s'en acquittait de manière parfaite. Il s'était affranchi des basses corvées : il avait oublié le chemin de l'*Etrille* et ne revoyait plus qu'en pensée l'intérieur de la vieille boutiquière de la rue voisine. Au bout de la quinzaine il touchait trente francs ; ces trente francs, il les remettait avec quelque orgueil à sa mère souriante, tandis que le père, les mains noires encore, tirait les dernières bouffées de sa pipe avant d'aller se dé-

L'OMBRE QUI DESCEND

barbouiller à grande eau comme tous les samedis soir.

Et pourtant, la tristesse de Demane s'intensifiait. Les inepties, les discours décousus, les histoires stupides qu'il était forcé de subir quotidiennement le choquaient. Il en était d'autant plus dégoûté qu'il s'était surpris parfois, hébété, à se répéter ces platitudes à lui-même ou à vouloir les conter à son frère Baltus, quitte à se retenir, honteux, sur la pente de cette crapule de l'esprit, et à s'effrayer de l'influence exercée par les milieux bas sur les plus hautes âmes!

Il s'étonnait alors de vivre depuis tant d'années parmi ces médiocres dont maintenant il sondait le vide du cœur et le manque d'intelligence... Combien de fois le terre à terre de leurs discussions l'avait consterné! Combien de fois depuis son entrée chez Barthélemy Coulon, leurs disputes grossières, leurs injures gouailleuses ne lui avaient-elles pas fait toucher au doigt leur manque de générosité... Jamais une affirmation spontanée et loyale. Jamais de vue juste et chaleureuse. Point de franchise, point de bonté. Ces gens-là mêlaient la moquerie à tout, voire l'obscénité... Parfois, oh! très rarement, ils s'entretenaient d'art, et presque tous admi-



p. 121. « Cholle a gagné la chaussée. Ses pas, maintenant, le conduisent vers le pays de Flandre, »





p. 121. « Cholle a gagné la chaussée. Ses pas, maintenant, le conduisent
vers le pays de Flandre, »



L'OMBRE QUI DESCEND

raient les peintres de moindre talent, ceux dont la vision aimable et superficielle répondait à leur incompréhension de la beauté profonde... Ils ne lisaient que les poètes conformes et priaient les prosateurs feuilletonesques. Dans leurs conversations ne sonnait jamais le nom d'un artiste véritable; car ils ignoraient les œuvres des écrivains dont les nobles créations étaient pour Demane la source essentielle de ses joies les plus hautes. Jean se navra d'être mêlé malgré lui à ces querelles dépourvues d'idéal. En effet, il eut longtemps le tort de répondre aux provocations oratoires des dessinateurs qui l'induisaient en discussions. Il s'exaltait, s'échignait pour leur prouver l'erreur, l'étroitesse ou l'absurdité de leurs avis, et le ridicule de leurs préférences... D'aucuns, en écoutant les fougueuses sentences de Demane, se sentaient troublés. Peut-être avait-il raison! Mais leur égoïsme résistait au sentiment qui tentait de les envahir, et ils se refusaient à reconnaître pour oracle le benjamin de l'atelier; ce gamin hier timide encore ne prétendait-il pas aujourd'hui leur en remontrer?..

Demane s'arrêtait et regardait autour de lui dans l'espoir d'avoir su convaincre... Mais personne ne répondait à ses énergiques tirades,

L'OMBRE QUI DESCEND

et ceux-là mêmes qui l'avaient interpellé et fait sortir de ses gonds, affectaient un silence dédaigneux et se bornaient à hausser les épaules. Et davantage il pesait leur offense quand l'un d'eux lui disait d'une manière méprisante :

— Allons, Demane, tu es fou!.. tu défends des idées baroques!..

Il se cabrait à cette apostrophe et, dans son visage rougissant, ses grands yeux bleus prenaient un éclat vindicatif... Jeannot se replongeait dans son mutisme coutumier et tout le reste du jour il ne parlait plus, à la fois triste et mortifié.

Les discussions se renouvelèrent; Demane y prenait part avec plus de feu, y apportant une ardeur d'autant plus grande qu'il savait son prosélytisme inutile. Mais le soir, à l'Académie, en réfléchissant aux controverses de la journée, il se reprochait son zèle... Il se promettait de ne plus répondre aux dessinateurs, de repousser leurs invites, de se renfermer désormais en lui. Le lendemain, pourtant, il tombait de nouveau dans les pièges de ceux qui s'amusaient, comme ils disaient, à le faire monter à l'arbre... Derechef Demane se répandait en déclarations généreuses. Encore s'ils s'étaient bornés à inventer des facéties, à le provoquer par des paroles;

L'OMBRE QUI DESCEND

mais bientôt, devant l'allure dédaigneuse de Jean, ils recoururent à l'offensive brutale. Ils lui jetaient sournoisement des boules de papier, des éponges mouillées. Jean, toujours bon et patient, ne se fâcha pas. Les autres, pour l'aiguillonner, lui lancèrent des coussins à la tête. Demane perdit son calme : il se leva très pâle, déposa sa plume et se précipita sur un petit chromiste trapu, qu'il soupçonnait d'être l'instigateur des cabales. Celui-ci n'eut pas le temps de prévenir l'attaque : le fils du forgeron le prit à la gorge et d'un coup de poing en plein visage l'envoya rouler sur le parquet... Lorsqu'il se releva, les compagnons durent l'empêcher de châtier Demane... Mais l'autre, bougonnant, déclara qu'il se vengerait plus tard; cependant il se contenta, dans la suite, comme mâté, d'éviter tout rapport avec celui qui l'avait frappé et auquel, dès ce moment, on épargna les brimades.

Certain midi, après avoir pris son repas, Jean se laissait emporter sur la pente de ses méditations habituelles, quand il sentit naître le désir de consigner ses impressions du matin. Et il se mit à écrire, en écoutant son émotion... Dès lors, son repas fini, il nota ses pensées, prit comme un calque de son âme. Cette heure

L'OMBRE QUI DESCEND

de solitude où il lisait en son cœur, il l'attendait avec impatience depuis le matin. Quand ses compagnons étaient partis, il goûtait une joie jalouse en traçant sur le papier toutes les idées qu'il avait si souvent exprimées devant eux, tout ce qu'il croyait être la vérité.

De moins en moins mêlé aux causeries des dessinateurs, Demane devint farouche et taciturne; il s'offusquait d'un mot violent et la voix même de tel personnage lui faisait mal. Le cruel antagonisme où il vivait répandait en lui le germe d'une sourde colère dont sa générosité débonnaire avait raison avant qu'elle éclatât. Et il se souvenait avec une amertume plus intense des méchancetés dont il avait été victime jadis, des jeux dangereux et humiliants auxquels il avait dû se prêter. A présent, un mouvement de force physique l'avait libéré de toutes ces complaisances à l'abri desquelles n'avaient pu le mettre tous les mouvements de sa force morale; et il se rappelait les tristes épisodes de ces mois révolus où il avait été successivement l'objet des plaisanteries et des moqueries de ses mauvais compagnons. Il se remémorait cela en crispant les doigts sur sa plume ou sur son crayon; et parfois aussi il se sentait si seul, si abandonné de tous et de tout, qu'il avait des

L'OMBRE QUI DESCEND

envies de pleurer... Il refoulait ses larmes qui l'auraient soulagé, mais l'eussent mis dans une posture si humiliante aux yeux de ses ennemis, car il considérait comme tels à présent ses compagnons de travail. Ils lui étaient trop étrangers pour qu'il pût les haïr, mais il les méprisait et ne tentait rien pour leur cacher son sentiment. Pourtant il ne se départit pas envers eux de courtoisie; il affecta même une politesse extrême, une politesse froide et hautaine qui paraît, comme une savante garde à l'escrime, les familiarités de ces plaisantins de brasseries.

Les impressions quotidiennes de Jean formèrent bientôt un ample recueil. C'était un livre à la fois naïf et indigné, l'histoire d'un doux adolescent jeté par le destin au milieu de la grossièreté maligne de gens cruels. La tristesse de certaines pages prenait l'accent d'un désespoir inconsolable. Le héros s'abandonnait aux affres de sa peine comme aux vagues d'une mer qui, au lieu de le faire périr et abréger sa souffrance, l'eût jeté sur la rive du pays de l'éternelle mélancolie... Pourtant, après avoir longtemps erré sur ces côtes désolées et sombres où retentit la plainte sourde des flots furieux, l'infortuné, au moment de sonder le pire abîme de la navrance, abordait à un pays tout rayon-

L'OMBRE QUI DESCEND

nant de clarté et de parfums. Entre la paix et la ferveur il goûtait l'illusion éphémère de la félicité. Puis, aux lignes suivantes, il retombait dans le gouffre des chagrins décevants et des ténèbres impénétrables. Et ainsi la noire réalité succédait à la luminosité charmante du rêve. Et l'ombre descendait, descendait...

IV

Les dimanches d'été, les Demane partaient de bon matin. Baltus emportait sa boîte à couleurs, et, quand il avait découvert un site pittoresque, les deux frères s'asseyaient dans l'herbe. L'aîné commençait son esquisse, brossait son ciel, cherchait le ton d'un arbre, de l'ombre transparente qu'il projetait sur la route, d'une chaumière, ou d'une toiture de tuiles que dorait le soleil. Jean, étendu à quelques pas du peintre, tirait un livre de sa poche, rabattait le bord de son chapeau sur ses yeux et, les coudes dans l'herbe, se mettait à lire. Parfois il tournait les yeux du côté de l'artiste, tâchait d'aper-

L'OMBRE QUI DESCEND

cevoir par-dessus son épaule l'état d'avancement de l'étude. Lorsqu'il arrivait à une digression passionnante, ou à une description sentie, il appelait Baltus et lisait à haute voix. Ils échangeaient leurs impressions et chacun se replongeait dans son travail ou dans sa méditation.

Le soleil montait dans le ciel; une chaleur lourde faisait pencher les hautes tiges des graminées. Jean fermait son livre, cueillait quelque fleur qu'il passait dans la boutonnière de Baltus, en train de terminer son paysage. Le peintre déposait sa palette, se levait, s'écartait avec Jean de quelques pas pour examiner la toile. Puis Baltus fermait sa boîte, la jetait sur son épaule, et ils partaient à la recherche d'un peu d'ombre...

Les Demane s'arrêtaient au village proche, pénétraient dans un estaminet et se rafraîchissaient d'un verre de bière écumeuse. Les aubergistes avançaient leur chaise près de la leur, s'entretenaient avec eux, s'enquéraient de la santé du forgeron et de sa femme et de celle du vieux Cormon; ils parlaient des barons de Quatreval qui étaient revenus d'un voyage au Nouveau Monde... Des fermiers, des valets survenaient. La grand'messe était finie et la cloche éparpillait sur le village la pluie de ses notes

L'OMBRE QUI DESCEND

gaies et éclatantes. Les censiers s'exclamaient gaiement en apercevant les deux Demane; ils allaient vers eux et leur serraient la main. Des gars indiscrets examinaient l'attirail de l'artiste, demandaient à voir ce qu'il avait peint... Baltus s'exécutait, retirait l'étude, la plaçait sur la table, en équilibre contre la bouteille que les deux frères venaient de vider. Les vieux mettaient hâtivement leurs lunettes, des gamins se glissaient au premier rang et écarquillaient les yeux. De jeunes paysans, dans leur impatience d'admirer, bousculaient les quelques femmes qui avaient accompagné au cabaret leur époux. D'autres villageois, entrés à l'instant, montaient sur des chaises, qui s'alignaient en demi-cercle autour du premier groupe de spectateurs. Des exclamations admiratives s'élevaient, des interjections se mêlaient au tic-tac de la vieille horloge; dans sa gaine de bois elle paraissait aussi participer à cette allégresse dont les transports venaient frapper sa vieille caisse sonore...

— Tiens, c'est le chemin des Corbeaux!.. Et à droite la grange de Tarvel, dont on aperçoit au fond, près du Moulin Bleu, la métairie...

— C'est très beau, monsieur Baltus!.. Combien je serais heureux de posséder pareil portrait de ma ferme!..

L'OMBRE QUI DESCEND

Pendant que le gros conseiller communal parlait, les autres continuaient à regarder, bouche bée. Déjà Demane avait rebouclé sa boîte qu'on entendait encore des cris d'admiration sortir des bouches brunes; et les yeux des cultivateurs ne cessaient de se reporter avec un respect instinctif vers le coin où Baltus était assis. Les deux frères déjeunaient de tartines au fromage blanc et de radis, et vidaient une seconde bouteille de lambic... La salle se dés-emplissait peu à peu, on entendait les campagnards s'en aller au long de la route en faisant résonner leurs souliers cloutés sur la terre dure de l'accotement. Quelques-uns — les plus jeunes et les plus vieux — chantaient en tournant le coin de la chaussée et leur voix pâlisait à mesure qu'ils approchaient de la maison dont la cheminée laissait s'envoler un mince ruban de fumée blanche.

Dans la chambre voisine, où les aubergistes dînaient, les artistes entendaient l'entrechoc des assiettes et des casseroles, des fourchettes et des couteaux. Puis on percevait des bruits de mâchoires, de chaises grattant le sable autour de la table, d'un tisonnier qui, secouant le charbon au travers de la grille, faisait tomber de la poussière rouge dans le cendrier.

L'OMBRE QUI DESCEND

Baltus et Jean disaient au revoir aux cabaretiers; la bouche pleine d'aliments ils répondaient d'une façon inintelligible. Les fils du forgeron continuaient leur chemin, exploraient le pays et sentaient revivre en eux des émotions anciennes quand ils retrouvaient des coins découverts jadis au cours de leurs excursions avec Cholle et leurs chers camarades de classe...

Baltus brossait une seconde étude dans l'après-dîner. Jean cueillait des marguerites et des bleuets, les piquait dans un bouquet de graminées. En revenant, les deux frères marchaient coude à coude; ils devisaient et contemplaient la nature qui, à l'approche du crépuscule, commençait à se draper dans son manteau de gaze mauve. Parfois, au loin, la musique mélancolique d'un violon ou d'un orgue brisait le silence; des corbeaux, apeurés par leur approche, s'élevaient dans le ciel en poussant des cris funèbres. On percevait, dans le jardin d'une guinguette, le roulement de la boule sur l'aire de terre sèche, puis le fracas des quilles bousculées avec violence. Derrière la haie d'aubépines on entendait des gaillards qui sautaient de joie ou sacraient de dépit... Bientôt les boules rebondissantes cessaient de tapager en frappant les planches de l'enclos et les voix se taisaient l'une

L'OMBRE QUI DESCEND

après l'autre. Les ormes centenaires de la route de Gand allongeaient leurs ombres vers l'orient et, vers le couchant, le ciel prenait une coloration grise et violacée, où le disque rouge du soleil descendait lentement derrière les hauts peupliers.

Sur le seuil d'une maison de la Fossette deux jeunes villageois s'entretenaient. C'étaient Pei De Coen et Félix, les plus anciens camarades des Demane. Baltus et Jean allaient à eux, leur serraient la main et leur disaient bonsoir avant de se diriger vers leur demeure. Près de l'écluse du Moulinet, à l'endroit où Jeannot, au temps de son enfance, allait s'asseoir le matin pour contempler le jeu des poissons, des gosses jouaient et dansaient comme lui-même et ses condisciples l'avaient fait si souvent autrefois. En apercevant les Demane sur la route, une fillette de onze ou douze ans se détachait du groupe et accourait vers eux. Sur son dos sautaient deux grosses tresses de cheveux bruns qui, sur le front et les tempes, se déroulaient en boucles indociles. Dans le visage, d'une carnation mate, de grands yeux très francs brillaient de tout l'éclat sombre de leurs prunelles vertes. Un charme très attirant émanait de ce beau visage, aux traits imprécis encore, mais auquel

L'OMBRE QUI DESCEND

les années devaient donner une expression à la fois très douce et très volontaire.

— Bonjour, monsieur Baltus! Bonjour, monsieur Jean!..

Elle leur sautait au cou en se soulevant sur le bout de ses souliers et les embrassait tour à tour. Les deux frères lui rendaient ses caresses et Jean disait, en lui remettant ses fleurs :

— Tu vois, Fanny, que nous avons pensé à toi!.. Ce bouquet, c'est pour toi que nous l'avons cueilli...

Elle prenait la gerbe et, le visage épanoui par la joie, courait vers la maison. Les frères y pénétraient à sa suite et gagnaient la salle commune. C'était une grande pièce carrée éclairée par deux hautes fenêtres à meneaux; les vieilles vitres, un peu glauques dans leurs cer nes de plomb, laissaient pénétrer une lumière qui se faisait douce aux heures les plus claires du jour. En face de la porte l'antique cheminée abritait sous son manteau un poêle de Louvain tout orné de cuivres; sa grosse panse gardait dans sa fonte rose comme le souvenir du feu ardent de l'hiver, et se découpait sur le fond rouge du foyer. Des rinceaux élégants couraient dans le chêne noirci de la corniche sur laquelle s'alignaient, de chaque côté d'un grand Christ

L'OMBRE QUI DESCEND

d'ivoire, des plats et des assiettes polychromés. Deux cariatides de marbre noir, dont les années avaient émoussé les reliefs, soutenaient de leurs bras levés l'architrave de la cheminée à laquelle pendait un léger rideau de mousseline froncée, à ramages violets.

Baltus mettait sa boîte sur la table, près de laquelle les deux frères poussaient leur chaise. M^{me} Demane contemplait par-dessus la tête du peintre les études qu'il avait dépliées, tandis que, impatiente de voir à son tour, Fanny, entourant de son bras le cou de Jean, se hissait sur les genoux de son ami préféré. Le forgeron survenait, vêtu de son costume de drap noir. Il prenait en mains les toiles de son fils, s'approchait de la fenêtre et disait ses impressions; heureux, il embrassait ses gamins.

Le soir tombait lentement; à travers les vitres on apercevait l'Étang du Moulin, rouge comme une énorme nappe de sang. Derrière les Petites Montagnes le soleil, pareil à une boule incandescente, descendait dans le feu du couchant. A mesure que l'astre se rapprochait de l'eau écarlate, un silence grandissant montait des rives... On eût dit que les carreaux des croisées se transmuaient en plaques d'or transparentes; et le rayonnement des suprêmes clartés

L'OMBRE QUI DESCEND

du jour s'épandait dans la grande salle en une poussière vermeille. Les lueurs vespérales mettaient aux visages et aux objets un contour rose et le mur blanc, au fond de la pièce recueillie, montrait l'ombre en croix des meneaux...

M^{me} Demane allumait la lampe et allait fermer au dehors les volets de bois. L'ombre envahissait soudain le manteau de la cheminée et noyait les formes des cariatides rigides. Alors, autour de la table où la ménagère préparait le repas, le forgeron, sa pipe aux lèvres, écoutait parler ses fils... Mais un appel interrompait leur causerie; dans l'escalier une voix de femme se faisait entendre, une voix dont le timbre doux et affectueux apportait aux oreilles des Demane les échos d'un appel familial :

— Fanny!.. Fanny!.. Veux-tu monter?..

La fillette embrassait tout le monde, levait le loquet de la porte et s'en allait en faisant un geste d'adieu de sa petite main potelée. On entendait le talon de ses souliers tapoter les marches de l'escalier; puis, la maison devenait silencieuse. Après le souper, le forgeron rebourrait sa pipe de terre, l'allumait et allait en face boire un verre à l'*Arbre d'Or*. Jean pre-

L'OMBRE QUI DESCEND

nait un livre, Baltus s'adossait au chambranle de la cheminée et commençait à croquer le portrait de sa mère qui tricotait. Il repliait son album et fumait une cigarette. Appuyé au dossier de sa chaise, la tête penchée en arrière, il envoyait vers les vieilles solives noircies des ronds de fumée bleue et blanche qui faisait trembler légèrement le rideau de la cheminée.

V

Un matin Jean vit entrer dans l'atelier un jeune homme de deux ou trois ans plus âgé que lui. En le dévisageant, il s'imaginait déjà l'avoir rencontré et il consultait ses souvenirs. Soudain il se rappela Cholle, dont la physionomie était restée gravée dans sa mémoire. C'étaient les mêmes grands yeux noirs et loyaux, le même teint bistré de la peau, la même taille, lui semblait-il aussi, mais plus fine. Le regard était moins vif, comme humide ou attendri; les cheveux longs et bouclés sortaient de dessous un chapeau de feutre mou. Dans la figure ovale,

L'OMBRE QUI DESCEND

sous le nez aquilin, une moustache noire broussailleuse ombrant une bouche aux lèvres épaisses et sensuelles. La voix de l'étranger sonnait vigoureuse et sympathique; et parfois elle prenait un singulier accent de tristesse.

C'était un sculpteur pauvre. Quand sa misère était trop grande, il tâchait à s'embaucher chez quelque imprimeur de la cité. Il était habile lithographe non moins que bohème impénitent, et il apportait chez les chromistes la bruyante bonne humeur des élèves de l'Académie... Il contait des histoires de rapins, des facéties qui contrastaient par leur verve, par leur tour pittoresque, par leur humour avec les nauséuses ou indigestes balourdises dont les égrillards qui l'écoutaient faisaient assaut sous prétexte d'esprit et de comique. Ses éphémères camarades le voyaient partir avec regret; mais lui s'en allait heureux, les poches garnies d'écus qui devaient lui permettre de se livrer pendant quelques semaines, dans son atelier de statuaire, à un travail plus passionnant mais d'un rapport plus hypothétique.

Il s'appelait Antoine Royvèle; c'était le fils aîné d'une dentellière et d'un chaudronnier en cuivre. Quand il se présentait chez un dessinateur, les ouvriers s'exclamaient : « Tiens, Toné!



2

p. 152. « Des gars, indiscrets, examinaient l'attirail de l'artiste et demandaient à voir ce qu'il avait peint. Baltus retirait l'étude, la plaçait sur la table... »





p. 152. « Des gars, indiscrets, examinaient l'attirail de l'artiste et demandaient à voir ce qu'il avait peint. Baltus retirait l'étude, la plaçait sur la table... »



L'OMBRE QUI DESCEND

le revoici dans la crotte... Il a besoin d'argent pour payer ses modèles et son argile... »

Sans ambages le sculpteur entreprenait la transposition d'une affiche ou d'un calendrier. Dès qu'il avait vu la première épreuve, il réclamait la somme convenue et s'en allait, après avoir serré les mains des chromistes d'une façon détachée. Parfois on restait six mois sans le revoir...

Lorsqu'un travail urgent exigeait l'aide d'un dessinateur supplémentaire, on mandait Antoine Royvèle; bien qu'il fût occupé à une œuvre surgie de l'inspiration, il accourait. Ne savait-il pas que sans cette complaisance, à l'avenir, on se refuserait à l'engager dans les moments difficiles? Finie alors sa vie après tout indépendante!

Jeannot avait souvent entendu parler de Royvèle. Auguste Merri citait de lui des traits généreux, mais lui reprochait d'être le volontaire artisan de son indigence. Il connaissait parfois la faim... Pourtant il ne l'avouait qu'à la venue des meilleurs jours, sur un mode joyeux, prouvant ainsi qu'il sortait trempé davantage de ces mésaventures. En écoutant ces histoires, Demane devinait le caractère de Royvèle, et il se rendait compte que les chromistes le comprenaient

L'OMBRE QUI DESCEND

mal. Si le sculpteur leur parlait sur un ton badin, c'était sans doute pour ne pas être forcé de s'entretenir avec eux de choses où tout rapprochement eût été impossible... Le bagoût de Royvèle et la réserve de Demane avaient en somme la même cause : un profond désir de ne rien confier d'eux-mêmes à cet entourage inférieur. Royvèle aussi était loin de les considérer comme des amis...

Quand, ce matin-là, Auguste Merri accueillit le sculpteur, le fils du forgeron s'émut. Interrompant son travail, il observait le nouveau-venu, que les chromistes entouraient en lui frappant familièrement sur l'épaule. Royvèle s'installa à côté de Demane. En passant devant Nimore, le sculpteur lui serra la main. Ce simple geste révélait une amitié que confirma le regard de Royvèle. Ce regard était comme chargé de pitié et de tendresse, et ce serrement de main était presque fraternel... Comme Demane, Royvèle réprouvait la conduite de l'atelier qui avait fait de Nimore son souffre-douleur. Jean, à l'instant, admira Antoine Royvèle. Il venait de découvrir son cœur. Tout en lui, d'ailleurs, reflétait l'intelligence et la bonté; dans les traits délicats de son visage amaigri effleurait sa pensée, comme l'odeur émane du fond

L'OMBRE QUI DESCEND

d'une corolle... Et il semblait à Demane que la présence seule du sculpteur purifiait, magnifiait, idéalisait l'atmosphère de l'atelier... A midi, Royvèle resta déjeuner avec Demane. Lorsqu'il eut fini de manger ses tartines, il s'approcha de la table de Jean et se pencha au-dessus des tasseaux.

— Vous aimez votre métier, dit-il. Cela est bien...

— Je l'aime parce qu'il me faut vivre, parce qu'il me fera vivre!..

— Il faut cultiver son jardin, ajouta Royvèle.

— Je me plaindrais mieux dans un autre, fit Demane. Celui-ci n'est guère enchanté... J'ambitionne d'en connaître un plus beau. J'ai subi ici tant de désillusions!.. Tous ces dessinateurs qui m'entourent ont la prétention d'être des artistes. Et ce ne sont même pas de bons artisans! Ils ignorent la beauté de la vie.

— Excusez-les, ils ne savent pas la regarder. Il fait nuit quand ils sortent d'ici, et leurs jours s'écoulaient ainsi loin de la lumière.

C'était une boutade, mais Demane en comprenait le sens. Il répondit :

— Si je demeure longtemps encore ici, je deviendrai comme eux!..

— Rassurez-vous, déclara Royvèle, le fait seul

L'OMBRE QUI DESCEND

de vous sentir différent d'eux fera que vous leur serez toujours étranger. Nous nous affranchissons dès que nous ne compatissons plus.

— Il est vrai. Rien ne me rapproche d'eux. Mon ardeur au travail cache le dédain, ou plutôt l'indifférence qu'ils m'inspirent. En m'absorbant dans ma peine je m'isole, et je ne les entends pas... Mais vous, quand vous revenez ici, vous devez souffrir davantage?

— Pas du tout : j'ai toujours aimé les pantins!.. Il faut bien se distraire, après avoir un temps regardé des hommes... Et puis, il faut des ombres dans un tableau. Je sais bien : les peintres d'aujourd'hui les veulent supprimer. Mais jamais dans la vie et dans la nature il n'y aura que de la clarté...

— Pourtant... je m'imagine votre tristesse quand vous rentrez ici, dans ce milieu hostile, après avoir vécu pendant des mois avec vous-même, avec votre inspiration, après avoir connu toutes les joies dispensées par l'art à qui est né pour le comprendre!.. En songeant à mes rancœurs, moi qui n'ai jamais savouré l'ivresse de la liberté, je mesure la désolation où vous font retomber les mauvais jours... Combien tout votre être doit se révolter...

— Se révolter? Contre qui, contre quoi? Je

L'OMBRE QUI DESCEND

n'en veux à personne. Il faut être bon, et c'est l'essentiel. Je crois être bon, c'est-à-dire indulgent, et je n'en veux pas à ceux qui disent des stupidités et obéissent à l'envie. Vous qui, m'a-t-on laissé entendre, vivez à la campagne, en avez-vous jamais voulu à certaines fleurs de répandre une mauvaise odeur? Les vilains gens, c'est comme les fleurs puantes : ne nous penchons pas vers eux...

Demane n'avait jamais entendu de paroles semblables. Elles opéraient sur lui tel un baume sur une blessure : elles emplissaient son cœur de sérénité; elles déchiraient comme un voile obscur devant ses yeux, qui découvraient soudain des horizons inondés d'une lumière vaporeuse. Les choses, cependant claires et colorées, avaient les formes estompées, imprécises que nous leur voyons aux premières heures du jour. Royvèle continuait, après un silence :

— Il faut s'habituer à la vérité. Il faut du sentiment, mais vous êtes sentimental, et c'est autre chose.

— Non, je suis découragé. J'ai de l'ambition.

— Contradiction que tout cela! Il n'y a jamais eu de divorce entre le courage et l'ambition. Si vous êtes ambitieux, vous resterez vaillant. Ou bien votre ambition est simple méprise...

L'OMBRE QUI DESCEND

— Oh, non! protesta Demane, avec une énergie si passionnée que son interlocuteur en resta interdit. Il est de ces voix intérieures qui ne mentent pas...

Cette franchise, cette conviction, finirent par conquérir tout à fait le statuaire. Il se sentait attiré vers Demane; la sympathie naissait de la solidarité de leurs âmes, et la confiance tout de suite était tentée d'y mettre son sceau...

— Je vous devine, comme vous m'avez deviné, fit Royvèle, après une nouvelle pause; puisque le destin s'est plu à nous rapprocher, ne le démentons pas. Soyons amis.

Le bruit des machines emplissait de nouveau l'usine; on entendait dans les salles voisines aller et venir les typographes devant leurs casses et les tables de marbre, tandis que l'un après l'autre les chromistes revenaient.

Royvèle et Demane passèrent ensemble la soirée, car l'Académie déjà était en vacances. Ce soir-là et les jours suivants le fils du forgeron raconta à Royvèle toute son existence; ses heures les plus chères étaient celles désormais passées auprès du sculpteur et de Baltus. Il semblait maintenant partager entre deux frères son affection. Le jour, à l'atelier, la présence de Royvèle le réconfortait; le soir, le dimanche,

L'OMBRE QUI DESCEND

Baltus lui dispensait sa tendresse. La semaine suivante Jean Demane remit à Royvèle le manuscrit de son journal; Baltus seul l'avait lu jusqu'alors.

— Toute une âme s'exprime en ces pages, affirma Royvèle, quand il rendit le cahier à son camarade. Voici une œuvre sans artifice. Ce n'est pas de la littérature... Seuls ceux qui ont reçu le don de la souffrance sont autre chose que des écrivains... Tu devrais imprimer ce livre.

— L'imprimer? Je n'y ai jamais songé. J'ai écrit ces lignes pour me soulager; à mesure que je les écrivais, mon cœur, ma pensée s'allégeaient comme si ma joie avait été un feu au contact duquel eût fondu le poids qui m'oppressait depuis tant de mois, depuis des années. Ce livre est un acte irréfléchi. Il n'intéresse que moi...

— Pourquoi alors me l'as-tu fait lire?

— Tu penses comme moi et de pareilles souffrances, de pareilles humiliations nous ont rapprochés...

— Mais ce sentiment, peut-être, s'étendra à d'autres. Quelle émotion ne se lève pas en nous quand à la lecture d'un beau livre nous nous associons moralement avec un auteur? Toute cette sensibilité propagée par son œuvre autour

L'OMBRE QUI DESCEND

de lui, dans le sein d'humbles gens que l'écrivain ne connaît pas, qu'il ne connaîtra jamais, c'est là à la fois et le fruit de la semence qu'a répandue l'artiste et sa récompense. C'est une moisson où chacun a sa part. L'artiste n'œuvre pas seulement pour lui. Il le croit et se trompe. Il se croit seul, alors qu'en lui l'accumulation des pensées est issue du mariage de beaucoup d'impressions. Et ces impressions ne lui sont pas strictement personnelles. Ainsi, toi, tu ne sens pas uniquement pour toi-même et par toi-même. Tu sens par tes parents, par tes amis, par tout ce qui te tient de près. Et tu sens même par toutes ces choses vivantes ou inertes, par les gens et les fleurs, par les plantes et les bêtes qui ont peuplé et encadré ton enfance. Nous n'avons pas une pensée unique. Le proclamer serait aussi injuste que de se prétendre égoïste. Or, l'artiste, par essence, est généreux.

— Ces pages-là sont de pauvres, de très pauvres confidences. Mon frère et toi êtes les seuls qui en connaissez l'existence. A quoi bon les montrer à des indifférents!

— Il n'y a pas d'indifférents ici-bas. Il y a des amis ou des ennemis, c'est à dire des êtres fraternels et des envieux. Ceux qui jouent envers nous l'indifférence sont nos pires ennemis. J'en

L'OMBRE QUI DESCEND

ai fait l'expérience quand j'avais quelque succès. Mais nous trouvons dans l'assentiment des autres la force de dédaigner ceux-ci et le désir de continuer à plaire à ceux-là... Ton livre plaira à d'aucuns, car ils y trouveront l'expression de leurs propres sentiments. Le but sacré de l'art, c'est d'étendre la communion entre les hommes.

Le sculpteur se tut un moment et reprit sur un mode moins sérieux :

— Tu as commencé par moi. Tu continueras par d'autres. Tu as tout ce qu'il faut pour y réussir.

— Tu es confiant. Moi, j'ai peur ! Communiquer à des inconnus mes pensées les plus intimes ? Mais, c'est comme si on m'obligeait à paraître tout nu devant la foule...

— Tu confonds la pudeur avec la timidité. Celle-ci disparaîtra, tandis que grandira l'autre, qui est une forme de la fierté. Et ton premier acte d'orgueil sera de publier tes souvenirs. Tu es bien armé pour commencer la lutte...

— La lutte ? Que veux-tu dire ?

— Mais oui, la lutte ! Œuvrer, c'est combattre. Puisque c'est là ta destinée, autant commencer tout de suite. Tu n'en seras que plus vite trempé. Et puis, tu ne seras pas seul. Cependant, le vrai soutien, tu le trouveras en toi-

L'OMBRE QUI DESCEND

même. Même abandonné de tous, l'artiste sait qu'il peut compter sur sa propre vaillance. Et c'est souvent son dernier secours... Mais je radote. Recopie ton manuscrit, nous l'enverrons à une revue.

— A quoi cela me servira-t-il? Je suis un inconnu!

— On commence toujours par là!..

— Hélas! souvent on finit de même.

— Quel pessimisme pour un garçon de dix-sept ans! Il faut tenter le sort. Mieux : Il faut le contraindre! Mais il t'aimera.

— Il ne m'a guère souri jusqu'à présent.

— Le sort ne sourit pas aux enfants. Maintenant que tu vas faire acte d'homme, il ne pourra plus t'ignorer. Une seule force peut le faire fléchir : c'est la conviction.

— Il est vrai. Mais elle ne m'ouvrira par les portes d'une revue.

— Si nous ne réussissons pas dans la première, nous nous tournerons vers une seconde, vers une troisième... La conviction doit donner la main à la persévérance... Il est temps que je me taise : je parle par métaphores et je choisis dans la littérature. Je te demande pardon!..

— Oh! tu ne m'as pas offensé...

Leurs regards se mêlaient et le sourire errant

L'OMBRE QUI DESCEND

sur leurs lèvres pâlisait à mesure qu'ils sentaient dans leur cœur descendre toute la gravité de leur pensée. Quelques jours après, Jean Demane s'en fut porter son manuscrit au bureau de *La Vie Future*, une revue nouvelle que Royvèle achetait et dont il lui fit lire les quelques numéros parus.

VI

Antoine Royvèle avait son atelier au centre de la ville, sous les combles d'une vieille maison. Pour y parvenir, on montait un escalier étroit et ténébreux, tire-bouchonnant comme à plaisir dans une cage étriquée. Atelier qui n'aurait pu convenir à un autre artiste, car il eût été impossible de descendre, dans cet escalier incommode, un ouvrage de quelque importance. Mais Antoine Royvèle exécutait seulement des études, qu'il détruisait aussitôt terminées. C'était là une discipline à laquelle il dérogerait le jour où il se sentirait suffisamment fort pour entamer une lutte victorieuse. Convaincu qu'il avait

L'OMBRE QUI DESCEND

encore beaucoup à apprendre, l'envie d'exposer ne lui était pas venue jusqu'alors. Patient et volontaire, il croyait qu'un artiste n'échappe pas à sa destinée; s'il est né sous une bonne étoile, il arrivera à s'exprimer un jour. Et Royvèle aidait le destin en travaillant avec d'autant plus de passion qu'il échappait à beaucoup de contingences...

En attendant la venue de ce qu'il appelait la révélation, il multipliait esquisses et études. Mais il les considérait comme de simples exercices. Elles étaient parfois à son goût, et il lui arrivait de les garder pendant des mois dans un coin de l'atelier, avec l'espoir de les faire mouler, afin de pouvoir comparer plus tard entre elles ce qu'il considérait comme ses étapes vers le talent... Cependant, à force de regarder ces maquettes, Royvèle les prenait en aversion; petit à petit, l'œuvre perdait de ses qualités et finissait par lui paraître insignifiante... Et il se remettait à la besogne; parfois il abandonnait selle et ébauchoirs et pendant toute la semaine il dessinait. Il dessinait d'humbles gens, des chômeurs, des mendiants, des enfants miséreux. Il lui semblait qu'en les dessinant il contentait un besoin de tendresse qu'il avait en lui et allait d'instinct aux êtres de sa classe. Et

L'OMBRE QUI DESCEND

c'est la sympathie qu'il leur vouait qui l'avait confronté avec cette beauté nouvelle : la plastique des pauvres, la plastique des plus maudits des prolétaires, ceux qui n'ont que la rue et dont le passant, même généreux, détourne le regard, car il est le spectacle le plus troublant de la douleur de vivre. Ainsi, en obéissant à ses affinités, Royvèle avait trouvé la voie menant vers un but indéterminé encore, mais qu'il entrevoyait maintenant. Dieu, le dieu des arts, lui ouvrait le mystère de son avenir...

Les murs de l'atelier sont couverts de croquis où l'on reconnaît le sculpteur, l'artiste épris surtout des grandes masses expressives. Le contour est net, les ombres arrêtées opposent les uns aux autres les plans dans toute leur ampleur. Et il semble, tant ils évoquent le relief, le volume des choses, que les moindres de ces dessins, au lieu d'idées de sculptures, soient la copie de sculptures. Chaque coup de crayon est celui d'un homme maniant l'ébauchoir, taillant la glaise à coups énergiques et résolus. Comme son œuvre, l'artiste est franc de caractère; il sent juste et juge bien. La chambre où il travaille est d'un pittoresque sans luxe : au-dessus de la cheminée un massacre de daim s'encadre de deux épées que domine une salade bosselée;

L'OMBRE QUI DESCEND

des pots d'étain et de cuivre sont jetés épars sur des planches et des consoles. Un lambeau de tapisserie ancienne est tiré devant un grand coffre tout rempli d'argile. Près de la fenêtre deux selles se dressent où des loques ruisselantes houssent des études commencées.

Sur un chevalet un carton évoque une scène pathétique : deux terrassiers, le buste nu, les cuillottes aux larges cassures bombant sur les cuisses et les mollets, emportent un camarade blessé dans un éboulement. Le visage des sauveteurs est empreint d'une tristesse grave, qui convulse et ennoblit leur rude face plébéienne. La tête du blessé retombe comme une masse inerte et, dans les yeux grands ouverts déjà, la lumière du ciel s'efface... Les bras ballants touchent le sol, et les durs muscles, magnifiés par les longues années de peine, gardent la fermeté du suprême effort que l'artisan a tantôt accompli.

Jean Demane, assis sur un tabouret, admire ce groupe émouvant et confie à son ami l'impression profonde où il le plonge. Soudain il se lève pour s'approcher d'un portrait d'adolescent. C'est une tête fine, dessinée de profil ; le nez est mince, la bouche serrée, l'œil d'une tristesse singulière. Les pommettes saillantes, la maigreur de tout le masque ajoutent à cette

L'OMBRE QUI DESCEND

douleur que la prunelle concentre. Demane se tourne vers son ami et, dans son regard, Royvèle lit une question discrète.

— C'est le portrait de mon frère, dit le sculpteur, à mi-voix.

— Il était malade?

— Il l'est toujours. Il n'a plus longtemps à vivre...

Toute l'amertume de sa pensée voilait sa réponse. Il reprit, sur un ton plus ferme, mais tout aussi mélancolique, en fixant ses yeux humides sur l'image de son frère.

— Il ne guérira jamais! Sa vie, depuis six ans, est un martyre. A huit ans, c'était le gamin le plus adorablement espiègle. Il avait de l'esprit et réjouissait tout le monde par le comique de ses saillies. La grand'mère d'un de ses camarades tenait près de chez nous une boutique en plein vent où les gamins achetaient leurs friandises. Des écoliers qui se rendaient en classe entouraient l'étal et se moquaient de la figure ratatinée de la commerçante. Mon frère Liévin plaisanta comme les autres. Mais tout à coup le petit-fils de la marchande, fâché de ces innocents sarcasmes, voulut venger son aïeule... Il va chercher un baquet d'eau froide qu'il jette dans le groupe. Mon frère n'avait pas eu le

L'OMBRE QUI DESCEND

temps de fuir : il fut aspergé de la tête aux pieds et il se mit à rire... Puis il enleva sa veste, la secoua; la chaleur qui, en ce mois d'août, régnait dans la classe sècherait bien vite ses vêtements... Au retour de l'école il frissonnait; pris de fièvre, il dut se mettre au lit. Pendant des mois il resta entre la vie et la mort; à chaque minute mes parents et moi craignions de le voir approcher de sa fin. Je demeurais des heures à son chevet, penché sur ses yeux qui semblaient entrevoir des choses surnaturelles.

« De temps à autre son regard allait au fond de la chambre, s'arrêtait sur notre mère occupée à sa dentelle. Etouffant les sanglots qui lui montaient dans la gorge, elle se levait, s'approchait du lit du malade, lui prenait les mains, les embrassait et regagnait son ouvrage sans mot dire.

« Il put enfin se mettre debout; mais il n'était plus l'enfant que nous avions aimé... Ses mains potelées avaient affreusement maigri, son visage s'était émacié, paraissait marqué par une précoce vieillesse. Il était incapable de marcher; hélas! il ne devait plus marcher jamais... Depuis lors, un mal épouvantable le met à la torture : la carie lui ronge les os. Voici six ans

L'OMBRE QUI DESCEND

qu'il agonise sans se plaindre. Il s'est accoutumé, dirait-on, à vivre avec la douleur, comme avec une compagne dont on ne voit plus qu'elle est laide... Pour me consoler de tout mon chagrin, je me laisse aller à croire qu'on peut aimer la douleur aussi profondément que la joie... Mais sous ce masque prématurément vieilli survit la pensée d'un enfant : Liévin n'a rien appris depuis sa maladie, il sait à peine lire et écrire; je ne lui donne point de livres, afin que son intelligence continue à sommeiller. Il doit rester ignorant de toutes ces choses que nous aimons ou que nous haïssons et pour lesquelles il ne vivra pas; ainsi dans son esprit sans clairvoyance seul rayonne, comme le soleil au matin d'un jour de tempête, le souvenir de sa jeunesse. Séparé du monde où nous luttons pour nous faire une petite, une très petite place, il n'en saura ni les ivresses ni les désillusions; ne désirant rien de notre existence, il n'aura rien à en regretter. Il ne s'apercevra pas de sa disgrâce, car n'ayant pas goûté au bonheur il ne conçoit pas son essence... Il ne comparera point à son sort affreux le sort de ceux qui lui paraîtraient moins infortunés. Mais, au fond, est-il des êtres plus malheureux que d'autres? Souffrir par soi-même ou souffrir par les

L'OMBRE QUI DESCEND

autres, cela n'est-il pas la même chose? Pour moi, il n'est point d'homme indifférent à la douleur. Par conséquent, nous portons tous un fardeau pareil... Liévin souffre; il souffre terriblement et cependant je ne voudrais pas voir s'abrèger sa souffrance... Je ne souhaite pas sa mort, car le mal dont il est atteint est inguérissable. Aussi longtemps qu'il vivra, le besoin de le secourir entretiendra dans notre cœur la soif du sacrifice. Maintenant son cœur bat à nos côtés, ses yeux rencontrent les nôtres, sa voix se mêle à nos voix... Et c'est encore jouir de sa présence... Il a aujourd'hui quatorze ans. Quand arrive le mois d'août, comme pour nous rappeler le jour où la mort lui fit signe, il faiblit davantage et nous croyons qu'il nous quitte... Chaque fois pourtant il revient de ce voyage aux rives de l'empire ténébreux. Et il remonte vers la cime de son calvaire. Au sortir de ces crises, il se tait et suit du regard le soleil dont les minutes déplacent la lueur sur les murs et sur le plancher. Ma mère le prend dans ses bras, l'assied dans un fauteuil. Il reste là jusqu'au moment où je rentre dîner. Et quand je pousse la porte, ce sont ses yeux que je rencontre avant toute autre chose, ses yeux où la plus poignante des tendresses se

L'OMBRE QUI DESCEND

mêle à la plus troublante des résignations...»

Antoine Royvèle s'arrêta; une larme sur sa joue vint mêler son eau aux gouttes de sueur qui coulaient de son front enfiévré. De son mouchoir il se sécha le visage et reprit :

— La fatalité châtia horriblement l'auteur involontaire de cette vivante mort de mon cadet. La Providence se montra plus inflexible que nous, car depuis longtemps nous avons pardonné... Chaque dimanche le condisciple faisait visite à ce camarade qu'il voyait périr par sa faute... Il vint quatre années. Un après-midi nous apprîmes qu'il mourait et demandait à me voir une dernière fois. Je courus chez la boutique : le gamin était couché inanimé sur son lit, et entouré de sa mère et d'une voisine; elles me firent le récit de ce qui était advenu. Dans le jardin de l'école, le turbulent gamin s'était hissé sur la crête du mur. Fier de son exploit, il souriait à ses amis, quand il perdit tout à coup l'équilibre; il tournoya dans l'espace et s'abattit sur la grille dont les fers de lance lui entrèrent dans le corps... Je me trouvais depuis un instant au chevet de l'agonisant, quand il ouvrit les yeux; il arrêta sur moi son regard déjà éteint. Sa main chercha la mienne, mais il ne parvint pas à la serrer... « Monsieur Antoine,

L'OMBRE QUI DESCEND

dit-il, d'une voix sourde, demandez à Liévin qu'il me pardonne?..» Son œil implorateur ne quitta plus le mien. Soudain sa prunelle se voila, la main du garçonnet retomba sur la couverture. Sa tête exsangue s'inclina sur l'oreiller, plus blanche et plus légère qu'un lys. L'âme de l'écolier s'envolait.

Après un nouveau silence, Royvèle, s'approchant du petit cadre qui avait suscité ces confidences, reprit :

— La hantise, peut-être, de ces souvenirs cruels, a imprégné le portrait de mon frère de toute cette douleur qui t'a frappé. Car il ne me semble pas que son visage reflète tant de tristesse. Il souffre depuis de si nombreuses années que l'habitude de la douleur lui met comme un masque de sérénité... Que ne ferais-je pas pour réveiller en ses traits toute la gaiété de son enfance insouciante et espiègle!.. Souvent je rêve de l'avoir près de moi, au bord de la mer par exemple, dans un joli village où j'aurais mon atelier. Au crépuscule nous irions nous asseoir sur une digue, afin de contempler l'immensité de l'océan ou des prairies flamandes. Le spectacle des horizons infinis le préparerait à s'en aller vers ce pays lointain d'où l'on ne revient pas. Quand on vit ainsi près de la terre, on

L'OMBRE QUI DESCEND

s'accoutume mieux, je crois, à l'idée d'y retourner. Les paysans parlent d'ordinaire de la mort en riant. Nous autres, nous ne pouvons y songer sans grimacer... Nous ne savons pas nous résigner... Et cependant nous trouverions une force énorme dans cette conviction que nous mourons comme nous naissons, c'est-à-dire dans un état d'absolue inconscience. Les suprêmes heures de l'homme ne sont-elles pas obscures comme les premières? Ce que nous appelons la crainte de la mort est plutôt la crainte de savoir qu'elle approche. Car la mort elle-même est un apaisement dont la chair et l'esprit doivent se réjouir... Ce rêve que je fais, moins pour moi que pour Liévin, je ne le réaliserai pas. Je suis si pauvre que j'ai peine à vivre seul. Pourtant, il ne faudrait pas beaucoup d'or pour aller là-bas tous les printemps et tous les étés. Mais le soleil, qu'on prétend être le bien de tout le monde, appartient peu aux misérables. Ils le regardent de plus loin que les riches. Nous avons le droit de nous en plaindre, comme de toute injustice. L'homme ne doit pas se dire satisfait de son sort s'il a conscience qu'il mérite mieux. La récompense du bonheur devrait échoir seulement à ceux qui se rendent utiles. Dans la société moderne le bonheur a des préfé-

L'OMBRE QUI DESCEND

rences pour les oisifs. Et est-il, parmi les utiles, des êtres plus dignes d'obtenir sa faveur que l'artiste, que celui dont tout l'effort tend à rendre la vie plus riante et plus généreuse en l'emplissant de la présence sensible des belles formes et des belles idées? Avant tous les autres hommes, l'artiste devrait pouvoir s'entourer de paix et de silence, produire loin des soucis d'argent, l'argent qui nous laisse aux doigts un peu de la malpropreté de toutes les mains où il a passé. L'art est lui aussi un sacerdoce. Mais il n'y a que les prêtres de la religion dont l'Etat assure l'existence. Les prêtres de l'art sont d'autant plus nécessaires qu'ils s'adressent à l'élite, à l'intelligence. Il est plus facile de s'affranchir des dogmes que de la soif du beau.

— Oui, fit à son tour Demane, le plaisir des yeux n'est pas moindre que le plaisir de l'esprit. Mais nous ne devons pas rechercher les prétendues jouissances dans lesquelles s'étourdit le vulgaire. La plus haute excuse de la vie, c'est le travail, son but le plus noble, la fin de ce travail, j'entends la réalisation de l'œuvre, quelle qu'elle soit.

— Les œuvres? C'est tout ce qui survit au génie de l'homme. C'est tout ce qui le prolonge. Quand l'humanité aura disparu, sur terre

L'OMBRE QUI DESCEND

une seconde vie naîtra qui suivra la fatale évolution de la première; et les hommes de l'avenir ne connaîtront leurs lointains ancêtres que par leurs œuvres. Leurs croyances, leurs préjugés, leurs superstitions seront moins que la poussière gisant dans les tombeaux de ceux dont ils auront, tant de siècles, occupé l'esprit et formé, ou plutôt déformé l'âme...

— L'œuvre seule est sacrée, interrompit Demane. Sans être éternelle, elle dure plus que la vie... Dieu a donc aidé à la pétrir...

— Mais il fait noir, continua le sculpteur, en constatant que les ombres du soir estompaient les traits de son interlocuteur. Tantôt nous ne verrons plus clair dans nos pensées! D'ailleurs, voici assez de philosophie pour aujourd'hui... Parlons d'autre chose : tu es libre ce soir. Rendons-nous ensemble à la réunion de *la Mandragore*; les jeunes artistes qui la composent te feront bon accueil, je leur ai parlé de toi. Il est six heures, nous avons le temps d'aller souper chez moi. Oh! tu sais, ce sera modeste... Tu verras mon frère Liévin et je te présenterai à une vieille dentellière et à un vieux chaudronnier qui me touchent de si près que j'ai mille raisons de profondément les aimer...

VII

La Mandragore avait son local au premier étage d'un café de la ville haute. C'était une vaste salle carrée, toute nue, meublée d'un piano, d'un poêle de fonte, de quelques chaises rangées autour d'une longue table. Une bibliothèque de bois peint montrait l'alignement de livres et de revues; leurs dos déchirés disaient qu'on les avait beaucoup lus. Les lampes venaient d'être allumées et cinq adolescents causaient autour du tapis. Ils étaient apparemment du même âge, l'aîné n'avait pas plus de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Si leurs âges étaient identiques, leurs visages cependant étaient fort dissemblables. Celui qui parlait pour l'instant s'appelait Vital Montville; sa petite taille avait la minceur de celle d'une fille. Il avait une chevelure blonde annelée et une fine moustache dont se relevaient les pointes. Derrière le pince-nez brillaient des yeux bruns dont le regard énergique contrastait avec l'aspect efféminé du fluet personnage. Vital Montville était typogra-

L'OMBRE QUI DESCEND

phe, mais, animé d'un grand désir de savoir, il consacrait tous ses loisirs à l'étude. Il collaborait à des revues de littérature et de sociologie; il y publiait de véhéments articles contre l'organisation sociale où, à l'expression des revendications égalitaires, se mêlait un sentiment généreux qui étendait la portée de ces écrits au fond étroitement dogmatiques. Il dirigeait *la Mandragore*, le petit journal bi-mensuel de cette association libertaire.

Son voisin de gauche, le pianiste Louis Taupère, était de plus vigoureuse prestance. Son visage ouvert et énergique, un peu basané, s'encadrait de longs cheveux noirs et d'une barbe qu'il portait longue. Intelligent mais timide, il discutait peu. Il écoutait, ses yeux noirs fixés sur les yeux de son interlocuteur; parfois il l'interrompait afin de lui faire préciser le sens trop obscur d'une idée. La mâle et franche beauté du musicien tranchait avec la laideur et l'hypocrisie de Pierre Rivoire, son voisin, un petit bossu finaud dont la poitrine bombée touchait le bord de la table. Sa tête énorme paraissait trop lourde pour ses épaules chétives qu'il appuyait au dossier de sa chaise. Sous un large front fuyant, clignotaient des yeux gris, au regard évasif, où la raillerie coutu-

L'OMBRE QUI DESCEND

mière de son verbe allumait par instants des étincelles. Sur les joues et sur le menton, un poil raide plaquait la peau déjà ridée. On ne l'aimait pas, car il manquait de générosité, mais on appréciait la nature mordante des réquisitoires que chacun de ses discours constituait contre les œuvres et contre les hommes. De sa grande bouche pincée ne sortaient que des paroles haineuses ou goguenardes. Rien, selon lui, personne ne méritait d'être admiré. Ainsi il semblait rendre tout le monde responsable de son infirmité.

Quand Rivoire parlait, il accompagnait ses périodes sonores de coups de poing sur la table; ses larges mains frappaient le bois comme des battoirs et bousculaient les verres. Le fait d'avoir été reçu deux ou trois fois au Salon l'avait rendu démesurément orgueilleux; et il se prévalait de ce mince succès pour décrier les œuvres les mieux inspirées. Nul ne trouvait grâce devant son vaniteux dédain. Et pourtant lui-même avait besoin de toute l'indulgence de ses confrères; ceux-ci prisait peu ses petits dessins méticuleux, dépourvus d'émotion et où cet homme, qui prétendait discuter les plus hauts problèmes, sans toujours bien les comprendre, avouait la pauvreté de sa vision et

L'OMBRE QUI DESCEND

l'indigence de ses moyens en interprétant de menues anecdotes de la vie courante, de la plus banale vie courante. Il y avait un abîme entre ses prétentions et ses ouvrages; on les reléguait dans les coins des expositions, où ils bouchaient les vides des compartiments de blanc et noir... C'étaient des motifs aimables rendus sans originalité et sans accent. Rivoire seul croyait y inscrire une grande sensibilité; ceci démontrait pour le moins qu'il ambitionnait de mettre dans ses fusains et dans ses pastels le sentiment dont son cœur était vide... Parfois il se montrait moins intraitable et formulait des opinions pleines de bon sens; mais il se taisait tout à coup, honteux de pencher vers le bien comme d'autres le sont d'incliner vers le mal. Et il redevenait sournois.

Son camarade Omer Belval était un riche bourgeois qui avait choisi la carrière littéraire sans que rien l'y poussât de façon péremptoire. Son ambition tenait lieu de vocation; vêtu avec recherche, il en imposait à ses amis par l'élégance de ses habits et par la distinction châtiée de son langage. Peu sensible à la beauté, mais s'y croyant plus sensible parce qu'il avait vu davantage que tous ses confrères ensemble, il formulait des opinions tranchantes. Il faisait dans *la Man-*

L'OMBRE QUI DESCEND

dragore la critique des livres; très érudit, au courant de toutes les littératures, il était la propre victime de son étonnante mémoire. Et si on avait bien cherché, on aurait aisément découvert dans les nouvelles et les articles de ce docteur en philosophie de vingt ans des phrases qu'il croyait de son invention, mais pour lesquelles son esprit trop accueillant avait seulement servi d'intermédiaire... Il ne se rendait pas compte de ce qu'on aurait pu appeler sa klephtomanie littéraire. Et ses camarades avaient, en général, trop peu de lecture pour découvrir cette inconsciente mais dangereuse habitude de l'imposture. Pourtant il jugeait avec sévérité les ouvrages qu'on lui envoyait; plus préoccupé de reprocher les incorrections de langage que de louer la richesse de l'invention, il cultivait l'ironie au détriment des œuvres les plus prometteuses, comme s'il avait craint de se laisser aller à la sympathie. La sécheresse savante de ses écrits semblait l'émanation d'un vieil esprit sceptique, fermé depuis longtemps aux enthousiasmes... Mais comme la plupart de ses camarades, enfants du peuple, péchaient surtout par une instruction sommaire, il leur était utile; lorsqu'ils voulaient se renseigner, il suppléait à leur ignorance, il leur tenait lieu de biblio-

L'OMBRE QUI DESCEND

thèque. Pourtant, s'ils acceptaient son concours avec cette déférence que l'on porte d'instinct aux êtres plus instruits que soi, ils ne lui cachaient pas combien les agaçait son pédantisme, quand il dégénérait en fatuité.

Le violoniste Carl Morian était le compagnon le plus sympathique du groupe. Il ressemblait au Christ, avec sa tête fine, pâle et pensive, où les yeux bleus humides et le sourire amer d'une bouche aux lèvres très rouges mettaient comme un masque de perpétuelle mélancolie. Il appartenait à l'orchestre du théâtre de la Monnaie; déjà les grands concerts avaient exécuté deux de ses symphonies bien personnelles, car elles étaient tout imprégnées de ce singulier sentiment de tristesse dont une mystérieuse peine de cœur mettait le reflet dans ses prunelles...

D'ardentes aspirations démocratiques, la soif de la rénovation sociale et de plus de justice unissaient ces jeunes gens. A l'exception de quelques-uns, et c'étaient peut-être les moins convaincus, puisque la conviction est un levier toujours efficace, si tous les membres de *la Mandragore* n'avaient pas du talent, du moins tous étaient-ils également honnêtes et sincères, imbus d'illusions généreuses et défenseurs de riantes utopies... Mais comme il arrive fréquemment dans ces sortes de

L'OMBRE QUI DESCEND

cénacles, l'art était pour la majeure partie de cette association sans statuts sinon sans programme, un prétexte à noctambulisme, à beuveries et à tapage nocturne; d'aucuns y avaient adhéré pour vivre à leur manière, c'est-à-dire avec moins de romantisme et plus de crapule, la bohème d'Henry Murger. Si ceux qui travaillaient réellement différaient dans leurs œuvres et dans leurs préférences, quelque chose de leur idéal était identique : partisans d'un individualisme absolu, ils estimaient que l'effort personnel avait une vertu plus puissante que l'inconsciente action collective des foules. Les soirées souvent se passaient à discuter des problèmes de cette nature. Pour tous, la société se mourait, et à voir le feu de ces débats hebdomadaires on eût pu croire que chacun avait la certitude de contribuer à sa renaissance...

Presque tous les sociétaires de *la Mandragore* appartenaient au peuple. Les uns étaient restés ouvriers; certains, mieux armés pour la lutte, servis par l'une ou l'autre de ces muses qui, de tout temps, dédaigneuses du luxe des palais, ont aimé venir s'asseoir de préférence au coin des foyers les plus pauvres, avaient franchi le premier degré du soubassement idéal où s'érige l'édifice de cette société bourgeoise dont

L'OMBRE QUI DESCEND

ils se déclaraient les ennemis. Mais la misère était leur lot commun; pour la plupart se prolongeait l'antique détresse des pauvres gens d'où ils étaient issus. D'aucuns payaient leur liberté d'une plus grande indigence que celle où végétaient leurs parents, mais, familiarisés avec la fierté, ils se lamentaient moins sur eux-mêmes... Ils avaient ainsi gravi l'échelon initial de la dignité. Puis, les sentiments s'étaient aiguisés par l'art; dans l'habitude de la souffrance les esprits et les cœurs avaient pris le pli d'une pitié sans bornes. En parlant du rôle trop énorme des grands et du rôle trop effacé des humbles, causes d'une société sans équilibre, en examinant le devoir des puissants et le droit des opprimés, les voix se faisaient vibrantes et émues. Et malgré les opinions utopiques et les espérances par trop illusoires qui très souvent étaient émises, l'auditeur subissait le charme, la contagion de cette grande sincérité juvénile, où, à beaucoup de conviction, se mêlait beaucoup de naïveté.

La venue d'Antoine Royvèle et de Demane interrompit une controverse qui avait surgi entre Omer Belval et Pierre Rivoire au sujet du rôle de l'art dans une société où tous les pouvoirs émaneraient positivement de la nation.

L'OMBRE QUI DESCEND

Le sculpteur, avant de serrer les mains qui se tendaient vers lui, présenta son ami :

— Jean Demane! Garçon de talent, qui fera honneur à notre journal.

On échangea des poignées de mains et Jean, s'asseyant à côté de Royvèle sur la chaise que celui-ci lui avança, imita son camarade : il commença de bourrer une pipe. Cela lui donna tout de suite une contenance. Le sculpteur disait le nom des jeunes gens qui les entouraient ou de ceux qui venaient à chaque instant grossir le groupe primitif. Vers neuf heures ils étaient une trentaine. Rivoire imposa silence au garçon qui enlevait les verres vides avec grand fracas; il partit en bougonnant et en traînant les pieds. Alors Louis Taupère se leva, prit place au piano et joua la suite du *Peer Gynt* de Grieg. Au boucan anarchiste de tantôt avait succédé un religieux silence; tout le monde s'était tu et il semblait que chacun eût désiré cette trêve, tant le charme de cette musique imprégnait leur visage de sérénité et de plaisir. La fumée du tabac montait en longs filets vers le plafond, s'arrondissait en spirales, se déchirait comme un voile aux flammes pointues du gaz et se dissipait lentement. La musique cessa et les discussions reprirent. Un quart d'heure

L'OMBRE QUI DESCEND

après, Pierre Rivoire frappa sur la table et dit :

— Camarades, Vital Montville va nous lire une prose qui paraîtra au prochain fascicule de *la Mandragore*. C'est intitulé : *Le Chant des Campagnes Pauvres*.

— Très bien ! très bien ! s'exclamèrent quelques compagnons.

Les uns bourrèrent de nouvelles pipes, d'autres roulèrent des cigarettes. Le garçon, avec plus de tapage encore que tantôt, apporta des pintes de bière débordantes, dont les lèvres aspirèrent avidement la mousse... Vital Montville déplia sur la table les feuillets de son manuscrit et commença sa lecture. C'était une sorte de polyptyque où, d'une plume alerte qui avait la souplesse d'un pinceau, le directeur de *la Mandragore* décrivait les landes de la Campine dans le développement des saisons. Il évoquait, comme l'eût fait un peintre, l'aspect mélancolique des horizons de dunes et de bruyères qui, l'hiver, ressemblent à un désert de neige sans fin et, l'été, à des plaines arides inhabitées... Aux saisons plus clémentes, au printemps et à l'automne, des hommes peinent dans ces contrées que Dieu a désavantagées, que Dieu semble avoir désavouées ; ils labourent, ils sèment, ils récoltent, et on pourrait croire que le sol

L'OMBRE QUI DESCEND

impitoyable ne consentira à porter plus de fruits que lorsque les gouttes de sueur du rustre se seront muées en gouttes de sang... Et ce sont de maigres moissons qui, aux frimas, dans les chaumines basses et empuanties, nourriront de pauvres gens et de pauvres bêtes; ces pauvres gens, au vain renouveau, recommenceront cet effort ingrat qui ne finira même pas avec eux, car c'est le seul héritage dont bénéficieront leurs fils.

Une poésie amère émanait de ces pages, parfois fines comme un pastel, parfois sombres et mordantes comme une eau-forte. En les écrivant, Montville n'avait rien abdiqué de ces théories de l'art social dont il était un partisan acharné; il les faisait même triompher, attendu que son œuvre était tout entière imprégnée d'une morale humanitaire. Il y avait dans ces lignes la triste certitude que l'homme ne trouve pas constamment dans le travail une récompense digne de sa persévérance et qu'il a beau s'aider, le Ciel ne l'aide pas toujours. Ni des croyances fallacieuses, ni une espérance qui se refuse ne viennent au secours des humbles; ceux-ci ont d'autant plus raison de se plaindre que pour eux le bonheur de vivre est l'effarement de vivre. Mais qui leur apportera une parcelle de

L'OMBRE QUI DESCEND

ce bonheur qu'ils ne comptent même plus trouver dans l'empire éternel? ce bonheur dont tant d'autres ont ici-bas telle abondance qu'un jour d'ennui pour eux prend l'apparence d'un jour de détresse, tellement la richesse extrême allume l'inquiétude, l'anxiété au cœur de l'homme! Trop de joie pour les uns, trop peu de joie pour d'autres. L'inutilité de l'effort chez ceux-ci, l'angoisse de l'effort chez ceux-là. Pourquoi cette force mystérieuse, ce principe créateur appelé Dieu a-t-il répandu tout sur terre avec si insuffisamment de mesure?..

On applaudit le conteur. Et la morale nettement charitable qui découlait de son récit aiguilla la discussion sur des voies plus positives.

— Cette mesure que Dieu n'a point daigné donner aux hommes, demanda Carl Morian d'une voix douce, comment veux-tu que l'homme lui-même puisse ambitionner de la rechercher? Si cet homme est égoïste et s'il a conscience que sa part des plaisirs terrestres sera d'autant plus grande que resteront inférieurs les semblables dont le labeur est la source et de ses satisfactions matérielles et de son oisiveté, il s'efforcera de maintenir la disproportion et il servira ainsi l'injustice.

L'OMBRE QUI DESCEND

— Dans l'ordre économique, déclara Omer Belval, la disproportion engendre fatalement l'injustice, tout comme dans le domaine de l'art elle détruit l'harmonie. Et la société m'apparaît soudain comme une monstrueuse statue où le ventre serait énorme, la tête minuscule et la poitrine étroite, à peine grandes assez pour renfermer la cervelle et le cœur d'un enfant. Et de longues jambes, de longs bras, des mains aux doigts rapaces et des pieds énormes, lourds, écraseurs...

— Quelle belle donnée pour une statue futuriste! raila Pierre Rivoire. Allons, Royvèle, prends ton ébauchoir...

Le sculpteur haussa les épaules et se contenta de répondre :

— Tu trouves cela drôle. L'art grotesque atteint mieux à la satire que l'art normal. Les bizarres paraboles du vieux Jérôme Bosch fustigent plus vertement les vices et les iniquités que les correctes moralités des littérateurs plus ou moins puritains, plus ou moins religieux.

Jean Demane se hasarda à dire :

— Il faut parfois mettre dans un tableau plus d'ombres que de lumière. En tout il ne faut voir que la fin...

Il s'arrêta en s'apercevant que tous les regards se tournaient vers lui et il rougit fort quand,

L'OMBRE QUI DESCEND

sa courte audace s'étant évanouie, sa timidité le laissa aux prises avec lui-même...

— C'est judicieusement dit, opina de son côté le pianiste Taupère, que la témérité de ce nouveau-venu sembla faire sortir de son mutisme habituel. Les grands musiciens, pour exprimer certains sentiments, pour les mettre en favorable lumière, ont parfois introduit des notes discordantes dans des œuvres noblement inspirées.

— Ces oppositions sont fréquentes dans le discours, remarqua Belval. L'éloquence aime les images biscornues; elles portent souvent mieux que les images régulières. Elles ont pour elles la force, le prestige de l'ironie...

— L'ironie! le capital ne la dédaigne pas, fit Vital Montville. N'est-ce point de l'ironie que de faire travailler les ouvriers pendant treize ou quatorze heures, comme dans une usine où pioche un de mes parents? Les patrons disent aux ouvriers qu'au bout de la semaine ils auront gagné davantage... Mais au bout de l'année ils seront aussi usés davantage. Ils sont leurrés, et seul celui qui exploite y aura trouvé son compte. Le temps qui passe éloigne du bonheur celui qui le prépare pour d'autres.

— Le travail, l'unique noblesse de l'humanité,

L'OMBRE QUI DESCEND

est un apostolat que l'ouvrier seul accomplit, affirma Carl Morian.

— Ce n'est pas pour lui que Diderot a écrit que chaque jour qu'on a de moins à vivre ou un écu de plus c'est la même chose ! intervint Belval. Le prolétaire n'a qu'une fortune : sa santé physique. Il s'appauvrit à mesure que s'éloigne sa jeunesse.

— Oh ! ces écrivains du dix-huitième siècle, affirma un peu légèrement Rivoire, ils n'ont pas écrit pour les ouvriers.

— Non, puisque la question ouvrière n'existait pas, ajouta Montville ; la Révolution a été la solution de la question bourgeoise ; une autre révolution résoudra la question ouvrière...

— Si les écrivains du dix-huitième n'ont pas écrit pour les ouvriers, ils ont écrit pour les humbles, assura Belval, et c'est la même chose : Voltaire, Diderot, Benjamin Constant se sont penchés sur le cœur des pauvres. Et ils ont eu tant de pitié, cent fois plus de pitié pour les misérables qu'un Tolstoï, attendu qu'ils ont vécu cent ans avant lui, en un temps où l'égoïsme commençait à peine à rétrécir ses bornes.

— Voltaire, Voltaire ! s'écria Montville, c'était un pessimiste. N'a-t-il pas dit que l'épervier ayant toujours eu le même caractère, il fallait

L'OMBRE QUI DESCEND

ne pas espérer que l'homme pût changer le sien... Avec de pareilles théories on paralyse l'effort de ceux qui veulent améliorer l'âme et le cœur de l'homme.

— Voltaire, répliqua Belval, n'était pas indifférent aux misères morales et physiques de l'homme, et il a blâmé ceux qui ne tentaient rien pour les adoucir. Il a glorifié la vie. Il a proclamé qu'il fallait l'aimer malgré tout...

— Pourtant, questionna Taupère, n'a-t-il pas comparé la vie à un fardeau que l'homme est toujours tenté de jeter à terre?

— Oui, conclut Belval : un fardeau qu'il est tenté de jeter à terre; mais il le porte malgré tout aussi longtemps qu'il en a l'énergie, en souhaitant à celle-ci de durer beaucoup d'années. N'est-ce point là une philosophie admirable?

— A condition, intervint Royvèle, que ceux qui ne portent rien, — il en est, malgré l'opinion de Voltaire, — aident ceux dont la charge est trop forte.

— Nous en revenons ainsi au problème social, par un chemin détourné, constata Rivoire.

— Ce problème se complique de jour en jour, d'heure en heure, assura Montville. Qui jamais en formulera les données? Ce problème ne se résoudra que par fractions, ou plutôt par lam-

L'OMBRE QUI DESCEND

beaux... Nulle puissance humaine n'est capable de trouver les inconnues qui mettront radicalement fin à tant d'injustices, à tant d'abus; nous déplorons ces abus, car nous en souffrons plus que les autres. Pour nous il y a un remède à un mal dont certains individus se détournent comme l'homme bien portant évite le lépreux plutôt que de lui porter secours. Un mal ne disparaît pas quand on le dédaigne. L'exploitation de l'homme par l'homme subsiste lorsque le capitaliste s' imagine que c'est là un vain mot inventé par ceux qui n'ont pas su plier les circonstances à leur fantaisie... C'est abaisser la question sociale à une rivalité d'appétits physiques. Mais elle a une bien autre portée : l'esprit aussi a quelque chose à dire. Il lui est impossible de se développer chez des êtres ayant à peine le temps de penser, ou plutôt ayant tout juste le temps de penser qu'ils sont asservis?.. Et cette seule idée fixe qu'ils peuvent avoir n'est pas de nature à cimenter la concorde entre les classes et à établir sur terre la fraternité...

— Chaque soir, dit Carl Morian, son labeur accompli, l'ouvrier de l'usine, de la carrière ou du charbonnage a une raison de plus de s'exaspérer. Et vous comprenez que cette accumulation de raisons finit par faire bouillonner sa

L'OMBRE QUI DESCEND

cervelle; le manque de réflexion, dû au manque d'instruction, fait ressembler cette cervelle à une chaudière sans soupape. Cet état d'âme, si je puis ainsi m'exprimer, est l'origine de toutes les violences mises au compte à ceux qui n'ont que ce douloureux mais excusable moyen de se libérer de la plus cruelle des hantises : le servage sans issue...

— Et puis, continua Montville, les conditions pénibles du travail moderne qui, en enlevant à l'ouvrier toute initiative propre, suppriment aussi son amour-propre professionnel, ajoutent à tout ce mécontentement attribué par les patrons uniquement à des ambitions égalitaires. Est-il possible de soigner un ouvrage exécuté à contre-cœur et qui, dans l'absence de toute satisfaction morale, ne procure qu'un dérisoire profit matériel? Le travailleur de nos jours n'est jamais lucide, il vit dans une sorte de vertige; son œuvre se ressent de cette incurable maladie; elle porte l'empreinte, les stigmates de sa perpétuelle souffrance et de son humiliation.

— Vrai, déclara Belval, la tyrannie industrielle d'à présent nous ferait regretter les pires époques de la féodalité et de la monarchie absolue. L'artisan des corporations du moyen âge, sans être libre, avait un semblant d'indépen-

L'OMBRE QUI DESCEND

dance. Le bourgeois l'entourait d'une sorte de respect, car il constituait non pas seulement une des principales forces de la commune, mais il réalisait ce qui au loin portait la gloire de la commune; on aimait, on respectait l'artisan à l'égal d'un artiste... Il pouvait largement vivre de son travail et ne rencontrait point ces difficultés de toutes sortes qui forment la chaîne des laborieuses existences d'aujourd'hui. Ces vieux artisans du moyen âge et de la Renaissance n'ont pas su ce qu'est la vraie misère. Et ils avaient la joie d'œuvrer dans leur coin, en méditant un peu...

— Mais avec nos besoins, en ce temps de fiévreuse production manufacturière, l'artisan tel que tu le conçois, et tel qu'il était jadis, n'est plus guère possible, remarqua Pierre Rivoire; la fabrique moderne à fini par le ravalier à un niveau inférieur même à celui des machines, et les corvées dont il est chargé représentent comme le rebut des tâches confiées à la force mécanique.

— C'est la condamnation même de tout notre régime, déclara Royvèle. Mais, en admettant la présente organisation du travail, rendue inévitable par la concurrence, ne pourrait-on pas accorder aux ouvriers un semblant d'initiative?

L'OMBRE QUI DESCEND

En sauvegardant leur amour-propre, on leur laisserait croire qu'ils sont plus que des instruments dociles? Le travailleur indépendant, livré pour ainsi dire à lui-même, à toujours apporté à l'accomplissement de sa besogne plus de goût et plus de perfection que l'ouvrier assimilé aux machines... Celui-là a un peu l'illusion de travailler pour lui-même et pour lui seul. De nos jours l'ouvrier ne vit-il pas pour ainsi dire dans une continuelle humiliation?..

— Sa misère physique, sa condition presque sordide, la pauvreté de son esprit sont comme l'image, le symbole de la laideur morale des dirigeants, remarqua Vital Montville. Aussi longtemps que les puissants ont trouvé dans un peu d'amour, dans un peu de bonté, l'excuse de tous leurs privilèges, le peuple indulgent s'est résigné. Mais cette résignation, au lieu d'engendrer la pitié, a fait disparaître chez les grands tout sentiment généreux. C'est ainsi que l'on frappe davantage sur les bêtes de somme, parce qu'elles ne songent pas à se défendre. Pourtant une simple ruade du cheval peut abattre le roulier trop cruel. Mais le peuple, qui est à sa façon une bonne bête patiente, ruera bien un jour... Et gare alors au conducteur!.. En attendant, il se contente de murmurer et de ré-

L'OMBRE QUI DESCEND

clamer une petite part de ce bonheur, un peu de chaleur de ce soleil qui rayonne pour d'autres. Les grands me font l'effet d'être devenus comme des oiseaux de proie qui labourent sans cesse les flancs du Prométhée populaire, enchaîné à des rochers de glace. Et c'est ici que Voltaire aurait raison de comparer l'homme à un épervier.

— Comment pourrait-on relever la masse, la masse intelligente, celle qui, ayant conscience de sa force et de son utilité, exige sa place dans la société? demanda Taupère.

— L'abolition de ce nouvel esclavage qu'est l'asservissement industriel, fit le bossu, qui, la tête sur les deux poings, suivait des yeux le tremblement de la flamme du bec de gaz voisin.

— En payant de meilleurs salaires pour moins d'heures de travail, on aurait accompli la moitié de la réforme sociale, assura Omer Belval. L'autre moitié, c'est l'instruction du peuple qui nous la donnera. Un pays n'est pas riche seulement par sa production industrielle ou agricole. Il connaît la plus vaste et la plus distributive des fortunes si le paysan, si l'ouvrier ont conscience de leur rôle, c'est-à-dire si leur esprit ne reste pas en jachère alors que leurs

L'OMBRE QUI DESCEND

mains font fructifier le sol et créer les machines... L'ignorance des masses est la plus grande honte qui puisse s'attacher au nom d'une société. Les rois que l'on loue le plus dans le passé sont ceux qui ont voulu instruire leurs sujets. On en oublie leurs guerres sanguinaires... Aujourd'hui les Etats se préoccupent plus de recueillir de l'argent que de répandre les idées, car l'Idée est l'ennemie de l'oppression...

— Et puis, recommanda Montville, il faudrait que l'on rasât ces sortes de casernes malsaines où peinent et s'épuisent les humbles; qu'on élève à leur place de vastes et hautes constructions, pleines d'air et de soleil... La fabrique aujourd'hui ressemble souvent à une prison; il faudrait qu'elle fût comme le palais du travail. L'architecte, en ordonnant des lignes et des formes après tout arbitraires, puisqu'elles ne s'inspirent point de la vérité, jouera un rôle sensible dans la rénovation sociale. Il sera le bon hygiéniste... Plus de clarté dans les yeux, autour de lui plus d'espace, — cette majesté bienfaisante de l'étendue, — dans sa cervelle moins de tracas et, après sa journée, plus de loisir, l'ouvrier irait vers le savoir comme l'assoiffé va vers la fontaine.

— Mais le vice, questionna Taupère, crois-tu

L'OMBRE QUI DESCEND

qu'une meilleure organisation sociale puisse le faire disparaître?

— Je ne le pense pas, répondit Montville. Ce qui me console à moitié de le savoir sans remède, c'est de songer qu'il n'est point l'apanage, le triste apanage d'une seule classe d'hommes. La nature semble avoir voulu faire payer aux riches leurs privilèges en répandant le vice parmi eux davantage que chez les pauvres. L'or porte en lui quelque chose de malsain... Il est toujours un peu maudit à cause de toutes les infamies qu'on commet pour lui. Il m'est arrivé, quand un louis me passait par les mains, — oh! cela est rare, — de le regarder avec une soudaine horreur. Depuis le jour où son métal a été retiré de la mine par le chercheur, jusqu'à l'instant où il m'est parvenu, à quels mobiles, et quels mobiles n'a-t-il pas servis ou desservis? De quelles équivoques convoitises n'a-t-il pas été l'objet, quels vils marchés n'a-t-il pas fait conclure, quelles basses compromissions n'a-t-il pas payées? Et le scintillement de sa face n'est-il pas pour nous donner le change sur l'effrayante vertu de ce métal? En nous éblouissant un instant, il fait s'échapper et la vérité et la raison... Et ce reflet rougeâtre de l'or qui nous ensorcelle, n'est-il point comme le reflet du sang qu'il

L'OMBRE QUI DESCEND

fait verser? On le croit net, il porte d'ineffaçables souillures... Cet or maudit, vers la possession duquel tend tout l'effort de l'homme, l'homme s'en détournerait épouvanté s'il songeait constamment à tous les maléfices qu'il répand. C'est l'éternel sortilège! Dieu a-t-il voulu punir la créature de tous les péchés ancestraux en lui mettant en main l'instrument grâce auquel il les perpétuera?.. On a raison d'inscrire sur nos pièces d'or : Dieu protège la patrie! Qu'il la protège contre les mille dangers des molécules de ce métal infame, où s'associent les germes de tous les fléaux!..

— Cependant, fit Belval, l'or est comme la langue dont parle Esope : il peut répandre le bien comme il répand le mal. Il lui arrive de se conduire charitablement au service de la philanthropie... C'est pour lui un moyen de réhabilitation.

— La seule que puisse lui accorder le tribunal de la sagesse! exprima Antoine Royvèle. J'ai ambitionné souvent ceci : être riche, immensément riche. Je ferais du peuple mon unique famille; quand je découvrirais un enfant intelligent, dont je serais sûr que l'éducation, que l'instruction affinaient l'esprit, je le prendrais près de moi. Quel glorieux devoir, ou plutôt

L'OMBRE QUI DESCEND

quelle profonde jouissance ce serait que de le confier aux soins de professeurs attentifs comme de bons jardiniers. Cet enfant pousserait à la façon d'une belle plante, et il est certain que cette belle plante porterait de beaux fruits. La vocation dicterait à chacun de mes protégés le choix de sa carrière. J'adopterais ainsi un grand nombre de fils; j'élèverais ces enfants malingres, souffreteux, nés de deux misères. Je nourrirais leur corps et leur âme, je les soignerais comme on soigne des fleurs rares dans des serres à température régulière, dont les vitres tamisent la lumière du soleil qui les traverse. Ces fleurs humaines parvenues à leur pleine croissance, magnifiquement épanouies, feraient ma récompense et ma félicité. Alors je les livrerais au monde qui se griseraient de leurs parfums. Et je lui dirais, sans doute : « Vois, société, la sève que tu gaspilles. Admire ce que peut donner cette sève dont tu détruis le germe. Songe désormais à toutes ces réserves de force physique et de force morale qui chaque jour, chaque seconde roulent au néant. Pourquoi laisser se perdre ces énergies, alors que l'humanité, pour devenir meilleure, a besoin de tant d'efforts? » Jusqu'à la fin de mon existence je continuerais cette œuvre; et je goûterais un plaisir

L'OMBRE QUI DESCEND

toujours nouveau à la rentrée de chacune de ces moissons vivantes.

— C'est là une utopie de plus, déclara Pierre Rivoire. Ton raisonnement pêche par la base. Ton point de départ, c'est l'or. Mais par le fait même que tu en posséderais, tu serais victime de son envoûtement. Nous ne sommes pas à l'abri de son prestige. Nous ne le regarderions pas avec d'autres yeux que ceux qui l'accumulent. L'or est le contraire d'un talisman... Tu le vois bien : ton projet ne resterait jamais qu'un rêve irréalisable...

Quelques protestations s'élevèrent. Puis le silence se fit, et il parut à Demane d'autant plus profond que la discussion avait été très bruyante. Il tira sa montre; il était onze heures; Jean vida sa chope de bière, s'excusa auprès de ses nouveaux amis de prendre si tôt congé d'eux, en invoquant l'éloignement de son logis et, les ayant remerciés de leur accueil, promit de revenir parmi eux. Royvèle l'accompagna jusqu'à l'entrée du faubourg; tout en marchant, bras dessus bras dessous, ils devisaient à bâtons rompus des incidents de ce soir agité dont l'esprit du farouche villageois demeurait étourdi.

VIII

Le directeur de son établissement étant mort, Barthélemy Coulon le remplaça par une sorte de garde-chiourme du nom d'Hippolyte Launois, d'autant plus sévère pour les travailleurs soumis à son autorité qu'il ignorait tout d'une industrie dont on lui confiait un peu la destinée. Mais le patron l'avait engagé sur la réputation de ses qualités comptables, voulant éviter désormais une déplorable tenue de livres dont sa bourse avait eu fort à pâtir. L'idée d'une gestion financière plus claire et plus honnête l'avait déterminé à prendre un collaborateur; il l'espérait assez dévoué à ses intérêts et assez reconnaissant envers son bienfaiteur pour qu'il s'efforçât de pénétrer rapidement les rouages d'une entreprise réunissant des métiers si divers. Mais les connaissances techniques de Launois restèrent à l'état de rudiment... Trop occupé à ses chiffres et à ses écritures, peu porté aussi à l'effort, il ne s'intéressa guère à l'imprimerie; et son ignorance de tout ce qui constituait la vie de celle-ci fit qu'il ne comprit

L'OMBRE QUI DESCEND

jamais les nécessités des humbles gens dont le travail quotidien entretenait cette vie. Resté étranger au labeur intelligent de tout un petit peuple confié à sa clairvoyance et à son équité, il fut pour eux à la fois injuste et cruel. La Providence, d'ailleurs, — elle n'est pas toujours aimable! — l'avait fait naître dans une famille de petits bourgeois envieux auxquels la fortune n'avait point daigné sourire et qui ne le pardonnaient pas à tous ceux pour lesquels elle avait eu des faveurs... Plus tard, le hasard, qui ne fait rien pour déjouer les desseins de la nature, l'avait fait vivre constamment près de mauvais patrons; dans leur intimité il avait copié leurs allures suffisantes, leur mépris pour l'ouvrier, la sécheresse de leur langage envers les inférieurs. Ces années-là avaient nourri son égoïsme; aussi bien chez Barthélemy Coulon, qui, en quelque sorte, lui déléguait ses pouvoirs, voulut-il, dès les premiers jours, faire sentir son despotisme. Il mettait les artisans à l'amende pour la moindre négligence, qui n'existait souvent que dans son esprit soupçonneux.

D'aucuns protestèrent : on les renvoya. Les autres, de crainte de devoir les suivre sur le pavé, se gardèrent d'imiter leur exemple. Mais leur soumission ne les préservait point des tra-

L'OMBRE QUI DESCEND

casseries de celui qui se réjouissait de les avoir matés... Jean Demane eut à souffrir de ces vexations plus que ses compagnons; par leur philosophie goguenarde ceux-ci étaient à l'épreuve de l'indignation. Launois se plut d'autant mieux à le froisser qu'il devinait en ce jeune dessinateur une âme d'élite, dont la générosité était comme un perpétuel reproche à son égoïsme. Il mandait Demane en son bureau lorsqu'il était entré à l'usine après le dernier coup de cloche, le gourmandait en présence des commis et l'engageait, sur un ton sec, à être plus exact. Quand, aux heures de repos, il surprenait le jeune chromiste roulant une cigarette, il l'interpellait d'une voix rude : « Ce n'est point ici une taverne. Allez fumer dehors! » A propos de vétilles il le blessait par des reproches où perçaient les pointes de la méchanceté. Parfois, poussé à bout, Demane se défendait, menaçait de partir, d'aller travailler ailleurs. A quoi le tortionnaire répliquait qu'il pouvait agir à sa guise, qu'il ne le retenait pas. Jean se taisait, et retournait à sa besogne... Sa peine quotidienne lui devenait une sorte de supplice. Ce fut pour lui un désenchantement plus vif que les autres quand, le mois suivant, Royvèle, ayant terminé son travail, quitta l'atelier. En entrant dans l'imprime-

L'OMBRE QUI DESCEND

rie le cœur lui faisait mal! Le midi, très seul dans le calme de la fabrique et l'inaction des machines, il sentait les larmes monter à ses yeux. Il ne pouvait plus maintenant confier ses tristesses au sculpteur et recevoir les consolations de cet ami essentiel. Le soir, il ouvrait son âme à Baltus; couché à côté de lui, dans ce grand lit où ils dormaient ensemble depuis leur sortie du berceau, il lui disait son découragement. Mais l'aîné ranimait sa vaillance en faisant remarquer qu'il avait les mêmes raisons de s'attrister, puisque les décorateurs, ces faux artistes auxquels tout le jour il était mêlé, n'avaient rien à envier, quant à la balourdise et à l'inintelligence, à ses compagnons chromistes. Mais il avait, lui, la force, après les avoir quittés, de les oublier tout de suite et de ne point s'imaginer qu'il les retrouverait le lendemain...

— Nous devons considérer notre travail du jour comme une sorte de servitude provisoire. Nous trouverons dans l'espérance de nous en libérer le courage de la subir... Pourquoi des heures meilleures ne brilleraient-elles pas pour nous? Ceci n'est qu'une étape dans notre existence. Toutes les étapes ne sont pas réjouissantes. Mais quand, au soir, on y arrive, il est

L'OMBRE QUI DESCEND

fou de la dédaigner, car il est possible qu'elle vous rapproche d'une autre plus désirable...

Le samedi, à *la Mandragore*, Demane revoyait Royvèle. Ils parlaient des expositions récentes, des livres nouveaux adressés à la rédaction de la revue et que leur passait Omer Belval, quand il leur avait consacré une analyse. On interrompait parfois la causerie pour entendre lire de la prose ou de la poésie. Demane aussi prenait maintenant plaisir à réciter de ses pages : impressions de nature, contes écrits le soir, au logis, dans le recueillement de la chambre familiale tandis que la mère prenait le frais sur le pas de la porte, dans la tiédeur de cette nuit où elle verrait tantôt revenir son mari le forgeron, parti se désaltérer au cabaret de l'Empereur Charles.

— Pas de nouvelles de la *Vie Future*? demandait Royvèle.

— Rien, absolument rien ! Oh ! tu sais, voici belle lurette que j'ai enterré mon espérance. La chimère est un vilain animal qu'on a tort de vouloir regarder de près. Mes pages auront paru insipides...

— Tu as tort de parler ainsi : tu penses le contraire.

— Je pense que ces pages, si pleines de tris-

L'OMBRE QUI DESCEND

tesse, sembleront larmoyantes à ceux pour qui la vie n'a pas été cruelle. La naissance place les gens de telle manière qu'ils découvrent tout sous un angle différent; les uns voient l'univers en beauté souriante, d'autres en mélancolie. Mon adolescence n'ayant vu qu'un douloureux spectacle, mon esprit n'a pu se forger que des idées amères... Que faire de tout ce sentimentalisme!.. On aura jeté mon manuscrit au panier. Pourtant il y avait là des vérités...

— L'homme à qui tu as confié ton œuvre n'est ni un jouisseur ni un déçu. Il doit donc être prudent. Raison sérieuse pour faire confiance à cet Armand Limoger qui, t'ayant lu, ne pourra te refuser sa bienveillance. On connaît mal le directeur de la *Vie Future*. Il est riche, mais je sais qu'avant d'hériter de ses parents, qui étaient des bourgeois vulgaires dont sa bonté semble racheter l'égoïsme, il a marché côte à côte avec la misère. Cet homme a vécu beaucoup d'années parmi les parias et les opprimés, dont il fut longtemps l'égal. Ainsi il a mesuré l'étendue de la plaie que le peuple porte en lui-même; il croit connaître le baume capable de la guérir et le prépare avec soin... Avec lui il ne faut point se payer de mots : seule l'action mérite nos efforts. Et il en donne

L'OMBRE QUI DESCEND

l'exemple. Sa revue est la moindre de ses œuvres; il en soutient beaucoup d'autres d'une conséquence plus positive et plus immédiate. C'est une sorte de révolté réfléchi, d'autant plus dangereux pour ses adversaires qu'il ne cède jamais aux emportements qui entraînent les impulsifs à commettre ces excès nuisibles aux plus nobles causes. Si nous n'avions que des libertaires de cette trempe-là, l'humanité irait bientôt vers un meilleur destin. Son journal lui sert à répandre des idées que des discours font insuffisamment comprendre. L'écriture est plus pénétrante que la parole. En réveillant les consciences, Limoger aide à préparer aux grands combats de l'avenir... Détourne de ton esprit la croyance qu'un homme pareil puisse rester indifférent à tes confidences. Il mentirait à ses propres sentiments. En te lisant, il retrouvera comme l'écho de son existence de jadis, quand, ayant rompu avec les siens, il acheta sa liberté au prix de pénibles travaux manuels, qu'il considère, dit-on, comme ses titres à la rédemption... Et puis, tu appartiens à cette jeunesse qui porte en elle la Foi. Il t'écouterà...

Les semaines cependant passaient sans apporter de nouvelle. Dans ce temps-là, pour

L'OMBRE QUI DESCEND

achever promptement de grands travaux imprévus, les dessinateurs durent rester au travail jusqu'à dix heures. Combien les soirées paraissaient longues à Demane! Dix heures! Il craignait de ne jamais entendre la cloche sonner ces coups libérateurs! A sept heures on allumait le gaz, au moment où s'en allaient les ouvriers de l'imprimerie. Un instant les ateliers s'emplissaient de tapage : glissement de chaussures sur les planchers raboteux, bruit métallique des outils qu'on remise dans les tiroirs ou sur les tablettes de marbre, suprêmes roulements des engrenages qui ressemblent à des grincements et meurent dans le râle quotidien des machines... Puis la fabrique était comme morte; le silence du tombeau succédait au vacarme vital de la journée défunte... Jean subissait alors une impression étrange; il avait la sensation que les battements de son cœur faiblissaient à mesure que descendait le calme autour de lui... Et quand tout écho s'était tu, il connaissait soudain une terrible angoisse, contre laquelle il se roidissait. Sa propre vie lui paraissait solidaire de la vie de l'usine et il en tirait pour son destin la plus navrante des prophéties...

Dans l'atelier de dessin, la paix était profonde; les voix, elles aussi fatiguées, parfois traînaient

L'OMBRE QUI DESCEND

des mots sans suite et sans pensée... Les gestes se répercutaient pour ainsi dire en rumeurs : si un artisan se mouvait ou se levait, le froissement de sa blouse produisait comme un bruit très retentissant. Mais l'œuvre collective se poursuivait, car l'oreille percevait, comme un faible bourdonnement de ruche, l'activité des outils : les crayons grattent la pierre grenée sur laquelle sonnent les alertes plumes d'acier. Parfois la morsure d'un grattoir blesse le tympan. Et le silence renaît ou se brise comme montent et descendent dans le bois les rumeurs du vent...

Jean, qui peine sans zèle, songe à son village et aux plaisirs champêtres de sa jeunesse. L'aimable calendrier que Demane reproduit le nargue avec dérision. L'aquarelle est là, devant lui, sur laquelle ses yeux, quittant la pierre, incessamment se posent. C'est une belle dame, aux cheveux poudrés, en costume ancien; assise sur l'herbe, elle joue de la guitare, et sa robe de soie brochée épand autour d'elle les cassures de ses plis sans défauts. Devant elle, un couple amoureux danse une pavane dont Demane a l'illusion que, de son crayon, il marque la mesure... Jadis il admirait la facile et banale gracieuseté de ces modèles issus de la pauvre fantaisie de mauvais aquarellistes. Main-

L'OMBRE QUI DESCEND

tenant il s'irrite du sourire stéréotypé sur les lèvres de toutes ces fades héroïnes, dont la plastique insensible prétend se réclamer de l'art exquis de tout un siècle particulièrement riche en volupté et en élégance... Cette peinture fastidieuse qui, reproduite à des milliers d'exemplaires, doit chatouiller et poudrer de son sucre le sentimentalisme et l'endimanchement des âmes boutiquières, et flatter le mauvais goût de ses contemporains, est devenue pour Demane une sorte de reproche; l'envie lui vient de déchirer l'aquarelle, de la soustraire à jamais à ses yeux. Mais à quoi bon? Ne lui faudrait-il pas se poisser l'esprit et les yeux à une autre confiture de couleurs non moins nauséuse?

D'ailleurs il doit vivre; ses parents lui ont appris à honorer le travail! Et pour eux la nature du travail importe moins que la quantité de son fruit. Il évoque la maison familiale : autour de lui l'affection des siens tisse comme un chaud vêtement; il oublie ses rancœurs, l'illusion vient le prendre par la main pour le conduire vers le rêve; et le modèle exécré prend la forme d'une fée bienveillante.

Dix heures! La longue journée est accomplie. Chacun des coups de l'horloge fait sur Demane l'effet que produirait le soleil en envoyant les

L'OMBRE QUI DESCEND

traits de sa clarté dans une prunelle jusqu'alors obscure. Et quand le timbre a cessé de retentir, toute la lumière du jour semble inonder le cœur du jeune ouvrier qui, insoucieux des tristesses du temps révolu, s'empresse de rejoindre au cabaret son ami Royvèle. Deux ou trois fois par semaine ils se retrouvent ainsi et se retrempe dans leur affection. Ils parlent peu, ils se regardent et ils se comprennent, et la fraîcheur de la bière où ils trempent leurs lèvres n'est point comparable à la fraîcheur qui monte à leur esprit rasséréné. Ils restent là une heure, assis l'un en face de l'autre. Puis ils s'en vont par les rues sombres et désertes, où ils marchent coude à coude dans le soir lénifiant, mais leurs cœurs plus rapprochés que leurs corps. Ainsi il gagnent les quartiers vieux aux rues tortueuses qui débouchent sur le faubourg. Royvèle s'arrête, prend la main de son féal :

— Nous voici à mi-chemin, dit-il. Nous serons chez nous à la même minute. Puisse notre affection nous donner en partage toutes choses de cette manière équitable. Bonne nuit! Jean.

Ils se quittent et la nuit bien vite cèle aux yeux des amis, qui se retournent pour se saluer

L'OMBRE QUI DESCEND

du geste, leur silhouette devenue comme une ombre sonore.

IX

Deux mois après avoir envoyé son manuscrit à Armand Limoger, Jean Demane reçut du directeur de la *Vie Future* une lettre où il s'excusait d'avoir tardé à lui en accuser réception. Sa santé l'avait contraint à faire une cure dans le Midi et, durant son absence, il n'avait eu de rapport avec son secrétaire qu'au sujet de questions urgentes. « J'ai lu vos pages, écrivait-il, et tout le désenchantement dont elles sont imprégnées me laisse croire qu'elles ne sont pas seulement le fruit de l'invention. La fantaisie ne prend pas un masque si amer. La tournure naïve de vos confidences, la candeur de vos indignations, la gaucherie avec laquelle vous les exprimez, tout cela me fait croire à la fois à votre jeunesse et à votre sincérité. Mais la gaucherie, je dirais volontiers la fréquente puérité de vos colères et de vos rési-

L'OMBRE QUI DESCEND

gnations, qui tour à tour montent et descendent avec l'impétuosité et la lourdeur du flux et du reflux, n'enlève rien à la générosité de vos idées. Pour un peu obscures qu'elles apparaissent, il n'en demeure pas moins vrai qu'elles sont d'une noble essence. Un peu moins de romantisme dans votre sentiment, un peu plus de clarté, de muscle dans le style, et votre œuvre serait à la fois plus persuasive et moins déclamatoire. Quand on écrit, il ne faut pas seulement dire ce qu'on pense, mais le dire avec agrément... Vos révoltes et vos désespérances vous emportent loin de la forme. Ayez la force de revenir sur vos pas pour caresser, pour flatter un peu celle-ci; car le vêtement dont elle saura orner vos écrits donnera à ceux-ci la belle apparence convenant aux conceptions de ceux chez qui, grâce à l'expérience de la vie, le fonds manque le moins... Venez donc me voir un dimanche matin; nous parlerons de ceci plus longuement, et je me permettrai, en vous indiquant les imperfections de votre œuvre, de vous dire ce qu'il faudrait y apporter de corrections pour que le plaisir me soit offert de les publier dans ma revue... »

Jean était très troublé quand il pénétra, le dimanche suivant, dans le cabinet de travail d'Ar-

L'OMBRE QUI DESCEND

mand Limoger. Celui-ci ne cacha point sa surprise en voyant venir cet adolescent plus jeune qu'il ne l'avait pensé, bien qu'il ne le crût plus tout à fait un éphèbe... Ce garçon de dix-sept ans, aux longs cheveux châtons encadrant l'ovale d'un visage habituellement carminé par la timidité; ce doux adulte aux francs yeux bleus remplis encore de la clarté de l'enfance, était l'auteur des pensées si réfléchies déjà au pessimisme desquelles Limoger n'était point resté insensible?... Il était vêtu comme un ouvrier, mais son court caban, son chapeau de feutre pointu, un tantinet pifferaresque, — sacrifice fait à la *Mandragore*, — lui donnaient un vague air de rapin. Quelque chose de rustique et de naïf émanait pourtant de sa personne.

— Monsieur Limoger, fit Jeannot, d'une voix qui tremblotait, laissez-moi vous dire combien je vous suis reconnaissant de m'avoir accordé votre estime...

— Mon estime? fit le lettré, en tendant par-dessus son bureau la main à Demane. Dites plutôt ma sympathie. Je vous ai fait part du vif sentiment que m'a causé votre œuvre; je l'ai relue ces jours-ci, ce sentiment s'est accru, car la vérité m'en a semblé plus évidente. Par contre, à cette seconde lecture, l'imperfection de votre

L'OMBRE QUI DESCEND

style a augmenté à mes yeux. Il faudra revoir vos pages, et les retravailler. Nous devons avoir la coquetterie de ne point parler comme tout le monde. C'est la première discipline de l'écrivain...

— Certes, Monsieur Limoger. Mais je n'ai point eu le loisir d'apprendre. J'écris d'instinct.

— Vous faites bien, mais il sied de faire mieux. Il n'est point d'art sans règles, il faut vouloir les pénétrer; en les assujettissant on règne sur la beauté... Au prix de leur connaissance on acquiert l'harmonie. Je vous suppose assez de vaillance pour vous efforcer d'ajouter à toutes vos qualités natives cette qualité sans laquelle l'œuvre reste médiocre...

Armand Limoger fit asseoir son interlocuteur en face de lui, de l'autre côté de son bureau. Le manuscrit de Demane était étalé sur le buvard. Le directeur de la *Vie Future* l'ouvrit, le feuilleta. Il en lisait des passages qu'il louait, il en lisait d'autres dont il soulignait les défauts de style et les fautes de goût. Puis il conclut :

— Remettez votre ouvrage sur le métier. Ne soyez pas impatient. C'est le plus mauvais travers dont puisse pâtir un artiste. Quand votre

L'OMBRE QUI DESCEND

manuscrit sera mis au point, renvoyez-le moi. Je lui donnerai l'hospitalité dans ma revue...

A mesure que Limoger parlait, Demane sentait son cœur s'alléger de tout le poids de ses amertumes et de ses découragements. Il avait cette impression si douce qui fréquemment le prenait tout entier au temps de son enfance, et le prenait encore chaque année, aux approches de Pâques, quand il confessait au vicaire Jacquier les péchés qu'il avait cru commettre... Ce n'était point en pécheur qu'il se confiait à Limoger, et Limoger n'était pas un prêtre! Pourtant, ce qu'il ressentait en face de lui était si identique en sa roborative douceur à ce qu'il avait si souvent senti! Dans cette bibliothèque aux meubles de bois foncé, il avait un peu l'illusion d'être dans un confessionnal, et il considérait l'homme en redingote noire qui l'interrogeait comme un bon pasteur désireux de remettre sur le bon chemin l'enfant fautif... La timidité de Jean s'évanouissait au contact de cette sympathie comme le givre nocturne d'avril sous la caresse du premier rayon de l'aube. Et son récit prenait la tournure d'une longue confession, que le savant écoutait et encourageait de toute l'attention émue de son silence... Et pour lui Demane revécut sa courte vie; il évo-

L'OMBRE QUI DESCEND

qua ses lointains souvenirs d'enfance et les souvenirs plus récents, mais moins heureux, de son existence d'artisan. Il dit comment lui vint la conception de la beauté et le besoin de s'expliquer à lui-même tout ce qui étonnait sa précoce expérience; il expliqua cette discipline morale que celle-ci lui avait fait acquérir en peu d'années...

Les coudes appuyés sur les bras de son fauteuil, Armand Limoger regardait le narrateur. Il aimait le timbre franc et un peu prolétarien de sa voix, car il prêtait aux mots une manière de chaleur, de piment étrange qui avait son charme. Jean Demane parlait encore. Il disait ses longues journées d'un labeur sans joie, tout assombries, par les avanies d'un directeur soupçonneux, et, il ne savait pourquoi, indisposé contre lui...

— Ce n'est pas un atelier, remarqua Limoger, sur un ton à la fois ironique et plaisant, c'est un bagne!.. Mais les pires criminels ne finissent point leurs jours au bagne. Il vient un moment pour la grâce... Votre détention n'a déjà que trop duré! Nous aviserons de vous faire sortir de votre geôle.

Il s'interrompit un instant, puis, reprenant son sérieux habituel, il continua, après avoir fixé

L'OMBRE QUI DESCEND

les yeux sur un petit sanglier d'ivoire, placé là, sur son bureau, plus pour perpétuer un symbole de ténacité que comme un futile ornement :

— C'est un milieu dégradant, il faut y échapper; l'âme la mieux trempée n'y est point à l'abri de la déchéance. Etre vertueux n'est rien si on n'a pas connu le danger de devenir vicieux... C'est votre destin même qui réclame un travail plus compatible avec vos goûts. Je songerai à vous faciliter la vie... L'homme doit aider l'homme. Pendant si longtemps ce fut le contraire. Mais nous essayons de nous rattraper...

Jean avait donné rendez-vous à Baltus et à Royvèle dans un cabaret du faubourg. En attendant l'heure de leur rencontre, il se plut à musarder sur les vieux quais. Un bonheur indicible débordait de son sein; sous un jour si nouveau lui apparaissait le cœur humain en la personne d'Armand Limoger! Son altruisme était pour Jean un sentiment insoupçonné. En dehors de l'affection de ses parents et de Royvèle, il n'avait point rencontré de solidarité. Le petit port marchand était silencieux; le pas des rares passants sonnait en échos prolongés sur le bord des canaux déserts. Les maisons anti-ques reflétaient dans le miroir du flot uni leurs

L'OMBRE QUI DESCEND

pignons pointus et leurs volets clos. Sur les chantiers des rives les amoncellements de matériaux alignaient d'immenses cubes de briques rouges et de bois jaunes, dont le soleil avivait les tonalités. A la pomme des minces mâts des bateaux amarrés le vent soulevait l'étroit fanion des jours de fêtes et de repos. Les brancards des lourds chariots pendaient comme de grands bras fatigués. Quelques enfants, moins hauts que le fer du parapet, jetaient des pierres dans le canal; et ils se penchaient imprudemment au-dessus de l'eau pour voir s'élargir les cercles...

Au bord opposé les sons d'un accordéon emplissaient un cabaret de marinières, dont la musique navrante ne noyait point les rudes voix avinées. Jean pressa le pas, en songeant à son frère et à son ami; il s'empessa de les rejoindre. Quand il les eut mis au courant de son entrevue avec le directeur de la *Vie Future*, ils le félicitèrent et burent à sa santé. Au crépuscule, un peu grisé par de nombreuses rasades, ils reprenaient le chemin du village, où le sculpteur avait accepté de souper avec les Demane. A table, Jean dut une seconde fois faire le récit de sa journée. L'esprit positif du forgeron suivait difficilement ses fils sur le che-

L'OMBRE QUI DESCEND

min de leurs illusions; il dodelinait dubitativement de la tête sans abdiquer la franchise de son bon sourire. Dans le vestibule, le pas d'un enfant retentit. Jean se leva, ouvrit la porte et appela :

— C'est toi, Fanny? Viens donc nous embrasser.

Elle franchit le seuil, voulut s'approcher de la table, mais la présence de Royvèle l'intimida. Elle s'arrêta et, fixant sur les vieux Demane ses yeux surpris, elle trouva des mots d'une exquise gaucherie pour excuser son impolitesse... Mais Baltus la rassura ;

— C'est un camarade, tu peux lui donner la main...

S'étant exécutée, elle s'enhardit; les deux frères écartèrent leurs chaises pour lui permettre de s'asseoir entre eux deux. A la nuit, les trois amis allèrent visiter les auberges. A l'*Arbre d'Or* des paysans jouaient au piquet autour d'un tapis usé dont les fleurs rouges et bleues paraissaient avoir perdu leurs pétales dans la bousculade des cartes. A l'*Empereur-Charles* ils tombèrent en nombreuse compagnie. Il y avait là Pei Decoen, auquel maintenant le père Demane achevait d'apprendre son métier; Félix, devenu domestique chez les Daland, et Flip Stock,

L'OMBRE QUI DESCEND

promu récemment haut valet chez Vermière.

Jean présenta au sculpteur ses anciens condisciples. Leurs caractères parurent s'emboîter sur le champ; ils scellèrent leur camaraderie nouvelle en vidant ensemble une pinte de lambic; puis ils gagnèrent le jardin, pour entamer, à la lueur des lampes fumeuses, une bruyante partie de boules. Royvèle avait pour partenaires les deux valets de charrue; la chance, dès le début, les favorisa : leurs boules, l'une après l'autre, allaient se renverser tout près du but. Joyeux, le sculpteur frappait sur l'épaule de ses compères, qui se sentaient tout à fait à l'aise. Le fils du chaudronnier goûtait un rare plaisir dans la société de ces êtres frustes et impulsifs. Leur caractère lui paraissait d'autant plus franc qu'à la ville presque tous les gens de sa connaissance lui semblaient obéir au calcul et à l'égoïsme. Il s'amusa et son plaisir, au feu de tant d'exubérance, grandit à mesure que passait la soirée. La belle jouée, ils burent les verres de l'enjeu et s'en allèrent, par la Fossette, vers le hameau d'Osseghem. Le Moulinet, à la lueur de la lune, était comme un filet d'argent, d'où montait un gazouillis... La bande fit une station à la *Queue de Vache*, où il fallut accepter, sur la bourse de Flip Stock,

L'OMBRE QUI DESCEND

une tartine au fromage de Bruxelles. En revenant les six camarades marchaient bras dessus bras dessous; leur rang barrait la route d'un fossé à l'autre. Il faisait très paisible; au loin, on apercevait, se découpant sur le ciel tout illuminé par les étoiles, la ligne sombre des Petites Montagnes; plus près, c'était la nappe égale de l'étang du Moulin, où le saut d'un poisson ou d'un batracien mettait parfois une ride, qui faisait balancer au fond de l'eau le rond visage de la lune. Le mince tronc des arbustes plantés sur les rives, le donjon des Quatreval, tout se reflétait dans le flot avec la précision d'un dessin... Quelques grenouilles coassaient çà et là et, dans les joncs qui faisaient comme une ceinture noire à l'îlot, on entendait le froissement d'ailes des sarcelles endormies... Près du vieux tilleul les amis rencontrèrent un homme titubant qui les aborda en ronchonnant. Aux dents de la fourche qu'il portait sur l'épaule était piquée une bête à long panache...

— C'est Pitt Misse! s'écria Félix, en reconnaissant le noctambule.

— Que fais-tu par ici, et tout seul, à cette heure? interrogea à son tour Pei Decoen. Tu suis un mauvais chemin, car la ferme des Daland n'a pas changé de place!..

L'OMBRE QUI DESCEND

— Et puis, remarqua Flip Stock, en désignant sa fourche, ce n'est pas la nuit qu'on va répandre le fumier. Tu as reçu un coup de l'aile du moulin, mon vieux Pitt...

— Oh! protesta le valet de ferme, en descendant son outil, je ne suis pas plus fou que ne l'était ce matin encore la charmante petite bête que voici...

Et le rustre caressait des doigts la fourrure du furet dont le trident d'acier mordait le corps de part en part. Et Misse expliquait :

— J'ai attrapé le particulier, tantôt, après les vêpres, dans la grange du patron. Quel repas il faisait! Il avait mangé déjà à beaucoup d'autres tables du voisinage; depuis quinze jours il avait pris pension dans le village. Maintenant il n'aura plus d'indigestion... Et moi je pourrai boire à ma soif; on n'a pas tous les jours pareille aubaine! Aujourd'hui, demain, je fais la fête, et c'est vous qui payerez les frais... N'oubliez pas, mes amis, le tribut du furet. Nous voici libérés du coûteux appétit de ce pensionnaire... Ça vaut une récompense!

Tous fouillèrent dans leurs poches et coulèrent des pièces de cuivre dans la main tendue du domestique; l'homme s'éloigna, la fourche derechef sur l'épaule, en marmottant entre ses

L'OMBRE QUI DESCEND

dents des paroles de gratitude, auxquelles ne pouvait répondre le furet, pour qui vraisemblablement elles étaient dites...

X

A l'atelier, la vie devenait pour Demane intolérable. Si Hippolyte Launois usait de plus de ménagement envers les dessinateurs, il continuait par contre à se prendre particulièrement de grippe contre le jeune villageois, et il ne lui passait pas la moindre négligence. Un jour, par leur habituelle brusquerie, les chromistes brisèrent quelques vases de prix qu'ils copiaient pour l'illustration d'un catalogue. Jean, mis en cause, refusa de dénoncer ces maladroits, bien que leur maladresse fût plutôt du vandalisme; mais tout en condamnant leurs bas instincts de destruction, il répugnait encore plus à la mouchardise et à la délation. Hippolyte Launois en inférait que Demane était l'auteur du dégât et il lui adressa des remontrances frisant l'injure. Mais Jean puisait dans l'espoir de sa libération prochaine la joie de souffrir ces outrages. Il se contentait de hausser les épaules,

L'OMBRE QUI DESCEND

et son visage gardait une sérénité qui exaspérait davantage le directeur que la plus violente des répliques.

A la mi-août, Armand Limoger prévint Jean Demane qu'il avait réussi dans ses démarches pour le faire entrer à la bibliothèque de la ville. En effet, quelques jours après, l'administration communale l'informa officiellement de son admission et fixa la date de son entrée en fonctions, subordonnée à l'accomplissement de certaines formalités. Sans prévenir Launois, Jean prit un congé, afin de se soumettre à la visite médicale; elle lui fut favorable. Il subit l'examen littéraire avec succès. Il rayonnait. Tous ses chagrins étaient oubliés : il n'avait jamais connu d'humiliations!.. Il allait pouvoir travailler pour lui, s'adonner à l'étude, se nourrir le cerveau! La maison des Demane respira le bonheur... Maintenant le forgeron et sa femme se laissaient gagner par les enthousiasmes de leurs fils. Le rêve du cadet était en train de se réaliser, pourquoi ne se réaliserait pas aussi celui de l'aîné, désireux de vivre une vie d'artiste? Quand Jean se présenta à l'imprimerie, la semaine suivante, Launois le reçut rudement :

— Ah! vous voilà, fit-il, sur un ton grossier. D'où venez-vous?

L'OMBRE QUI DESCEND

— D'où je viens? De chez moi. J'y vais retourner d'ailleurs tout de suite. Je ne fais que passer, le temps d'empaqueter mes outils et de dire adieu aux camarades...

L'autre resta abasourdi; ne trouvant rien à répondre, il s'assit à son bureau, en murmurant des paroles rageuses contre celui qui échappait à sa férule. Dans la rue, devant la grande porte dont il venait de tirer sur lui le lourd guichet, Demane demeura un instant étourdi. Il était comme un naufragé rejeté sur la plage après avoir été longtemps ballotté par les flots, d'où lui arrive, amorti, le fracas des vagues qui ont failli l'engloutir. Derrière le battant, le dessinateur percevait le bruit assourdi des machines; ses yeux distraits se fixaient sur les pentures : leurs pampres de fer l'avaient séduit ce jour si lointain déjà où l'avocat Ménard l'avait conduit près de Barthélemy Coulon, parce qu'elles lui rappelaient les enroulements de la vigne palissant la forge de son père... A présent, il ne pouvait détacher ses regards de ces rinceaux de métal : pareils à des griffes, ils lui tenaillaient le cœur, le brisaient... Quelques larmes mouillèrent le coin de ses yeux et sa peine s'en trouva comme adoucie.

Pour la dernière fois il franchissait le seuil

L'OMBRE QUI DESCEND

de cette usine où s'était passée presque toute sa jeunesse et où les dures leçons de l'expérience avaient fait de l'enfant un homme qui gardait toute sa foi dans la vie. Il se sentait plus léger, il lui semblait que sa pensée avait abandonné là-haut tout le fardeau des chagrins et des désillusions accumulés. Ses larmes s'étaient séchées et, tandis qu'il descendait vers le faubourg, son cœur ouvert à la joie et à l'espérance s'emplissait d'un sentiment fait d'humilité et d'orgueil : demain il commencerait une lutte nouvelle où, pour vaincre, il lui faudrait s'armer d'autant de modération que de persévérance...

Quand, sous le titre de : *le Cœur en exil*, les souvenirs de Jean Demane eurent paru dans la *Vie Future*, le forgeron dut faire un grand effort pour en saisir le sens ; il n'avait jamais ouvert un livre et les nouvelles du petit journal hebdomadaire du canton constituaient tous les dimanches sa nourriture intellectuelle. Il lut ces pages qu'il comprenait mal ; il les relut, mais ne comprit pas davantage, et toute la conviction qu'il acquit fut que son gamin avait beaucoup souffert sans se plaindre à ses parents... Il ne chercha pas à entrer plus avant dans la subtilité de ces pages, écrites d'une manière qui ne rappelait en rien la rédaction de sa feuille

L'OMBRE QUI DESCEND

familière; et l'admiration que d'instinct il vouait à son enfant élargit le profond amour qu'il lui avait toujours témoigné. Mais à son épouse il ne put céler toute sa surprise. Il lui disait qu'il se faisait l'effet d'une poule ayant couvé un œuf de canard... Et il ajoutait, associant leurs deux garçons dans une même tendresse :

— Femme, nous pouvons être fiers de nos gamins; ils préparent du bonheur pour nos vieux jours...

Jean Demane comparait l'aurore de son existence nouvelle au soleil levant : toute sa pensée semblait illuminée, tout son être nimbé de tiède; et il s'imaginait être une plante poussée sur un sol ingrat et dont les racines enfin se seraient frayées un passage vers une terre plus nourissante... A la bibliothèque, il aimait le coin de table où il travaillait, au bout d'une grande pièce où, tout le long des murs, les livres, alignés sur les rayons, avaient l'air de l'inviter à pénétrer leur secret. Quelle différence entre cette paix studieuse et le brouhaha qui jusqu'alors avait torturé ses oreilles! Il se croyait transporté dans un autre monde, tant était saisissant le contraste immédiat de ces deux périodes. Tout, ici, était silence, gravité et harmonie, tout parlait au cœur et à l'esprit; les livres amon-

L'OMBRE QUI DESCEND

celés étaient autant de voix qui disaient à Jean des vérités nouvelles. Les familiers de cet asile de la science respectaient la quiétude et l'entretenaient; on eût dit que chacun tenait à la préserver pour soi-même comme une atmosphère propice à l'éclosion des nobles réflexions. Les collègues aussi de Jean s'entretenaient à voix basse, quand ils se consultaient pour les besoins du service. Parfois on se serait cru dans un sanctuaire. Et là encore, quelle différence! Ces paroles, sourdes comme des confessions, n'avaient rien des rogues éclats de voix qu'il avait tant d'années entendus... L'agréable aspect des moindres choses ajoutait à cette entente, à cette communion de l'ambiance et du cerveau du jeune bibliothécaire.

Maintenant Demane avait le temps de lire. Chaque semaine il emportait quelques volumes; il complétait ainsi sa connaissance des maîtres qu'il avait appris à aimer en achetant avec ses économies l'édition à bon marché de l'une ou l'autre de leurs œuvres. Ensuite il lut des romanciers, des conteurs, des essayistes ignorés de lui, et il eut le plaisir profond et troublant de l'explorateur qui s'aventure dans des pays vierges. Il écrivait très peu; il se contentait d'annoter les impressions que lui dispensaient ses lectures.

L'OMBRE QUI DESCEND

C'était là, lui semblait-il, une gymnastique dont sa pensée aurait longtemps besoin avant qu'il sût en exprimer clairement les nuances... Il pratiqua les auteurs classiques selon un ordre que lui recommanda Armand Limoger, désireux d'assurer le développement normal de cette cervelle inculte. Ainsi, peu à peu, par le savoir, Jean devenait l'égal des jeunes bourgeois de sa génération, qu'il dépassait par sa sensibilité plus aiguë. Cette manière de sentir, qui avait puisé sa saveur particulière dans le terroir natal où elle s'était éveillée, s'affinait à présent, sans rien perdre de ses qualités prime-sautières; dans un milieu plus élevé il se fortifiait de tout le suc des saines assimilations morales. Lorsque, après quelques mois de cette règle, au lendemain de l'apparition en librairie de son *Cœur en exil*, Jean se remit à écrire, à la prière de Limoger, qui lui demandait un conte pour sa revue, il s'étonna du résultat de sa discipline; son inspiration gardait sa clarté d'antan, mais plus aisément s'enchaînaient ses idées, plus docilement les mots venaient sur le papier prendre leur place dans le rang des phrases.

Jean continuait à voir Royvèle deux ou trois fois par semaine. Souvent, le dimanche, le sculp-

L'OMBRE QUI DESCEND

teur venait passer la journée au village; le forgeron et sa femme l'accueillaient avec un plaisir sans cesse renouvelé par la certitude de la joie que leurs deux garçons avaient à le revoir... Ce n'étaient pas seulement les Demane qui se plaisaient en sa société. Les jeunes campagnards recherchaient la compagnie de ce citadin qui n'avait point, avec eux, cette morgue particulière aux gens de la cité, et qui, dans leurs causeries un peu libres, savait, sans vergogne, leur donner la réplique... Ce coude à coude avec les paysans plaisait aux artistes; ils avaient renouvelé avec les lurons leurs tournées aux cabarets du pays. Les Demane évoquaient pour le sculpteur, devant certains sites où ils s'arrêtaient, leurs années de jeunesse; et ils racontaient les jeux de leur enfance, leurs mairaudes avec Cholle et son chien roux... Parfois le statuaire conviait ses deux féaux à passer la soirée en ville. Ils allaient écouter un opéra au théâtre de la Monnaie, ou un concert de musique classique à l'Alhambra où ils rencontraient des camarades de la *Mandragore*, avec lesquels, après l'audition, ils allaient disputer d'art dans quelque brasserie. Ils se séparaient tard et les trois amis gagnaient alors l'atelier du sculpteur pour s'y reposer.



p. 231. « ... les six camarades marchaient bras dessus bras dessous ; leur rang barrait la route d'un fossé à l'autre. »





p. 231. « ... les six camarades marchaient bras dessus bras dessous; leur rang barrait la route d'un fossé à l'autre. »



XI

Vers la fin de février, à la conscription, Baltus Demane tira un bas numéro. On ne peut dire que pour lui et pour les siens ce numéro était mauvais, puisque le peintre avait tout intérêt à devenir soldat... Maintenant que l'aîné, par son incorporation à la Compagnie universitaire, était assuré de pouvoir commencer à l'École des Beaux-Arts des études que, sans cette circonstance, il n'eût pu entreprendre, le cadet s'abandonnait à un plaisir sans mélange. Jusqu'alors, dans un petit coin de son cœur, l'amertume restait blottie... Il trouvait injuste que son frère continuât à peiner comme un ouvrier, chez un décorateur du faubourg, alors qu'il avait, lui, embrassé la carrière de son choix... Pourquoi la Providence maintenait-elle dans une servitude qui arrêtait la libre expansion de son talent, un frère chéri mieux doué que lui, car Baltus avait des choses une conception à la fois plus émue et moins positive? Cet altruisme inspirait à Jean une réserve qui, en présence de Baltus, effaçait de son visage l'empreinte de l'enchan-

L'OMBRE QUI DESCEND

tement qu'il connaissait les jours où il se laissait aller à la satisfaction de se sentir indépendant. Mais à présent il ne devrait plus observer cette pudeur généreuse ; il n'aurait plus peur de blesser la modestie d'un frère à son tour libéré de son assujettissement : tous deux avaient maintenant de pareilles raisons de laisser s'épanouir leur joie de s'être affranchis. L'un et l'autre, désormais, allaient pouvoir travailler, suivre la bonne voie de la vocation, essayer de marcher vers un but auquel autrefois ils n'osaient pas songer, tant il leur semblait vain d'espérer s'en approcher un jour. Des projets naissaient dans leur esprit, à la réalisation desquels leur labeur demeurerait subordonné... Ils méditaient d'amener les parents à transformer en atelier la salle commune de la maison et d'installer la cuisine dans une petite pièce voisine. On abattrait le trumeau séparant les deux fenêtres à croisillons, auxquelles le forgeron substituerait un vaste lanterneau. Dans une chambre ainsi éclairée, il ferait bon dessiner, peindre et écrire!..

Devançant la levée, Baltus demanda son incorporation immédiate. Trois jours plus tard, il revenait en uniforme de chasseur à pied : il était gauche comme sous un vêtement d'emprunt ; sous l'ample tunique verte et dans le panta-

L'OMBRE QUI DESCEND

lon gris trop large, ce grand et mince gars avait une allure plus poupine que guerrière... Il paraissait meilleur encore, et on eût pu croire qu'il avait rajeuni de deux ou trois ans. On s'accoutuma vite à le voir ainsi vêtu; les villageois le rencontraient l'après-dîner aux environs d'Osseghem, assis devant son chevalet, au bord du ruisseau, ou dans les granges de Daland ou de Vermière, occupé à dessiner, d'un crayon attentif, les mouvements des batteurs. Impressionnés par ce talent, qui faisait leur condisciple tout différent d'eux, les valets l'appelaient « monsieur Baltus »; et les vieux domestiques, qui se ressouvenaient d'avoir été à la troupe, portaient militairement la main à la casquette quand ils s'approchaient de lui... Toiles et châssis encombraient la grande salle de la maison, des cartons et des albums s'alignaient sur la corniche de la cheminée; des esquisses pendaient aux murs et, sur une chaise, près d'un chevalet, une boîte de peintre montrait, posée sur les tubes d'étain bosselé, une palette avec sa gamme toute fraîche de couleurs pures... Près de la croisée une petite table croûlait sous le poids des livres et des papiers encadrant de leur pittoresque désordre le buvard où le matin et le soir Jean travaillait.

L'OMBRE QUI DESCEND

Dans sa grande chambre, jadis si propre et si rangée, et qu'envahissaient de jour en jour des objets qui n'avaient aucun rapport avec les nécessités du ménage, M^{me} Demane, peu à peu, se sentait comme une étrangère. Elle n'y commandait plus aux choses en désordre... A mesure qu'elle se rendait compte de ce changement, la salle appartenait à ses fils. Ils l'emplissaient du bruit de leurs causeries et du silence de leur travail. Mais la maman ne se désolait pas : ses fils, n'était-ce pas pour elle ce que la terre portait de plus précieux ? La maison, des caves aux greniers, leur appartenait, avec son cœur et son âme, à elle!..

— Vous finirez par nous chasser d'ici ! dit un jour, en riant, leapedur, après avoir constaté qu'un châssis plus large que tous les autres venait d'être accroché à la muraille, et débordait les petits cadres des photographies familiales...

— Nous y pensons, répondit Jean, en faisant à Baltus un signe d'intelligence. Nous sommes des fils ingrats. Mais en est-il d'autres?..

Brûlant ses vaisseaux, Baltus confia à ses parents leur ambition. Ils écoutaient, ébahis ; quand le peintre eut fini de parler, les vieux se regardèrent et, de peur de ne pas partager le même

L'OMBRE QUI DESCEND

avis, l'un paraissait prier l'autre de répondre pour eux deux, en partageant d'avance toute la responsabilité de la décision. La ménagère haussa les épaules, reporta ses yeux sur ses garçons et dit d'une voix un peu triste, mais résignée :

— Puisque vous le voulez, nous n'avons qu'à obéir. Les enfants aujourd'hui font la loi...

Demane vint à la rescousse de sa femme et, lui frappant sur l'épaule, prononça d'une voix qui n'avait pas sa fermeté coutumière :

— Puisque la grande salle leur est nécessaire pour travailler, qu'ils la prennent ! A nous deux, dans la petite, nous aurons l'air d'être des amoureux!..

Et, sans attendre de réplique, pour sceller leur accord, il embrassa bruyamment sa compagne sur les joues. Il fallut huit jours aux maçons et aux serruriers pour accomplir la transformation. On ne toucha point à la vieille cheminée; elle garda l'ornement de ses plats d'étain, de ses assiettes en faïence de Tournai et en porcelaine de Bruxelles, dont les fines colorations s'harmonisaient avec les fleurettes du rideau en toile de Jouy, qui mettait, sous l'entablement, le large ruban de son clair tissu tuyauté. Baltus et Jean conservèrent les archelles

L'OMBRE QUI DESCEND

et les bahuts, et firent astiquer les cuivres du haut poêle de Louvain; requinqué, il arrondissait dans ses atours rajeunis sa grosse panse prétentieuse. Maintenant, toute la lumière du dehors envahissait dès l'aube la vaste salle comme agrandie. Quand, presque en face, le soleil se couchait derrière les Petites Montagnes, dans l'atelier, à travers les vitres de la verrière, semblait s'infiltrer une poudre d'or. C'était l'instant où le peintre et l'écrivain cessaient de travailler; Baltus glissait ses pinceaux et ses brosses dans le trou de sa palette, Jean déposait sa plume et ils fixaient des yeux ravis vers le merveilleux et comme incandescent horizon, où le disque rouge lentement descendait parmi les peupliers lointains, que submergeait bientôt la pourpre du ciel incendié.

XII

Jean était très matinal. Jusqu'à huit heures il s'asseyait à son bureau. Quand la vieille horloge avait sonné dans sa caisse de bois, il

L'OMBRE QUI DESCEND

se levait et montait à l'étage; il frappait à la porte, levait le loquet quand une voix de l'intérieur lui avait dit d'entrer. Une mince femme, d'âge mûr, drapée dans un peignoir, vaquait à son ménage dans l'appartement. Jean la saluait et lui serrait la main :

— Bonjour, madame Clerbois! disait-il. Fanny est-elle prête?

— Elle met son chapeau. Ecoutez, la voici qui descend. Elle chante déjà...

— C'est une fauvette, madame Clerbois...

— Une fauvette? Dites une linotte!..

— La linotte siffle gentiment, madame Clerbois...

Fanny fréquentait un externat du faubourg. Depuis que Jean était attaché à la bibliothèque, le matin il l'accompagnait jusqu'à l'école. Ils marchaient côte à côte, la main dans la main ou se donnant le bras; tout en suivant la chaussée de Gand ils devisaient sur un ton affectueux. Demane avait voué à la fillette une amitié fraternelle; depuis cinq années que les Clerbois étaient les locataires de ses parents, ce tendre sentiment sans cesse avait crû. Il avait insensiblement modifié le caractère de la jolie Fanny. Le plaisir qu'elle prenait chaque jour à causer avec son compagnon de route avait chassé

L'OMBRE QUI DESCEND

cette espièglerie qui la faisait considérer par les siens comme une gamine capricieuse... Pourtant, bien qu'elle gardât son enjouement, la réflexion lui venait; Demane éveillait sa curiosité et le désir d'apprendre la rendait attentive à ses discours. Il lui prêtait des livres dont ils discutaient ensemble.

Demane suivait, ravi, l'évolution qui s'opérait dans cette âme délicate, et il s'en réjouissait comme un jardinier de l'épanouissement d'une fleur. Il avait toujours tenu Fanny pour une enfant, car il la voyait dans son esprit telle que, un lustre plus tôt, il l'avait vue pour la première fois; il se la figurait encore les jambes nues, habillée de courtes robes dont les nuances changeaient suivant les saisons : roses ou blanches l'été, noires ou bleues l'hiver; et coiffée de son bonnet de fourrure ou de son chapeau de paille d'Italie, orné de marguerites moins claires que son charmant visage tout ombré par le large bord.

Maintenant il l'examinait parfois avec curiosité, s'étonnait qu'elle eût tellement grandi. Il observait les premiers traits de l'adolescence tôt venue chez cette fille de treize ans et demi, et une inexprimable émotion se levait dans son cœur. A mesure que la puberté modelait ses

L'OMBRE QUI DESCEND

formes gracieuses et muait en femme cette enfant, Demane devenait timide; la crainte de la froisser modérait maintenant ses paroles et il lui semblait audacieux de l'appeler par ce prénom de Fanny, dont les deux syllabes évoquaient en son esprit, lorsqu'il était loin de son amie, la plus chère image du monde... Une singulière pudeur s'emparait de lui, arrêta sur ses lèvres les paroles qu'il voulait dire. Quand Fanny prenait son bras, sur son front la rougeur passait comme un nuage dans un ciel qui se trouble. Sa main se posant sur la sienne était une ineffable caresse et lorsque, le matin, devant ses parents, il embrassait Fanny sur les joues, il baissait les paupières pour ne point voir de près ces grands yeux où il n'y avait plus seulement que de l'ingénuité... Jean, de longues heures, demeurait préoccupé; assis devant sa table, il s'interrompait d'écrire et essayait d'analyser le sentiment si nouveau qui grandissait en lui; il lui arrivait, se croyant seul, de pousser une exclamation bruyante, une sorte de défi à sa propre émotion. Et parfois, il éclatait de rire.

— Eh bien! qu'est ce qui te prend, demandait le peintre surpris, en tournant la tête vers son cadet.

L'OMBRE QUI DESCEND

— Oh! ce n'est rien : je me crois amoureux!

— Tu appelles cela rien! C'est très grave, au contraire.

Jean acquérait la conviction de cette gravité, mais ne le laissait point voir, car à mesure que s'écoulaient les mois il cessait de plaisanter avec lui-même, et la voix qui parlait en lui ne le faisait plus rire. Près de Fanny il restait interdit et ne trouvait point les mots par lesquels il eût voulu répondre à ses questions habituelles; pour lui cacher son embarras, il se détournait un instant. Il savait maintenant qu'il l'aimait; cette découverte l'emplissait à la fois d'effroi et de plaisir. L'homme s'énorgueillit tout d'abord des sentiments nouveaux que lui apportent les années; mais après qu'il les a éprouvés il leur trouve une autre vertu que celle de le réjouir. Jean s'abandonnait à la douceur de cette certitude que Fanny appelait à présent toutes ses pensées. Mais il s'étonnait qu'à son âge la femme pût si inconsciemment répandre sa séduction...

Il songeait constamment à Fanny Clerbois; il se rappelait ses paroles du matin, il revoyait les expressions de son visage éveillé. Près d'elle il se maîtrisait, tentait de donner le change sur la nature de son affection. Pour rien au monde il n'eût voulu lui faire part de

L'OMBRE QUI DESCEND

son secret. Son innocence, qui la rendait inaccessible à la passion, en eût été irrémédiablement blessée... Et puis, l'amour de l'un ne tue-t-il pas l'amitié dans le cœur de l'autre qui n'est pas épris? Et à défaut de l'amour qu'elle ne pouvait encore lui donner, l'amitié de Fanny était la source si indispensable de ses plus douces joies, que la seule possibilité de la perdre l'effrayait. Un soir que Jean s'entretenait avec ses féaux, et où la causerie s'était engagée sur la pente des controverses sentimentales, il fut amené à ouvrir son cœur à Baltus et à Royvèle et à tout leur dire... Le sculpteur était assez positif en amour; il compara ce caprice à la rosée du matin, que le soleil vite évapore. L'amour de Jean ne résisterait pas à quelques aventures, et il était à l'âge où il ne lui était pas défendu d'en chercher... Mais Baltus repoussa une hypothèse inconciliable avec la pure idée qu'il s'était toujours faite des penchants de l'âme humaine... Et il s'éleva contre le spécieux remède préconisé par son ami, sans se rendre compte ainsi qu'il se félicitait de l'amour de son frère et y applaudissait. Il affirmait, contredisant le statuaire, que la chasteté menait vers l'amour le plus noble, car on n'aurait jamais à se repentir de ne pas s'être donné

L'OMBRE QUI DESCEND

tout entier. Et cette chasteté, mieux que l'incontinence, savait entretenir l'espoir et avoir raison du temps. Pourquoi celui-ci n'étendrait-il pas à une âme solidaire une affection qui vivrait ou mourrait, selon qu'elle serait accueillie ou dédaignée?.. Dans la vie de Fanny et de Jean, tant de choses étaient communes, se mariaient! Il n'était point téméraire de croire qu'une chose plus durable que toutes les autres les rapprocherait davantage un jour.

Royvèle avait eu quelques déconvenues amoureuses; partant de son cas personnel, il se laissait aller à la généralisation, et il maintenait son opinion :

— Quand tu auras vécu un peu, tu ne t'enflammeras plus si vite. Les passions de la dix-huitième année paraissent des enfantillages quand on a atteint l'âge mûr. C'est l'avis des grands amoureux.., sinon des grandes amoureuses.

Baltus protestait contre cet excès de scepticisme. Il aimait d'expliquer les problèmes de la vie humaine en la comparant à cette vie des plantes qu'il avait si attentivement observée depuis son enfance. Maintenant qu'il la regardait en artiste, il la comprenait davantage; et il remarquait que Fanny et Jean étaient comme deux fleurs écloses sur la même tige où aussi

L'OMBRE QUI DESCEND

elles doivent mourir corolle à corolle... Cette pensée-là, il l'avait lue quelque part, dans un des auteurs préférés de son frère. De retour au logis, il chercha le livre et mit sous les yeux de Jean ce passage qu'il accueillit comme la plus agréable des prophéties : « Il est si rare de ne pas s'éprendre d'une de ces fleurs de l'existence écloses sur la même branche que nous ! L'infini des pensées virginales, colorées mollement des premières lueurs de l'amour, ce même infini soulève les deux seins qui commencent à respirer ensemble. Et parce que ces deux mains n'ont rien touché encore, elles se cherchent, et parce que ces deux cœurs n'ont rien joint encore, ils s'élancent l'un à l'autre, dans l'instinct merveilleux de leurs soupirs. » L'âme de Jean retrouvait sa sérénité. La conviction de Baltus fortifiait la sienne : pourquoi ne serait-il pas aimé un jour par celle qui lui avait inspiré de l'amour ?

Vers le crépuscule la Fossette s'animait. Les deux frères, interrompant leur besogne, s'approchaient de la verrière pour voir passer le pittoresque cortège des chariots, des herses et des charrues regagnant les fermes du hameau. Le chemin s'emplissait d'un bruit de voix et de ferraille. Avec le piétinement assourdi d'une

L'OMBRE QUI DESCEND

troupe en marche, les moutons, fatigués, défilaient en désordre, menés par des chiens aussi désireux qu'eux de retourner à la bergerie. Les valets de Daland, obliquant avec leurs véhicules et leurs machines pour s'engager sous la porte charretière, encombraient un instant le carrefour et interrompaient le charroi. Le troupeau s'arrêtait devant la forge des Raisins; les brebis piétinaient sur place, d'autres broutaient d'un museau mol une suprême touffe d'herbes de l'accotement, et quelques bêtes curieuses, entre les montants du travail, pénétraient dans l'atelier, s'approchaient de l'enclume où Cormon martelait une pièce, aidé de ses frappeurs. Les chiens les relançaient, les poussaient dehors, et le troupeau se reformait, dans le tapage des bêlements, des abois et des appels de Flip Stock.

Quand ses moutons étaient rassemblés, confiant dans la vigilance de ses bons molosses, le berger heurtait à la porte des Demane et entrait saluer ses amis. Il portait une courte blouse de toile bleue, usée et rapiécée, une culotte de velours qui, dans d'innombrables lessives, avait perdu son lustre, mais trouvé des colorations chaudes allant de la terre d'ombre au blond du blé mûr, selon qu'il s'agissait de la ceinture, des genoux ou des fesses... Ses pieds nus chaussaient des

L'OMBRE QUI DESCEND

sabots à proue effilée, dont il avait l'habitude, quand il était ivre, de menacer le derrière de ses contradicteurs. De sa tignasse, couverte d'une casquette de soie chiffonnée, sortaient, tombant sur les yeux et sur les oreilles, des mèches de cheveux noirs.

— Bonjour, Baltus, bonjour Jean! disait-il, sans se découvrir. Quel temps, hein? Les foins ont été coupés il y a une semaine, et déjà aujourd'hui l'herbe reverdit : mes brebis sont à la fête...

Les artistes serraient les grosses mains terreuses durillonnées du berger de Vermière. Flip Stock, se servant de sa houlette comme d'une haute canne, parcourait la chambre. Il regardait les tableaux, s'extasiait devant une tête de campagnarde que Baltus achevait, et avec laquelle il comptait pour la première fois forcer les portes du Salon. Le rustre se plaisait surtout à admirer les paysages, les études faites d'après nature par Baltus dans le cher pays d'alentour, jusqu'à Anderlecht et Berchem. Il reconnaissait les chemins, les églises, les fermes, les granges, les chaumières; et tout joyeux, aurait-on dit, de rendre hommage à la fidélité avec laquelle l'artiste les avait copiés, il les appelait par leur nom. Puis il allait à des châssis accrochés aux

L'OMBRE QUI DESCEND

murailles; il regardait ceux qu'il ignorait, et il poussait des exclamations en mettant des noms sur le visage des villageois esquissés par Baltus à leur travail :

— Tiens, le portrait de Cormon!... Et ici Pitt Misse en train de vanner.

Naïvement, du bout du doigt, il touchait la couleur un peu poussiéreuse... Sur le chemin, dans le troupeau, un remous se produisait; à travers la fenêtre on voyait les premiers moutons avancer. Aux cris des valets répondaient les hennissements des chevaux, suivis du fracas des roues. Les véhicules s'ébranlaient sur la route redevenue libre. Flip Stock interrompait son examen et se précipitait vers la porte :

— A dimanche, n'est-ce pas, à l'*Empereur-Charles*? Nous jouerons la belle de notre dernière partie de boules.

Le domestique s'en allait à longues enjambées et, sur le seuil, on l'entendait qui sifflait ses chiens. D'autres fois Jérôme Cuvelier s'arrêtait devant la fenêtre; d'un signe familier de la main il demandait l'autorisation d'entrer. Il venait de porter au père Demane son billet de contributions ou un avis du gouverneur sur la prochaine foire aux chevaux du canton. Il ne demeurait que quelques minutes et, plus

L'OMBRE QUI DESCEND

réservé que Flip Stock, il se contentait de regarder la toile placée sur le chevalet devant lequel Baltus continuait à peindre. Certains matins, les deux frères recevaient la visite de l'avocat Ménard, qui était souvent l'hôte du vieux tabellion, son père. Il s'était toujours intéressé à la carrière de ces deux enfants dont il avait facilité l'éducation morale. Il avait fait lire à Jean ses premiers livres, il avait applaudi aux premiers essais de Baltus, dont l'art le séduisait. Peut-être était-ce moins par la manière de s'exprimer que pour les motifs qu'il exprimait. Le jeune magistrat — car Ménard était maintenant juge à Bruxelles — prisait les œuvres de Baltus : elles lui montraient des sites et des êtres familiers, résumant à ses yeux, interprété par un artiste affectionné, ce doux pays natal auquel il était profondément attaché. Il possédait les seuls ouvrages que Baltus eût vendus jusqu'alors ; et dans sa maison citadine, ils ouvraient comme de claires échappées sur la contrée où il avait grandi et où vieillissaient ses parents. Ces toiles, qui reproduisaient le cadre de sa jeunesse, évoquaient toute sa jeunesse, et ainsi elles avaient le don de le troubler.

D'ailleurs, une grande sensibilité distinguait tout ce que réalisait le pinceau du fils du forgeron.

L'OMBRE QUI DESCEND

Moins positif que son frère, — car les misères de sa vie d'ouvrier n'ayant pas éveillé ses indignations, il n'était pas devenu un révolté, — il gardait intact, et presque pour lui seul, le fonds poétique de leur commune enfance. Plus impressionnable que son frère, il se laissait aussi charmer davantage par les beautés de la nature, dont il avait une sorte de nostalgie et à l'adresse de laquelle la moindre de ses études était comme un acte de foi... La nature qu'il prenait incessamment pour modèle, il ne lui demandait non pas seulement le secret de ses lignes, le secret de ses colorations, mais le secret de son sentiment. En ses paysages se mariaient la vérité et l'émotion, bien qu'il fût toujours enclin à subordonner cette émotion des choses à leur stricte ressemblance : celle-ci réside souvent dans la perception de nuances que l'observateur inattentif ne discerne pas, n'en ayant nulle conscience. N'est-il point de ces visages dont les traits sont si délicats, si intérieurs, pourrait-on dire, que jamais, semble-t-il, un portraitiste ne soit capable d'en rendre la nette expression ? Les nuances morales échappent à celui qui tente uniquement de fixer la ressemblance physique. Dans l'univers pittoresque aussi il y a de ces nuances morales ; en les saisissant on est tout

L'OMBRE QUI DESCEND

près de la vérité... L'homme dédaigneux de ces nuances morales ne va pas au delà des caractères superficiels de la physionomie d'un site ou d'un individu. Et les images ainsi obtenues ne seront toujours qu'apparentes.

Baltus ne raisonnait point cela, il peignait par vocation; mais son frère dégageait, en le voyant œuvrer, les principes de son talent, et se plaisait à en faire part à l'artiste surpris. Car celui-ci ignorait la subtilité des théories cultivées par tant d'hommes orgueilleux auxquels donnent tort les choses médiocres sorties de leur esprit. Baltus n'avait point d'intention : il se laissait guider par son pur instinct, et il se contentait de l'aider le mieux possible en travaillant sans relâche... Pourtant, s'il ne se souciait pas de la doctrine, il se préoccupait de la technique. Les moyens lui importaient peu, mais il estimait qu'il y avait de bons moyens et de mauvais et qu'il fallait savoir choisir. Pour lui, les vieux moyens étaient presque usés; aussi bien avait-il tout logiquement emprunté aux règles nouvelles établies par les efforts des pionniers du mouvement impressionniste. Avant même d'entrer à l'École des Beaux-Arts, alors que d'autres le font quand ils en sortent, il avait adopté une exécution qui, sans être tout à fait

L'OMBRE QUI DESCEND

dissemblable de celle des anciens maîtres de sa race, en était assez différente pour paraître originale. Mais sa prudente jeunesse, son esprit réfléchi, l'avaient prémuni contre ces excès où versent les peintres de vingt ans; ceux-ci croient atteindre à la nouveauté en répudiant tous les exemples d'autrefois; pour eux l'avenir n'existe que si le passé est tout à fait mort. Or, le présent unira toujours le passé à l'avenir...

Mais Baltus ne pensait pas ainsi; il employait les tons purs, parce qu'ils convenaient mieux à la traduction des lumineux paysages où il avait vécu, où il vivait, et dont les verdure ne lui avaient jamais paru noires, les chemins bruns, les eaux boueuses et les toits terreux... Dans son souvenir, comme aujourd'hui, tous les éléments lui paraissaient clairs, s'harmonisaient en colorations transparentes et joyeuses; et même aux jours de pluie les tons du sol, des arbres et du ciel lui semblaient fins et délicats dans un air fluide. Par conséquent, dans l'abondante, enveloppante clarté du soleil, les paysages s'offraient-ils parés de robes aux nuances vives et pimpantes. Aussi Baltus recherchait-il les effets de soleil, qui drapent les éléments de clarté et d'ombre; la clarté et l'ombre se modifient, changent avec le passage des heures et permettent

L'OMBRE QUI DESCEND

au peintre qui regarde et qui sent de fixer sur sa toile le moment de la journée..

Dans son dernier tableau, Baltus avait uni toute sa science à toute sa sincérité. Ce n'était point un chef d'œuvre. A vingt ans on ne fait pas un chef d'œuvre, ou plutôt les artistes qui en ont signé à cet âge sont depuis longtemps morts, puisque seule la postérité reconnaît à d'aucuns le génie d'avoir réalisé des créations parfaites dans un temps où la majorité des contemporains leur contestaient même du talent. D'ailleurs Baltus avait trop peu pu apprendre encore pour atteindre à une personnalité que tout cependant, dans cette toile, laissait entrevoir. C'était une jeune villageoise à mi-corps, adossée au tronc noueux et tordu d'un vieux pommier dont les branches basses, au-dessus de sa tête, laissaient filtrer entre leurs feuilles luisantes le rayonnement du soleil; l'astre accrochait des étincelles aux reliefs du masque souriant: le nez, le menton, les joues, les cheveux blonds ébouriffés sur le front étaient en pleine lumière, et des ombres, où un peu du reflet verdâtre de la ramée se mêlait au carmin des demi-teintes, modelaient les chairs fermes et saines du cou et de la gorge; on apercevait un coin de celle-ci, dans l'échancrure du corsage

L'OMBRE QUI DESCEND

de coton rouge où, sur la rondeur palpitante des seins, les ombres mobiles des feuilles glissaient comme des caresses. L'écorce de l'arbre opposait de blondes aspérités à des crevasses violacées; et tout au fond du verger, dans la pleine lumière du radieux ciel d'été, la métairie des Daland dressait, derrière sa grande cour empierrée, l'agglomération de ses bâtisses blanches, où le chaume doré des toits laissait pendre des brindilles jusque sur l'abat-jour des volets peints en vert.

Et c'est la jolie Catherine que Baltus a posée ainsi, au premier plan du bien de ses parents, ce bien qu'elle apportera un jour en héritage à son mari, puisqu'elle est enfant unique... Mais ce n'est point l'expression seulement de son délicieux visage dont le sourire se communique aux fleurs, mais ce n'est point seulement l'aspect de la cense de son père que Baltus a représentés : c'est la contrée natale tout entière qui parle par cette séduisante paysanne et cette jolie ferme de qui elle est la gloire et la gaité; c'est tout un coin du Brabant dans le raccourci d'une de ses plus jeunes femmes et d'une de ses plus vieilles demeures. Cela s'appellera la *Paysanne au Soleil*; pourtant, pour les Demane c'est tout le pays natal au soleil que synthétise cette petite page; elle ouvrira à

L'OMBRE QUI DESCEND

Baltus les portes de cette lice où Jean moitié plaisant, moitié dépité, car des articles désobligeants consacrés à son livre l'ont désillusionné, déclare que les artistes jouent le rôle de victimes et les critiques le rôle de fauves, devant un public indifférent au destin des uns et au destin des autres...

XIII

Le tableau de Baltus fut reçu. Il était accroché en mauvaise place, au second rang, dans une petite salle assez obscure où, sans ses résistantes qualités de lumière et de coloris, il eût été tué comme les médiocres toiles qui l'entouraient. On ne le regarda point, car cette chambre recevait aussi peu de visiteurs que de jour; les amateurs fréquentant les expositions se fient au goût des jurés et le ratifient en ne prêtant de l'attention qu'aux ouvrages accrochés à la cimaise des salons d'honneur. Le reste est par le fait même négligeable et appartient à des artistes dont il sera temps de tenir compte

L'OMBRE QUI DESCEND

quand leurs cadres auront franchi toute cette distance qui les sépare des galeries d'exposition où se rassemblent les gens de bon ton...

Mais Baltus, qui ne fréquentait pas les rapins, ignorait les raisons de leurs mécontentements faciles; il ne cria donc pas à l'injustice. Il avait été admis, et pour lui c'était là l'essentiel; au fond, peu importaient les conditions dans lesquelles son tableau était présenté! Il l'avait peint pour lui et non pour d'autres. S'il s'était décidé à envoyer sa toile, c'était moins par vanité personnelle que pour glorifier publiquement le pays qu'il aimait : il désirait conquérir à l'art ce pays en lui demandant exclusivement ses inspirations. Et si Jean était désappointé de la place défavorable donnée au tableau de son frère, Baltus, sans être totalement ravi, considérait que d'avoir fléchi le jury était pour tout débutant un stimulant appréciable... Une autre fois on le placerait mieux; et puis, une autre fois aussi, son œuvre serait meilleure, et plus considérable; tout au moins, il se le promettait.

Au sortir du Salon les Demane et Royvèle allèrent fêter le succès de Baltus dans une brasserie, où ils soupèrent. Le soir, Jean et le sculpteur furent à la *Mandragore*. La réunion était

L'OMBRE QUI DESCEND

nombreuse. L'exposition, d'où la plupart des membres revenaient, faisait les frais de leurs causeries; elles étaient tapageuses, parce que très contradictoires. A une des tables, dont il tenait le haut bout, Pierre Rivoire discourait et répandait son fiel sans mesure. La circonstance était excellente pour la manifestation coutumière de sa haine et de sa jalousie. Il tonnait une millième fois contre l'incompétence des comités, les accusant de partialité, sous prétexte qu'on lui avait refusé quatre des cinq petits cadres aimables et vides de sens adressés au jury du Salon. Il qualifiait de vilénie ce qui était, après tout, un acte de générosité... Pour Rivoire, à ce salon il n'y avait aucune œuvre remarquable; la peinture était dans un marasme d'où elle ne sortirait pas de sitôt, à en juger par les ouvrages qu'il avait vus l'après-midi... Comme il manquait de tact et que la venue de Demane lui rappelait le tableau de Baltus, il parut plaisant à Rivoire de laisser ces considérations générales pour un cas plus particulier. Il disait :

— Cette *Paysanne au soleil* semble sortir d'une cuve de teinturier. J'admets les audaces, nous nous sommes même associés pour en commettre; mais ceci n'est qu'excentricité. Il est tombé,

L'OMBRE QUI DESCEND

dirait-on, sur ce visage une pluie multicolore. Je n'aime guère cette manière de peindre...

— Cette manière est pourtant excellente, contredit Omer Belval. Nous avons acquis une sensibilité nouvelle, il est donc juste de rechercher des modes d'expression nouveaux. Mais, plus préoccupé des détails que de l'ensemble, Baltus Demane néglige le style, le caractère. Il est doué, mais il lui faudra beaucoup apprendre.

— Oui, beaucoup, confirma le bossu. Pourquoi cette hâte à combattre, quand on est encore insuffisamment armé? Les forts sont ceux qui savent choisir le moment... Il est si difficile d'effacer le souvenir d'un mauvais début. Je n'entends pas que celui de Baltus Demane soit banal...

— Certes, observa le critique. Le fond de sa toile est charmant, plein d'air et de clarté. De ce mélancolique coin de campagne, traité selon un tachisme étincelant, il se dégage un beau sentiment de nature. C'est le meilleur morceau du tableau. Faudrait-il en déduire que Baltus Demane est plus fait pour comprendre le paysage que la figure? Je ne sais; pourtant cela me paraît vraisemblable.

— Après tout, continua Rivoire, ce n'est qu'une bonne étude... Elle est sans force de symbole,

L'OMBRE QUI DESCEND

sans profondeur morale. C'est une aimable image; quand on a lu un livre, une idée générale vous reste, elle domine vos impressions. Ne devons-nous pas réclamer la même chose d'une œuvre d'art plastique?

— Avec d'autres moyens, fit doucement le pianiste Louis Taupère, le peintre doit nous faire partager, comme l'écrivain, ce qu'il éprouve. L'œuvre de Demane atteste sa sensibilité; n'est-ce point reconnaître qu'il a raison?

Mais Pierre Rivoire refusait d'en convenir :

— Cette peinture soi-disant claire est facile. Il ne faut plus même savoir mêler un ton... Quant au dessin, on n'y pense plus!...

Demane et Royvèle écoutaient cette controverse et leur étonnement grandissait à mesure que s'échauffait le verbe des autres. Ces critiques détournées à l'adresse de Baltus atteignaient Jean comme de personnelles injures. Il souffrait du manque de sincérité de ses compagnons, et, pour la seconde fois, il pâtissait de la malicieuse dialectique de Belval; dans un récent fascicule de la *Mandragore* il avait donné à Jean les étrivières parce que lui déplaisait l'esprit pessimiste de son livre. Cet esprit n'était-il pas incompatible avec les agréments que la fortune de Belval lui faisait trouver dans la

L'OMBRE QUI DESCEND

vie!. Royvèle gardait son calme. Mais il ne put se taire davantage. Il se leva quand Rivoire eut cessé de parler :

— Pour des libertaires, dit-il, vous manquez singulièrement de tolérance. Si ce n'est pour nous flatter que nous nous rencontrons, ce n'est point non plus pour nous desservir, et pour desservir nos amis. On n'est pas plus désobligeant que vous ne l'avez été. Après tout, c'est votre droit de dire tout ce qu'il vous plaît de penser, même si vos pensées sont sans noblesse. Mais que devient dans tout cela le sentiment d'altruisme dont nous prétendons tous ici nous réclamer?

— L'estime mutuelle n'exclut point le droit de dire la vérité, ou tout au moins ce que nous croyons être la vérité, interrompit Omer Belval.

Et Rivoire ajouta :

— La grande preuve de notre franchise est dans ce fait que nous ne nous ménageons pas, nous ni les nôtres. Notre propre sévérité doit s'étendre à nos proches.

— Ne devons-nous pas, avant tout, être bons? questionna Royvèle.

Il ne releva point les dernières paroles du bossu, tentant de faire dévier le débat qu'il avait lui-même soulevé. Le sculpteur dédaignait

L'OMBRE QUI DESCEND

les malentendus personnels qui dégénèrent toujours en disputes blessantes. Il aimait mieux rappeler à ses auditeurs les raisons qui autrefois les avaient rapprochés; leur ancien égoïsme, ressuscité par d'inavouables mobiles, était en train de les démentir. Puis il revenait au thème essentiel de la discussion de tantôt :

— Force de symbole, profondeur morale! Qu'est-ce à dire? Voulez-vous voir tout cela dans un tableau? Ces vieux maîtres, au nom desquels vous l'exigez, en ont-ils eu le souci? Rarement. Les plus grands n'ont pas fait les meilleures allégories! La signification d'une œuvre d'art surgit du sujet lui-même, mais non pas de l'intention de l'artiste... La plus haute force morale d'un tableau ou d'une sculpture est l'émotion de son auteur. En dehors de la sensibilité, l'inspiration ne trouve guère d'aliment. La force de symbole est dans un nu de Rubens comme dans un nu de Fragonard, dans une madone de Van Eyck comme dans une madone de Vinci, dans une Vénus de Praxitèle comme dans une Vénus de Rodin, tout simplement parce qu'ils sont la simple et vraie émanation de la vie.

— Il faut respecter l'homme sincère, déclara à son tour Carl Morian, et excuser son erreur en considérant sa conviction; sans l'admirer on

L'OMBRE QUI DESCEND

peut rendre hommage aux efforts qu'il fait pour sortir des étroites ornières de la tradition. Je préfère le plus gauche apporteur de neuf au plus adroit pasticheur. Le rôle du premier est aussi utile qu'est sans conséquence le rôle du second... Pour moi, Baltus Demane sera quelqu'un...

Mais Pierre Rivoire, sentant le terrain lui échapper, mit fin à la querelle en battant en retraite. Il prit son chapeau, sa canne et s'en alla sans serrer les mains de ses camarades. Jean Demane ne retourna plus à la *Mandragore*; ses vrais amis désertèrent comme lui ce milieu qui ne représentait plus qu'une coterie de bohèmes impuissants et envieux. On n'aurait pu reprocher à Vital Montville une contradiction entre ses doctrines généreuses et sa façon de se comporter dans la vie. Fidèle à ses principes égalitaires, il ne se lassait pas de proclamer dans la *Mandragore* la nécessité d'une société communiste, la seule considérée comme compatible avec la dignité humaine. Elle seule sauvegarderait les intérêts moraux et matériels de chacun, puisque là du progrès collectif ne bénéficieraient pas quelques individus privilégiés. Des poursuites avaient été dirigées contre lui par le parquet à la suite d'un article plus violent

L'OMBRE QUI DESCEND

que les autres : il s'était fait, un peu indélibérément — car il réprouvait au fond la violence — l'apologiste de deux anarchistes condamnés dans un pays voisin pour avoir préconisé la propagande par le fait, c'est-à-dire ce brutal système d'expropriation pratiqué par une école d'égalitaires fanatiques. Montville fut traduit devant la cour d'assises. Quand il comparut, en accusé libre, devant le tribunal, ses fidèles amis de la *Mandragore* l'accompagnaient au palais de justice, résolus, si le procès prenait une tournure inquiétante, à tout tenter pour faciliter son évasion. Pendant une suspension d'audience, ils entraînent Montville dans la salle des Pas-Perdus. Sa cause semblait définitivement compromise. Il recommanda à ses amis de se disperser afin de ne pas éveiller l'attention des gendarmes qu'on apercevait çà et là, et de pouvoir, sans encombres, gagner le péristyle. Une fois dehors, il saurait bien échapper aux recherches de ce qu'il appelait l'injustice. Son départ précipité attristait ses compagnons. Louis Taupère, surtout, qui l'avait toujours profondément affectionné, essayait encore de le retenir; de le déterminer à se soumettre à la vindicte publique.

— Si tu t'exiles, remarquait le musicien, nous

L'OMBRE QUI DESCEND

resterons bien longtemps sans te voir... Il te faudra sept ans pour acquérir la prescription...

Mais il repoussa son féal, en souriant :

— Tu ne veux pas ma mort!.. J'ai trop soif de liberté pour pouvoir m'habituer à vivre dans une cellule. Nous nous retrouverons. Et puis, vous viendrez me voir. Paris, Londres, Amsterdam, c'est à deux pas!..

Le soir, au moment même où la Cour, conformément au verdict du jury, rendait son arrêt condamnant Vital Montville à six mois de prison pour délit de presse, le jeune pamphlétaire trouvait un asile sûr chez Louis Taupère, qui habitait dans un faubourg distant une maison écartée. A l'aube il rasa sa fine moustache et boucla au fer ses longs cheveux. Un instant après une très jeune et très timide femme blonde sortait du logis du compositeur. C'était là le libertaire convaincu, dénoncé la veille au jury par l'organe du ministère public, dans son réquisitoire, comme un dangereux ennemi de la société qu'il fallait sévèrement punir... Mais le cœur de Vital Montville était moins cruel que n'était terrible le travestissement à la faveur duquel il avait pu quitter sa patrie...

Le départ de Montville laissa un vide au cœur de Jean Demane. Il ne l'avait pas vu fré-

L'OMBRE QUI DESCEND

quemment, mais les pénibles circonstances dans lesquelles il avait dû fuir, et les spécieux motifs de sa condamnation, avaient intensifié la sympathie qu'il lui témoignait depuis leur première rencontre. Maintenant ils étaient plus solidaires et Jean regrettait d'autant plus l'absence du contumax que l'amitié lui semblait une vertu de plus en plus rare.

XIV

A l'avril suivant, Baltus tomba malade des suites d'un refroidissement contracté un matin durant l'exercice. Son rhume dégénéra en bronchite. De la caserne il fut transféré à l'hôpital militaire. Jean allait le voir le dimanche et le jeudi. La première fois il quitta le village à l'aube, les poches emplies d'oranges et de bonbons que la mère destinait à son fils aîné. Il régnaît une douce fraîcheur; un pâle soleil montait dans un ciel bleu où flottait le parfum des premières fleurs des champs. Une lumière comme tissée de joie descendait sur la ville qui s'éveillait. Mais Jean était insensible à toute

L'OMBRE QUI DESCEND

cette joie, à toute cette lumière, qui ne parvenaient point à charmer son inquiétude. Une seule pensée l'absorbait : « Comment se porte Baltus ? » Et en marchant il scandait ces syllabes sur lesquelles il accordait son pas...

Derrière le palais royal, il s'engagea dans une longue rue rectiligne; de riches hôtels la bordaient, auxquels bientôt faisaient place des maisons bourgeoises, des magasins et des cafés. Plus loin, les demeures devenaient rares; elles s'espaçaient, découvrant des échappées sur la banlieue. C'était presque la campagne, mais une campagne où la ville déjà tendait ses tentacules. Ça et là, en théorie, des habitations ouvrières mettaient la laideur de leurs maçonneries identiques. A une portée d'arc, une caserne de cavalerie plaquait les masses rouges de son carré de lourdes et comme bêtes bâties... Devant elle, coupée par une chaussée sans arbres, s'étendait une immense plaine d'exercice; au soleil, son sable aride et scintillant faisait penser à un désert. Et Jean, pour échapper à une angoisse, reportait les yeux sur la ligne bleue et violette de la forêt de Soigne, dont la lisière ondulait vers le sud comme un ruban secoué par les bras d'un moulin qui tournait là-bas sur un mamelon, tout près de son orée...

L'OMBRE QUI DESCEND

Mais voici un autre édifice, construit de briques et de granit; c'est l'hôpital, comme l'annonce au-dessus de la grande porte une inscription en lettres d'or, qui semble une réclame à la misère... Le cœur de Jean bat à se rompre. Il sonne. Un homme au képi galonné ouvre le poutis et regarde l'écrivain avec l'impertinence d'un geolier...

— Mon frère est ici! fait Demane, en se découvrant, je désirerais le voir.

— Il est trop tôt, répond l'homme, sur un ton bourru; la visite commence à midi; revenez tantôt.

Et il referme le guichet au nez de Jean. Ahuri, Jean va s'asseoir à la porte d'un cabaret lépreux; les branlantes tables de la terrasse sont une invite perpétuelle aux rouliers qui passent. Jean regardait de loin l'hôpital, et il le croyait une prison où son frère était enfermé pour toujours... Comme une voix d'espoir, le chant de la cloche d'une église lointaine parvint à ses oreilles. Elle sonnait douze fois. Demane se leva et retraversa la chaussée. Dans le vestibule de l'hôpital des gardiens méfiants lui tâtèrent les poches, avant de l'introduire dans une galerie dont les fenêtres ouvraient sur des jardins encadrant des pavillons. Une odeur

L'OMBRE QUI DESCEND

d'iode et d'acide phénique prenait Jean à la gorge. Ses jambes fléchissaient, une grande faiblesse lui montait au cœur... Jean tout à coup tressaillit; il dut s'arrêter : son frère venait vers lui, et un triste sourire errait sur son visage amaigri. Ses prunelles paraissaient avoir grandi, débordaient les orbites. Il était vêtu d'une ample capote de drap vert, qui l'enveloppait jusqu'aux pieds, chaussés de savates; les trop longues manches retombaient sur les mains osseuses, dont ne dépassaient que les doigts. Baltus ouvrit les bras à son cadet; il s'y jeta comme si c'eût été lui qui attendait du réconfort... Les deux frères s'étreignirent; ils restèrent longtemps joue à joue, poitrine contre poitrine. Ils ne se parlaient pas, mais la douleur de l'un entraînait dans le cœur de l'autre, et la joie de celui-ci gagnait le cœur de celui-là : ils ne savaient pas si c'était du bonheur qu'ils ressentaient ou si c'était du chagrin; car leur sensation était trouble comme une eau dont on vient de remuer le fond. Et des replis de leur être montait maintenant vers leur esprit une émotion affreuse et obscure, qu'ils tentaient de mutuellement se cacher. Quand ils détachèrent leur étreinte, leur visage semblait avoir été touché par l'aile de la sérénité. La main dans

L'OMBRE QUI DESCEND

la main, ils s'approchèrent d'un banc pour s'y asseoir. Leur entretien chassait un instant leurs idées douloureuses et l'évocation du pays leur apporta comme un baume l'illusion de sa clarté et de sa tièdour. Ils parlaient des parents, des amis, des Clerbois, de Fanny. Et Baltus se désolait de l'interruption de ses études dans le temps même où il préparait son concours à l'Ecole. Six semaines plus tard il devrait entrer en loge. Perdrat-il les fruits de toute une année d'efforts?..

— Dans six semaines, affirmait Jean, tu seras guéri...

De nouveau le silence les enveloppa. Mais Baltus, se mettant debout, entraîna son frère :

— Viens, je vais te montrer notre salle.

A petits pas, appuyés l'un contre l'autre, ils marchaient le long de l'interminable galerie; ils croisaient des jeunes hommes d'une pâleur identique et dont les yeux cernés avouaient le même regret et la même résignation. Ils portaient un manteau semblable à celui de Baltus, et cela leur donnait à tous un air de moine... En passant, ils saluaient, car dans les salles ou les jardins d'un hôpital on se dit bonjour comme sur le chemin d'un village, où tout le monde se connaît. Un peu de parfums rustiques se mê-

L'OMBRE QUI DESCEND

laient maintenant aux odeurs de médicaments. Des paysannes étaient assises contre les parois, sur les bancs, à côté de leurs fils, de leur frère ou de leur promis, et ils échafaudaient des projets d'avenir...

Au détour d'un couloir, un dernier malade était assis au soleil, près d'une fenêtre au pied de laquelle, dans le jardin, l'air bleu baignait un fouillis de fleurs. Il tournait les pages d'un livre; c'était le seul garçon que Jean eût vu lire...

— C'est mon voisin de chambre, dit Baltus; depuis l'âge de dix ans il travaille dans les mines du Borinage. Tu vois, il en est de plus infortunés que nous; nous avons tort de nous plaindre... D'ailleurs il nous apprend à vaincre la frayeur de la mort. Le soir, quand nous ne pouvons dormir, à la manière dont d'autres racontent des histoires réjouissantes il nous fait le récit de catastrophes; il a failli plusieurs fois y rester, comme il dit. Et il ajoute que ce n'est pas le grisou qui le tuera... Cet adolescent, dont les épreuves auraient dû rendre le cœur plus dur que ses mains calleuses, est d'une sensibilité touchante. Il trouve à la satisfaire en lisant tout ce qu'il trouve. Et il pleure et rit selon le comique ou le tragique de l'action avec laquelle il se familiarise. Mais il ne lira plus

L'OMBRE QUI DESCEND

longtemps. Il paraît qu'il en a encore pour huit jours. Aussi, les infirmiers lui en passent des bouquins!.. Tu sais, ici quand la mort s'annonce, personne n'est surpris de la voir entrer; on n'est ni plus triste ni moins mécontent. Il me semble parfois que nous serions surtout sombres si toute la santé soudain envahissait cette maison.

— Bonjour Polite! dit Baltus en s'arrêtant devant le houilleur; ça va, ce matin?..

— Ça va! Ça va! Ce soleil me fait du bien. Dame! jusqu'à présent je n'ai guère eu le temps de m'y étendre. Quand la nuit on monte de la mine on sort du noir pour y entrer. Aussi, pour l'instant, ce que je paresse... Car il faudra bientôt songer à y redescendre, dans le noir. Et jamais la veine ne m'aura paru plus obscure. La veine! C'est une manière de parler : une seule fois dans ma vie je suis tombé sur une bonne veine : c'est en échouant ici. A l'hôpital il ne faut pas songer à gagner ses croûtes. Et nous autres, pauvres diables, nous ne devons, nous ne pouvons que penser à cela...

Il se tut, hors d'haleine, fixa un instant ses yeux doux sur Jean, pour les reporter sur son livre ouvert. Les deux frères reprirent leur marche. Ils entrèrent dans une haute salle; elle

L'OMBRE QUI DESCEND

semblait d'autant plus vaste que la nudité de ses murs blanchis donnait une singulière impression de vide. La literie des petits lits de fer prolongeait cette blancheur jusqu'au milieu de la chambre; on voyait, accroché à la paroi du fond, un grand christ de plâtre. Jean, accablé d'un affreux présage, regardait cette image, et de son esprit montait vers elle une prière où il implorait de Dieu, dans une intense ferveur, la guérison de son frère et de tous ces jeunes hommes qui souffraient autour de lui... Tandis qu'il avançait à pas prudents sur ce carreau plus ciré que le parquet d'un foyer de danse, l'imagination de Jean lui faisait entrevoir un sinistre tableau. Les ballerines de la mort surgissaient, glissaient entre la double rangée de couches blanches, s'arrêtaient, s'inclinaient, repartaient pour tournoyer. Et leur corps habillé de gaze avait la grâce déliée, exquise et légère des captivantes danseuses de Degas et leur visage grimaçait comme celui des danseurs macabres de Holbein... Jean baissait la tête. Devant le spectacle de toutes ces douleurs et de tous ces maux accumulés, il avait la sensation que sa santé était une injure... Il lui semblait qu'il fût entré là par gageure, par bravade. Maintenant il eût voulu partager la souffrance de

L'OMBRE QUI DESCEND

ce frère chéri et de tous ces inconnus, frères en croyance et en infortune, dont Baltus partageait le provisoire destin. Il aurait été heureux de pouvoir occuper là-bas, tout au bout de la chambre, sous le crucifix, cette couchette vide, plus petite que les autres, et qui paraissait attendre quelqu'un...

Jean passait : les malades, assis sur leur séant, découvraient des poitrines décharnées, des bras osseux, des cous où la peau se plissait... Parfois des yeux inquiets dévisageaient Demane, le toisaient presque avec dureté, lui reprochaient sa bonne mine. A la longue, Jean eut l'illusion de gravir un calvaire; ce parquet uni et comme velouté lui brûlait la plante des pieds; sa respiration s'embarrassait comme aux crochets d'une route cahoteuse et escarpée. Et devant chaque lit il se suggérait, à travers un brouillard de larmes qui ne voulaient point tomber, l'une ou l'autre des stations du chemin de la croix ornant l'église de sa paroisse, et où, quand Baltus et lui étaient enfants, le vicaire Jacquier, après le catéchisme, les menait prier avec leurs condisciples... Au dernier chevet, qui était celui de son frère, Jean s'arrêta et se laissa tomber sur une chaise que Baltus lui avançait.

— Regarde, Jeannot, disait-il, à quoi je passe mon temps!..

L'OMBRE QUI DESCEND

Et le peintre lui poussait dans les mains un album qu'il se mit à feuilleter. Mais l'angoisse de l'écrivain renaissait et il ferma brusquement le livre pour ne plus voir les pitoyables effigies que Baltus, à chaque page, y avait dessinées.

— Je comprends, dit le peintre, en reprenant le carnet, que tu n'aimes pas ces croquis. Il n'y a rien de joyeux dans ces portraits de malades, dont le sourire même, j'en conviens, semble une grimace. Que veux-tu ! mon pauvre Jean ; je ne puis pas choisir mes modèles !.. Tu le vois bien, pour un artiste il suffit de regarder autour de soi. Je conçois que tu préfères à tout ceci la jolie image de Catherine Daland... En voilà une qui se porte bien !..

Il tâchait de rire, de donner le change sur son émotion. Mais Jean ne se laissait pas prendre à son apparente bonne humeur.

— Une heure ! s'écria Demane, en percevant le timbre de l'horloge. Déjà ! Le temps passe vite...

Ils sortirent en se donnant le bras ; tandis qu'il approchait de la grande porte, Jean sentait tout son corps se désagrèger comme en une atmosphère de fermentation sentimentale. A chaque seconde des atomes se détachaient de

L'OMBRE QUI DESCEND

son être volatilisé au feu d'une infinie douleur. Au moment des adieux il détacha péniblement ses lèvres de la joue fraternelle; et en regardant une suprême fois l'ineffable visage de Baltus, il eut l'illusion de sentir quelque chose se briser en lui, que ni le temps ni Dieu ne répareraient jamais... Depuis cette première visite à l'hôpital, la navrante vision de Jean se fixait en un portrait poignant : il ornait la dernière feuille du carnet à masques d'agonisants montré à Jean par le peintre et que chaque matin Baltus continuait de remplir...

XV

Au début de juin, Baltus revenait chez ses parents, nanti d'un congé de réforme. C'était le matin du premier dimanche, et les Demane achevaient de prendre le café dans la petite chambre à manger où les avait exilés la fantaisie de leurs fils. Le peintre faisait sauter son bonnet de police :

— Trois mois de congé, en attendant mieux!..

L'OMBRE QUI DESCEND

Le forgeron, après avoir embrassé son garçon, repoussait sa chaise, afin d'examiner à distance le jeune lignard : au vrai, sa figure lui semblait bien pâle encore... Mais le père refoula son inquiétude, tout à la joie de revoir ce garçon, dont l'absence depuis deux mois rendait la maison toute silencieuse et comme trop grande. Il disait, se mentant à lui-même :

— Tu n'as pas changé, ou si peu... Les Demane ne sont pas d'un sang vill..

— Non. Je crois que je me remettrai.

— Tu le crois? Cela n'est point douteux, fit l'écrivain.

— J'en suis tellement sûr, répliqua le peintre, en riant de bon cœur, que demain je retournerai au travail. J'attends ce remède depuis longtemps... Vous verrez : ce sera plus efficace que toutes les drogues que j'ai dû avaler à l'hôpital...

Le jour suivant, avec quelque retard sur ses camarades de classe, il commençait son concours à l'Académie. Debout devant son chevalet, avant de se mettre à l'œuvre, il admirait le vigoureux modèle, comme pour substituer dans son esprit le merveilleux spectacle d'un beau corps sain au désolant tableau de toutes les pauvres anatomies qu'il avait vues durant

L'OMBRE QUI DESCEND

ces dernières semaines. Mais à mesure que passaient les jours, la lassitude accablait Baltus; à la fin de son travail, il se sentait oppressé, et Jean, dans les yeux de son aîné, lisait une tristesse grandissante. L'artiste devenait taciturne; lui qui, aux premières heures de son retour, ne cessait de parler avec une sorte de volubilité puérile, il répondait à peine aux questions de ses proches, comme s'il se détachait de toutes choses. Le père Demane était hanté par l'idée de la mort qui jusqu'alors s'était écartée de son logis. Parfois, sur son fer chaud, une larme coulait, et s'évaporait soudain, dans un bruissement.

Quand Baltus revenait de l'École, vers les trois heures, il prenait une chaise et allait s'asseoir sur le chemin devant la forge. Il dessinait d'un trait sans vigueur la ramée d'un arbre proche, un enfant jouant sur un seuil voisin, ou quelque valet de ferme, debout dans son tombereau, dont la caisse le cachait jusqu'à la ceinture. Il s'assoupissait et finissait par s'endormir. La tête renversée en arrière et appuyée sur le haut dossier de sa chaise, la bouche entr'ouverte, il avait l'air de vouloir saisir avec les dents une grappe qui commençait à mûrir parmi les feuilles de la vigne où sa tête se ca-

L'OMBRE QUI DESCEND

chait à moitié. Et la musique des marteaux sur l'enclume et des burins sur les étaux berçait son court sommeil...

Fanny, qui revenait de l'école, le tirait de sa torpeur; elle déposait son calepin pour prendre à terre le carnet que Baltus avait laissé tomber. Elle en tournait curieusement les pages :

— Voilà Pitt Misse, claquant du fouet; et là Flip Stock, debout sur sa herse traînée par la belle Jeannette...

Elle se soulevait sur la pointe des pieds, embrassait Baltus sur les deux joues, et s'encourait vers la maison. L'artiste se redressait, se frottait les yeux, la menaçait du doigt en disant :

— Reviens si tu oses. C'est quatre baisers que je te donnerai.

Mais elle gravissait les degrés du seuil, en riant de plus belle. Et Baltus sur ses prunelles fatiguées refermait ses paupières... A l'angelus du soir, avec Jean, il allait se promener jusqu'au hameau d'Osseghem. Attablés à la *Queue de Vache*, devant leur verre de lait, ils devisaient et se confiaient leurs espérances. Baltus, devant son cadet, sortait de son mutisme habituel pour se réjouir de la marche de son travail; déjà il venait de rattraper les autres concurrents. Il se

L'OMBRE QUI DESCEND

classerait certainement parmi les premiers, bien qu'il eût dû se contenter d'une place défavorable, d'où il voyait le modèle avec des raccourcis. Mais la difficulté de la pose, au lieu de le rebuter, l'aiguillonnait. Quand il cessait de parler, il toussait dans son mouchoir.

A la fin du concours il était exténué. Il avait accompli un énorme effort pour le pousser jusqu'au bout. Mais il n'aurait pu le prolonger une heure davantage. Son extrême maigreur faisait se retourner sur lui les passants apitoyés. Il toussait de plus en plus. Puis il tomba dans une sorte de prostration morale; il s'éternisait tout le jour au soleil, assis sur sa chaise, la tête dans son pampre coutumier, où la grappe qui pendait au-dessus de sa bouche entr'ouverte montrait déjà des grains rosés... S'il marchait encore, c'était pour gagner les bords de l'étang : à pas lents il en faisait le tour. De la tête il saluait les passants ou les faneurs qui amoncelaient le foin en ^{meules} ~~paquets~~ définitives. Et chaque jour son corps inclinait un peu plus vers cette terre où il était né et où il sentait bien maintenant qu'il descendrait bientôt. Il revenait par la Fossette, entrait à la forge, allait de son père aux ouvriers, sans s'intéresser comme autrefois à la beauté de leur travail : ce spectacle du la-

L'OMBRE QUI DESCEND

beur, où jadis il était convaincu de trouver un jour la source d'œuvres personnelles, maintenant ne l'attirait plus... Jean respectait le silence de son frère; il le laissait à ses méditations. Lorsqu'il avait fait beau tout le jour, à la venue du crépuscule il lui prenait le bras et l'entraînait en disant :

— Allons voir se coucher le soleil!..

Et ils cheminaient le long du Moulinet, sans mot dire; le souvenir de leurs enfances associées était vif comme la tache rouge de l'astre, en train de descendre dans l'étang comme une boule de feu que toute l'eau du lac ne parvenait pas à éteindre...

Un matin que Fanny descendait l'escalier pour se rendre à l'école, elle aperçut Baltus assis sur la plus haute marche. Il haletait et des deux mains il se comprimait le cœur. La fillette poussa un cri.

— Oh! ne t'émeus pas, Fanny, dit le peintre, d'une voix entrecoupée. Ce n'est qu'un accès. Ça passera. Veux-tu m'aider à descendre?..

Il parvint à se redresser, en s'accrochant aux balustres. Un bras sur la main-courante, l'autre posé sur l'épaule de Fanny, il descendit... On appela le médecin, qui recommanda le repos. Il conseilla de monter un lit dans l'atelier du

L'OMBRE QUI DESCEND

peintre afin de lui éviter les fatigues de l'escalier.

Baltus ne sortit plus; sa mère avait dressé son lit près de la cheminée en face de la verrière. Le peintre demeurait assis, soutenu par des coussins. Il voyait la route à travers les vitres, et il savait l'heure par la marche des ombres bleues sur la façade des maisonnettes blanches! Parfois il regardait plus loin, en pensée il côtoyait l'Etang du Moulin, franchissait les Petites Montagnes et s'approchait de la chaumière ruinée de la Touvraine...

A la brune Fanny et Jean l'aidaient à sortir de son lit; ils glissaient son fauteuil devant la fenêtre. Alors il regardait défiler les chevaux, les gens et les machines et dans ses yeux s'allumait cette étincelle qui les avivait au temps où il avait la force de les peindre et de les dessiner... Un instant il paraissait oublier son mal; ses joues pâles se coloraient, ses traits s'animaient comme si un peu de toute cette vie qui, au dehors, passait dans un joyeux et pittoresque cortège d'êtres et de choses, se fût communiqué à sa chair mourante.

Baltus faiblissait de jour en jour; maintenant, après ses accès de toux, son mouchoir rougissait... Le sommeil l'avait quitté et la nuit il

L'OMBRE QUI DESCEND

réclamait sans cesse à boire. Sa mère le veilla et Fanny obtint qu'on lui permit de relayer la malheureuse au chevet de son fils... Un soir, succombant à son affreuse fatigue, Baltus s'était assoupi. Dans le vaste silence de l'atelier on entendait battre le cœur du peintre et siffler sa gorge. L'heure passa et Fanny restait immobile, retenant sa respiration afin de ne pas interrompre le repos de son grand ami. Le jour vint et sur les ténèbres de l'atelier glissa comme une gaze mauve. Les choses estompées l'une après l'autre sortaient de l'ombre... Baltus poussa un soupir et inclina la tête sur l'oreiller. Ses yeux se fixèrent sur la fillette comme sur une apparition, car un instant Baltus écarquilla toutes grandes ses paupières étonnées.

— Fanny! fit-il, en lui touchant l'épaule.

Elle sursauta; le peintre la contemplait dans une sorte d'extase. Il dit d'une voix presque imperceptible :

— Tu es bien jolie, Fanny! Et je comprends que Jean t'aime.

Elle rougit et machinalement répéta : « Jean m'aime! » et sa voix était comme l'écho de celle de Baltus.

— Oui, Fanny, mon frère t'adore... Je puis bien te le dire, moi qui vais mourir.

L'OMBRE QUI DESCEND

Une grande clarté entraînait en elle comme dans le même instant la lueur du soleil levant inondait soudain la chambre. Et elle se mit à pleurer, ne sachant si c'était de la joie d'une révélation qui la bouleversait et la fixait sur son propre sentiment ou de la douleur d'apprendre que celui qui venait de l'instruire allait cesser de vivre... Et les paroles de Baltus lui donnaient maintenant l'impression de choses vues à travers un voile :

— Tu ne peux deviner combien il t'aime. Mais tu le sauras un jour, quand tu partageras sa tendresse. N'êtes-vous pas comme deux fleurs écloses sur une même branche et dont le parfum se confond ? Prépare ton cœur à cette grande joie. Tu vas commencer à vivre maintenant, et moi j'ai déjà commencé à mourir. L'univers n'est point seulement rempli de détresse.

Le jour était tout à fait venu ; en face, sur les façades des chaumières le soleil répandait son rayonnement. L'étang du Moulin, dépouillé de son manteau d'ombre, venait de revêtir sa robe rose de chaque matin, que nouait la ceinture des hautes herbes où flottait encore une des suprêmes écharpes mauves de la brume nocturne.

Pendant la journée l'état de Baltus s'aggrava ;

L'OMBRE QUI DESCEND

il se plaignait d'intolérables douleurs de côté. L'après-midi il eut une syncope. Le docteur confia qu'il gardait peu d'espoir... La mère fit appeler le prêtre et le vicaire Jacquier vint avec les saintes huiles lui donner l'extrême-onction. Il avait repris ses sens et son cœur, comme allégé, battait plus doucement.

Il se leva sans aide; soutenu par Fanny et Jean il s'approcha de son fauteuil, et s'y laissa choir. Il s'entretenait avec les siens, qui l'entouraient, disait des mots qu'il voulait rendre gais. Il examinait d'un regard comme évasif les choses ornant l'atelier. Il arrêta longuement ses yeux sur sa *Paysanne au Soleil*; Jean l'avait accrochée au-dessus de sa table de travail, et son rire paraissait emplir la chambre de sa jeune sonorité. Après chacun de ses silencieux examens, Baltus lentement hochait la tête. Tout à coup son masque prit une expression étrange; l'effarement dilatait ses pupilles, fixées sur un objet invisible; ses doigts amaigris se cramponnaient aux bras du siège. Les paupières de Baltus battaient fièvreusement et de sa gorge soulevée sortait une lamentation sourde comme le gémissement des peupliers secoués par la rafale.

Le forgeron porta le peintre sur son lit; le

L'OMBRE QUI DESCEND

visage tourné vers les siens, les yeux pleins d'un étonnement immense, il demeura sans mouvement. Tout ce qui lui restait de vie semblait se concentrer dans son regard désespéré et affectueux. Agenouillée devant le lit, Fanny éplorée serrait dans ses mains les doigts diaphanes de l'agonisant. Jean, debout à côté d'elle, joignait les mains, et à ses lèvres montaient impétueusement les paroles de ces prières que depuis longtemps il négligeait de dire... Penchée au-dessus du chevet, comme une Sainte Femme au-dessus du Tombeau, la mère Demane d'un linge mouillé humectait le front de son fils; à deux pas, anéanti sur une chaise, le forgeron, pour refouler ses sanglots, mordait dans son mouchoir qui l'étouffait comme un bâillon.

La bouche de Baltus s'entr'ouvrit; il promena autour de la chambre son regard, qui s'arrêta sur Fanny, puis sur Jean. Il dit aux siens quelques suprêmes paroles d'adieu, mais elles paraissaient s'adresser surtout aux deux jeunes gens dont les cœurs rapprochés battaient solidairement tout près du sien :

— Aimez-vous bien...

Le râle montait dans sa gorge. Les membres se roidirent, un voile blanc parut passer devant son visage maintenant tourné vers la fenêtre.

L'OMBRE QUI DESCEND

Et Baltus resta immobile; dans ses yeux, grands
ouverts et comme plus vivants que jamais dans
la mort, entraît toute la clarté du ciel.



TROISIÈME PARTIE.

Le Retour de l'Aurore.

I

Dans le coin de la vaste chambre où désormais il travaillera seul, Jean Demane, assis à son bureau, s'interrompt d'écrire. Son journal est ouvert devant lui et il en feuillette les pages pour relire les lignes que ce matin d'août il y a tracées :

« Quinze jours ont passé depuis sa mort. Et pourtant il me semble qu'il vient de nous quitter. Je crois le voir là encore, dans ce lit que maman n'a pas voulu faire démonter si vite, et où elle vient prier, comme devant un autel... Je vois ses yeux; ils me parlaient davantage que sa bouche, et à mes oreilles, dirait-on, ses derniers mots bourdonnent comme des abeilles qui ne trouvent point l'entrée de leur ruche... Tout, autour de moi, a perdu un peu de sa vie, tant celle de Baltus s'y était communiquée. Oh!

LE RETOUR DE L'AURORE

père, oh! mère irréprochables, pourquoi Dieu vous a-t-il si cruellement frappés? Pourquoi vous avoir ainsi plongés dans la détresse? Puisse mon affection pour vous doubler, afin de vous donner l'illusion que vous avez toujours deux fils! Ce matin, pourtant, la quiétude, pour la première fois, revient s'asseoir à côté de ma douleur. A elles deux elles vont tisser mon souvenir... Quand Baltus eut rendu le dernier soupir, ma mère descendit ses paupières sur ses yeux; du fond du néant ils prétendaient regarder encore ce soleil dont le peintre ambitionnait de fixer le chaud rayonnement dans des œuvres qu'il aura vues seulement en pensée. Fanny joignit ses mains sur un crucifix de cuivre qu'il aimait pour sa délicate ciselure. Avant nous tous elle aspergea le corps du bout d'un rameau bénit... Baltus resta là deux jours. On apportait des gerbes et des couronnes auxquelles Fanny et moi nous mêlâmes des fleurs des champs.

» En quelle éblouissante harmonie se fondaient toutes ces fleurs sur la couche mortuaire! Elles semblaient exhaler tout le mystère, tout le charme de cette couleur dont le peintre avait à moitié pénétré le secret. Royvèle avait apporté une de ces petites couronnes d'immortelles jaunes

LE RETOUR DE L'AURORE

comme on en voit sur la tombe des pauvres gens. C'était la plus éloquente... Le soir nous avons allumé des cierges et à leur lueur jaune Baltus ressemblait à ces gisants que les vieux tombiers ont figurés sous de minces linceuls. Fanny et moi nous sommes restés seuls auprès du défunt chéri, agenouillés côte à côte. Fanny murmurait des prières que j'accompagnais en pensée. Nous avons vécu ainsi deux nuits inoubliables, plongés dans le grand et mystérieux silence des destinées révolues; drapée dans les plis rigides de sa robe noire, Fanny m'apparaissait comme l'ange même de la Douleur. J'évitais de voir son visage; en éveillant ma passion dans cet instant tragique, j'aurais cru commettre un sacrilège. Pourtant, j'ai profondément senti pendant ces heures où nous ne parlions pas, combien elle m'est chère. Et même devant ce mort regretté j'ai souhaité de ne plus vivre, si je n'avais pas l'espérance de la conquérir un jour. Car pour l'amour la mort n'est point épouvantable, et ils savent cheminer de concert vers un but identique. A un moment donné j'ai eu l'impression que c'était moi que Fanny pleurait.

» Le second matin nous avons enseveli Baltus; avant de fermer son cercueil, tous nous

LE RETOUR DE L'AURORE

l'avons embrassé une suprême fois, et Fanny lui a mis sur le cœur les fleurs fanées d'un petit bouquet cueilli ensemble au printemps et que je gardais sur mon bureau. A l'heure des funérailles tout le village s'assemblait sur la Fossette. Les paysans avaient revêtu leurs habits des dimanches et les enfants de l'école, auxquels l'instituteur avait donné congé, leur couraient dans les jambes. Quelques soldats se mêlaient à la foule; c'étaient des frères d'armes de Baltus qui venaient saluer la dépouille du défunt au nom de la Compagnie universitaire. Bientôt le curé est arrivé, suivi du vicaire Jacquier, tous deux recouverts de leurs chasubles. Près du seuil l'enfant de chœur est resté debout, avec la croix processionnaire. Sur leurs épaules, Flip Stock, Pei De Coen, Félix et Royvèle ont porté la bière jusqu'à l'église. Après l'office, dans le cimetière, quand les fossoyeurs ont descendu le cercueil dans la fosse, en écoutant les cordes râcler le chêne il me semblait que ces cordes me sciaient le cœur...

» Il est mort, on l'a rendu à la terre, et pourtant la maison est pleine de lui, de sa vie, de son travail, de sa gaieté, de son affection. Nous l'attendons comme toujours aux heures coutumières et nous nous mettons souvent à

LE RETOUR DE L'AURORE

table en songeant : « Il ne reviendra pas avant une heure, il sera allé peindre à Berchem, où le cabaretier Lambin l'aura invité à partager sa soupe. » Nous nous regardons, et l'irréremédiable vérité nous pénètre. Ici, dans l'atelier, je crois entendre sa voix, le bruit menu de son crayon sur le papier, le frottis de sa brosse sur la toile rude. Tout me le rappelle, ses études qui couvrent les murs, et cette *Paysanne au Soleil* qu'il préférait à toutes ses autres toiles et dont le sourire sur sa bouche a l'air de s'étioler comme une fleur. Et là, sur le chevalet, un tableau attendra en vain la dernière main du peintre. C'est le vieux Cormon devant son enclume, mais son geste n'est qu'esquissé... C'en est fait de l'esprit d'où sortaient ces œuvres!..

» Chaque chose aigüise mon chagrin; quand j'ouvre un livre, mes regards tombent sur un passage lu ensemble; quand je regarde les murs je rencontre toujours les études qui me rappellent nos plus joyeux jours. J'avais songé un instant à enlever d'ici tout ce qui évoque sa mémoire; mais ma souffrance n'en aurait été que plus vive. Je ne changerai rien à notre chère chambre, je n'ôterai pas du chevalet la composition commencée. J'aurai ainsi l'illusion, en travaillant, de savoir Baltus près de moi et,

LE RETOUR DE L'AURORE

plongé dans l'étude, j'oublierai souvent sa mort.

» L'espérance ailée descendra-t-elle un jour jusqu'ici?.. Elle seule pourrait me dire si Fanny m'aimera jamais? Elle seule aussi, en la touchant, lui ferait comprendre la raison de ce trouble qui s'empare de moi quand je suis auprès d'elle. Mais les deux fleurs d'une même branche ne s'épanouissent pas toujours ensemble. Parfois l'une s'ouvre quand l'autre s'est fanée et perd ses pétales défraîchis. Pourtant le parfum de l'une prolonge le parfum de l'autre. La vie succède à la mort plus qu'à la vie. L'homme, ici-bas, ne marche-t-il pas entre des vivants et des morts? Et pourquoi les morts nous impressionnent-ils plus que les vivants? Pouvons-nous sans égoïsme détourner nos regards de ceux-là pour les fixer sur ceux-ci, qui sont plus près de nous, sinon plus avec nous, et que peut-être nous comprenons moins? Puisqu'ils vivent, ne continuent-ils pas à nous céler une partie de leur esprit?.. »

II

Les mois n'effaçaient pas du visage de Demane les traits de la mélancolie. Il travaillait

LE RETOUR DE L'AURORE

peu, ne lisait guère, lassé de tout. Il s'attardait en ville et, pour faire diversion à ses pensées, il retourna aux réunions de la *Mandragore*. Il discutait, il s'enthousiasmait pour des théories spécieuses et vides, et parfois il tombait dans les vues de Pierre Rivoire et d'Omer Belval. Après chacune de ces séances il se sentait plus fatigué, plus faible et, par réaction, il retombait dans un découragement plus sombre que jamais. Pendant des semaines Jean hanta les quartiers populaires du Coin du Diable, où, un soir de musardise, la curiosité l'avait fait entrer dans un cabaret où chantaient des airs d'accordéons.

Demane invita le musicien à boire avec lui; d'autres drilles vinrent s'asseoir à leur table et ils partirent, éméchés, bras dessus, bras dessous, en braillant. Ils allaient d'un estaminet à l'autre, par des ruelles tortueuses qui les menèrent finalement dans une salle de danse. Aux sons d'un orchestrion immense, clinquant et prétentieux, qui trônait sur une estrade enguirlandée, Jean polka, valsa, accouplé à des femmes en sabots, aux cheveux pommadés tout pleins de peignes de strass; après chaque tour il payait un sou à l'homme qui annonçait les danses. Attablé en compagnie de ses copains et de quelques ribaudes dont il encourageait

LE RETOUR DE L'AURORE

les privautés, il but de méchante bière et des alcools frelatés.

Demane retournait souvent dans ces bouges, dont les habitués et les habituées finissaient par le considérer comme un des leurs; n'appartenait-il pas à la famille des bons danseurs et des bons gueux de l'endroit? Le premier soir Jean avait reçu le baptême initial; maintenant c'était la communion... Il se lia particulièrement avec un garçon de son âge, qui remplissait dans la salle de danse l'office de surveillant. Dans les querelles qui éclataient entre jaloux, il était le médiateur. Ils dansaient souvent à deux; c'était un gars découplé, aux allures ambiguës. Sa démarche ressemblait à celle d'un marin; il penchait de droite à gauche, de gauche à droite, comme dans un roulis déterminé par d'invisibles vagues dont les sabotées des danseurs représentaient le bruit sourd. Bâti en athlète, sa force semblait une dérision; on le bousculait, et il recevait sans se fâcher les taloches et les gourmades. A minuit l'orgue se taisait, le patron éteignait les lampes et les couples se perdaient dans l'ombre des ruelles et des impasses, où le bruit des baisers succédait au bruit des disputes. Jean sortait avec son copain; on les voyait s'enivrer ensemble à



p. 300. « Sur leurs épaules, les camarades ont porté la bière jusqu'à l'église. »





p. 300. « Sur leurs épaules, les camarades ont porté la bière jusqu'à l'église. »



LE RETOUR DE L'AURORE

des tables de cabarets mal famés, autour desquelles il leur arrivait de danser des rondes frénétiques, la main dans la main des salopes qui étaient leurs compagnes d'une nuit...

Ces veilles prolongées, ces fausses et honteuses distractions, qui étaient autant d'heures de fatigue, avaient cruellement agi sur Demane. Il n'était plus le même. Il avait beaucoup maigri et son pas trahissait une lassitude prématurée. Il s'acquittait ponctuellement de son emploi de bibliothécaire, mais négligeait ce qui autrefois était pour lui l'essentiel de la vie. Il ne s'asseyait plus à son bureau, n'ouvrait plus un livre, ne répondait pas aux lettres que lui envoyait Montville, fixé à Londres; il fuyait les déduits intellectuels. C'est tout au plus s'il conversait parfois encore avec Royvèle, au hasard des rencontres, quand, après son travail, il flânait en ville, sur les boulevards, où il aimait, assis à une terrasse, devant un bock, de regarder les passants et les passantes; mais il les regardait avec d'autres yeux que les paysans et les paysannes qu'il observait jadis, sur la Fossette, à travers la fenêtre de la maison paternelle...

En noctambulant ainsi, il contracta une bronchite; il s'alita, et ses parents crurent qu'il avait

LE RETOUR DE L'AURORE

hérité du mal de Baltus et que leur second fils aussi allait mourir... Loin de tout bruit, lucide, il se repliait sur soi-même et se reprochait sa conduite impie. Il avait honte de lui : ne méritait-il pas des reproches plus violents que ceux qu'il adressait naguère à ses méprisables compagnons d'atelier? Il avait été plus trivial qu'eux, il était descendu plus bas dans l'abjection. Sa propre conduite lui inspirait du dégoût...

A la nouvelle de la maladie de Jean, Royvèle, qui avait été très attristé par ses débauches, mais les excusait, alla voir son ami. Demane, revenu à son ancien moral, à ses nobles pensées d'autrefois, goûtait particulièrement ces heures tièdes et attendries où le sculpteur se trouvait près de lui. Il devinait tant de dévouement et de profondeur dans l'amitié de Royvèle, cette amitié qu'il avait presque méconnue! Il paraissait prendre des forces, se levait, s'essayait au travail. Le froid l'engourdissait et il remontait se coucher. Mais le sommeil ne venait pas. Il regardait tomber la neige et sa blancheur lui suggérait la blancheur d'un linceul. L'ombre des douloureuses réflexions passe sur son esprit, et il la compare au vol d'un oiseau de proie qui plane dans le ciel avant de descendre sur sa

LE RETOUR DE L'AURORE

victime. Mais la victime a trouvé un refuge et l'ombre se déchire... Jean songe à Fanny et sa main se porte à son cœur où entre la sérénité. Et le jeune écrivain s'endort, en fermant les yeux sur une adorable image qui emplit son esprit.

III

Antoine Royvèle pend la crémaillère dans son nouvel atelier. Il a invité ses camarades de la *Mandragore*. Jean Demane, dont la convalescence s'achève, a promis de venir, à condition d'être dispensé de boire. Affranchi de cette formalité, il sera là moins en convive qu'en spectateur. Il tient même à ne rien perdre du spectacle, car il se présente le premier. Le sculpteur le reçoit, aidé de Pierre Rivoire, qui a assumé la responsabilité de la décoration du lieu. Et Jean, d'un seul coup d'œil, se convainc que le bossu est meilleur tapissier que peintre; les symétriques guirlandes de feuilles vertes sont ordonnées aux murailles avec un goût impeccable, sous des couronnes comme les païens en accrochaient aux antes des sanctuaires

LE RETOUR DE L'AURORE

dont ils imploreraient les divinités. Rivoire aussi a moins de fierté que de rancune; il s'empresse auprès de l'écrivain et s'écrie, en levant au ciel ses longs bras :

— Le revenant!..

Il ajoute, d'un air comique, en lui montrant la porte :

— Tu vas t'en aller. Il n'y a rien à faire ici pour les ombres!..

Jean le repousse et répond sur le même ton :

— Tu verras ça tantôt. Les ombres ont parfois de longues dents. En attendant que j'aie l'occasion de te le prouver, laisse-moi passer.

Il enlève son chapeau et son caban, les pend à une patère et retourne tendre les mains au sculpteur.

— Au moins, si tu es venu pour manger, as-tu apporté quelque chose pour notre pique-nique? interroge Royvèle.

— J'ai voulu payer mon écot. Regarde.

Il prend un paquet qu'il a déposé près du chambranle avant d'entrer; il le déficelle et, l'ayant ouvert, en tire une bouteille de champagne et un jambon qu'il brandit au-dessus de sa tête :

— La bouteille sort de la cave de mon père; le jambon provient de feu le verrat du fermier Daland! C'était un fameux cochon...

LE RETOUR DE L'AURORE

— Déjà tu commences à faire de l'esprit, remarque Royvèle. C'est encore ce que tu nous apportes de mieux. Il prouve que tu as recouvré ta bonne humeur.

Louis Taupère paraît. Sans cérémonie, avant de serrer les mains à ses amis, il s'approche de la grande Vénus de Milo qui, dans un coin de l'atelier, incline son mystérieux sourire, comme une offrande préalable à la déesse de céans, il lui passe au cou le chapelet de saucissons dont il s'était muni. Pareil à un collier, il s'arrondit sur la poitrine de plâtre de la statue. Cette dérisoire parure ne cause point l'hilarité du petit Narcisse pompéien qui, debout sur la cheminée, lève un doigt réprobateur vers le facétieux pianiste, mais n'en continue pas moins de pencher la tête à la manière de sa sœur antique.

Omer Belval et Carl Morian arrivèrent une heure plus tard. Le critique amenait deux grisettes de ses amies; elles se piquaient de belles lettres et, en dehors du temps de leurs aventures galantes, fréquentaient les expositions de peinture, les matinées classiques et les meetings révolutionnaires.

L'une était blonde, l'autre noire; cela faisait dire au violoniste, qui songeait à la valeur des

LE RETOUR DE L'AURORE

notes, qu'elles étaient jolies comme trois. Belval les présenta : Mariette et Eugénie. Demane les aida à se débarrasser de leur manteau et de leur petit bonnet, si minuscule et si léger qu'il semblait avoir été fait exprès pour s'envoler par-dessus les moulins. Avec des allures impertinentes, elles parcouraient l'atelier; elles ouvraient les bahuts, feuilletaient les livres, examinaient les esquisses accrochées aux murailles, se plantaient avec des airs connaisseurs devant les moulages et soulevaient sur les selles le linge ruisselant d'une figure ébauchée, dont apparaissait la nudité informe et humide. On dressa la table; le haut bout touchait le rougeoyant poêle de fonte. Royvèle, qui avait endossé un vieux frac sur un gilet de fantaisie, où tombaient les longues pointes de sa lavallière rouge, énuméra des trois côtés les places des convives :

— Voici le lit du milieu, comme auraient dit les anciens, fit le sculpteur sur un ton comique et solennel, en menant Demane devant une rangée de coussins jetés sur le carreau. Et ceci est la place d'honneur. Elle te revient, car tu es notre hôte le plus distingué. Nous ne sommes pas dans un triclinium, mais il ne sera pas interdit d'allonger les jambes.

Comme les deux amies de Belval poussaient

LE RETOUR DE L'AURORE

leur tabouret vers la table, Royvèle leur dit, sur un ton plus sentencieux :

— Mesdemoiselles, nous ne sommes pas au complet. D'ailleurs, je tiens à vous prévenir : Il n'y en aura pas pour votre dent creuse...

Rivoire, qui s'était esquivé, revint, précédant deux femmes en voyants atours. Elles entrèrent en coup de vent, haletantes, en se plaignant de la hauteur de l'escalier. L'une d'elles, belle Juive de trente ans, qui souvent avait posé pour le statuaire, portait une large étole d'hermine; l'autre, pléthorique Flamande d'âge presque mûr, se drapait dans un manteau de fausse loutre. Elles jetèrent leurs fourrures sur un canapé, et leur décolletage à outrance montra la chair de leur gorge nue. Eugénie et Mariette complimentèrent les nouvelles venues; mais elles estimaient, à part soi, que lorsqu'on a du savoir-vivre, on attend le soir pour se déshabiller. Et il était à peine quatre heures...

— Je n'en puis plus, déclara la grosse Alice.

— Moi, je suis morte, assurait Sarah. A-t-on idée de demeurer si haut!

Elles épongaient leur visage avec leur mouchoir. Mais Rivoire persifla :

— On perd vite l'habitude de loger dans les mansardes!..

LE RETOUR DE L'AURORE

— Toi, tu es une rossel fit Belval.

— Vous feriez mieux de dire : Une bosse, corrigea la grisette blonde.

Et elle passa la main sur le dos gibbeux du dessinateur, car elle était superstitieuse. Mais Alice, qui n'était guère susceptible, conseillait :

— Laissez là l'histoire ancienne. Nous voici dans la place, et c'est l'essentiel.

— Pourtant, c'est nous les assiégeants, remarqua Carl Morian.

Et il entourait la taille de celle que, par euphémisme, il appelait sa double croche. Une taloche le fit lâcher prise, tandis que Sarah marquait combien étaient en honneur les artistes chez qui elle consentait à venir dîner à pique-nique :

— Fermer mon café le dimanche! C'est le jour des clients sérieux! Vous me mettez sur la paille!..

— En attendant, mets-toi sur ce chanvre, interrompit Rivoire, en l'invitant à s'asseoir sur les sangles d'un pliant.

— Oh, toi, tu n'es jamais sérieux.

— Il ne faut l'être jamais avec les femmes. Elles vous le reprochent amèrement plus tard...

— Et puis, intervint Royvèle, assez disputé : Monsieur est servi!

LE RETOUR DE L'AURORE

Il imitait l'attitude d'un maître d'hôtel formulant l'annonce sacramentelle. Et offrant le bras à Alice :

— Madame, vous permettez? Vous êtes la doyenne.

Elle ne se formalisa point de ce brevet d'ancienneté que, sans malice, son cavalier lui décernait, car sa prometteuse quarantaine la rendait plus désirable que ses compagnes. Et elle savait qu'après des très jeunes gens elle commençait seulement à être en faveur. Elle s'assit sur un fauteuil, à droite du sculpteur qui, ayant dénoué sa cravate, en rejetait les bouts sur son épaule, comme d'une écharpe. En face, entre ses deux amies, Omer Belval émergeait, accroupi sur une natte. Sans attendre d'y avoir été invité par son hôte, il glissait dans son assiette des sardines et les dévorait goulûment.

— Votre ami est gourmand, affirma Sarah, en s'adressant à Demane, son commensal de gauche : Il lui faut des bouchées doubles!..

Belval, qui avait entendu, répondit, en regardant l'une après l'autre ses voisines :

— Comme cela je suis presque certain d'en garder une pour la bonne bouche. Je dis presque, car au lieu de comparer la femme à un serpent, il faudrait la comparer à une anguille; ce serait

LE RETOUR DE L'AURORE

plus juste, même au point de vue du sexe. Elle vous glisse entre les mains au moment où on croit la tenir.

Et il enfonçait les pointes de sa fourchette dans le corps huileux de son poisson, comme s'il eut voulu l'empêcher de sortir de son assiette.

— Sous quelle roche vont se glisser les tiennes? demanda Louis Taupère, qui occupait, en face d'Eugénie, un coin de table à proximité du poêle.

— Sous la roche Tarpéienne, insinua Rivoire. C'est la place d'une femme infidèle.

— On ferait bien de vous y jeter, intervint Mariette, en lui rétorquant son insinuation. Ne fût-ce que pour vous apprendre à vous mordre la langue.

Afin de faire valoir ses bras nus, la belle Israélite s'était offerte à préparer la mayonnaise; les larges manches de son corsage relevées jusqu'aux épaules, elle mariait l'huile à des jaunes d'œufs, pendant que Demane, débouchant un carafon, en versait dans son plat le vinaigre goutte à goutte. On passa le homard, tandis que Jean, dans une jatte ébréchée, tournait une dernière fois la salade.

— Mesdames, annonça Royvèle, jugeant superflu de prévenir ses camarades de cette cir-

LE RETOUR DE L'AURORE

constance, ne vous étonnez point si j'ai un peu bousculé le menu. Les artistes ne peuvent en rien imiter les bourgeois qu'ils conspuent et critiquent : Nous commencerons par les entremets. Après, vous ferez comme bon vous semblera. Toute la chère est sur la table.

Et il montrait successivement du doigt les victuailles : le jambon de Demane, un rôti de veau, des boîtes de thon et de sardines, une ample spirale de boudin blanc, un demi-fromage de Hollande, des tartes, des pommes et des bananes. Entre les plats, les saucières, les saladiers et les verres disparates, remplissant sur la nappe les espaces vides, des bouteilles de bordeaux touchaient de leur panse rondellette les flancs maigres d'une sèche bouteille de rhin. Un petit flacon de cognac s'abritait derrière une haute coupe, et au milieu de la table, placée sur une caisse à cigares comme une reine sur son trône, l'unique bouteille de champagne dominait la vaisselle de son diadème d'étain doré.

Ils mangèrent et ils burent. Ils mangèrent au hasard des plats qui passaient ou étaient à leur portée. Ils burent ce que par fantaisie ou par prévenance un voisin ou une voisine s'avisait de leur verser. L'alcool précédait le vin,

LE RETOUR DE L'AURORE

et si personne ne mettait d'eau dans le sien, beaucoup le mélangaient avec de la bière... On avait allumé une lampe à pétrole suspendue au plafond et dont le réflecteur de fer blanc projetait sur cette médianoche une lumière confuse. Seules les chairs des femmes, dans ce clair-obscur, inséraient de la luminosité. Et Jean qui, sobre depuis le début du repas, conservait sa lucidité, comparait ce spectacle à quelque ripaille peinte par Jacques Jordaens. Au moment de sabler le champagne, Rivoire, brandissant sa coupe, se leva :

— Messieurs, dit-il, en regardant les femmes tour à tour, je vous propose de boire à la Beauté.

Tout autre toast porté par lui eût été accueilli par des protestations ou par des éclats de rire. Mais cette santé préconisée par un être dont la hideur semblait insulter à toute cette harmonieuse jeunesse qui l'entourait, était comme un acte de renoncement... Il y avait quelque chose de sublime dans cette attitude. Nul, en cet instant, ne songea à se moquer du bossu. C'est la seule fois, sans doute, que la commisération, que la pitié de tous ses camarades monta en chœur vers cet homme qui venait de faire oublier sa vilaine âme en s'énorgueillissant de la

LE RETOUR DE L'AURORE

laideur de son corps. On l'acclama, on trinqua, on le félicita, et Carl Morian lui offrit la première tasse du chocolat qu'il venait de faire bouillir.

Les pipes sortirent des poches et la lumière incertaine de la chambre s'embrouilla davantage, comme si à l'ambiance même s'étaient communiquées les fumées qui enveloppaient les esprits. Omer Belval, qui abhorrait le tabac commun, avait allumé une fine cigarette blonde, dont le bout de liège passait, après chaque bouffée, aux lèvres de Mariette et d'Eugénie, avant de lui revenir. Elles l'embrassaient sur la bouche en lui entourant le cou de leurs bras avec des airs de chattemites. Mais le critique doucement les repoussait, car il n'aimait point devant des tiers être l'objet de pareilles familiarités, dont le lendemain il lui semblait que sa dignité demeurerait compromise.

— Au lieu de m'embrasser tout le temps, dit-il, en s'adressant à sa blonde compagne, dansons quelque chose.

— Oui, oui, acquiesça Eugénie, en battant des mains, je t'accompagnerai. Il y a bien ici quelque méchante mandoline?..

Omer Belval se connaissait à l'orgueil. Cette invite était à la fois pour Mariette un éloge et

LE RETOUR DE L'AURORE

une flatterie. Depuis qu'elle avait vu la Duncan, elle s'était découvert une âme de danseuse, si l'on peut ainsi dire; dans sa chambre, les pieds nus, en chemise, elle ne cessait de s'exercer à des pas beaucoup plus grecs, prétendait-elle, que ceux mis à la mode par la célèbre ballerine; mais ils étaient assez ridicules, car elle ignorait tout des lois orchestriques. Cependant, elle se croyait infiniment de talent, et il suffisait d'y faire allusion pour qu'aussitôt elle fit sauter ses bottines et son corset... On le vit bien, car il ne fallut point qu'on la suppliât : en un instant elle fut nue, au milieu de l'atelier, sous la lampe qui laissait tomber sur l'or de ses cheveux dénoués son avare ruissellement. Elle était menue, presque frêle, mais ses petits seins bien plantés étaient fermes comme ceux d'une vierge. Un pied détaché du sol, les bras écartés, elle allait esquisser son premier pas, quand de la table partit une exclamation. Mariette demeura interdite. Puis elle tourna la tête : Rivoire, devant la tenture soulevée, se dressait tout nu, et ses poings, sur les hanches, se cachaient à moitié dans la gaze de la courte jupe rose qui lui serrait la taille.

Il était à la fois grotesque, pitoyable et repoussant, avec ses jambes tortes, ses bras dé-

LE RETOUR DE L'AURORE

mesurés, sa poitrine qui bombait, son dos dont Polichinelle aurait été jaloux, ses longs pieds décharnés et comme squeletteux. Et la grimace qu'il faisait en regardant la danseuse avec des yeux de concupiscence ajoutait au douloureux comique de son image...

— Vive Quasimodo! cria Eugénie, en déposant la mandoline dont elle se préparait à tirer un son.

— Vive Yago! fit à son tour Louis Taupère.

— Pourquoi pas? répondit Rivoire. Quasimodo et Yago méritent qu'on les admire. Nous tous, ici, nous proclamons la nécessité de l'amour et reprochons aux hommes, et aux femmes, d'insuffisamment le prodiguer; ne devons-nous pas louer, par conséquent, deux mortels ayant à eux seuls donné plus de preuves d'amour que plusieurs générations d'amants? Ils ont aimé très fort, plus fort que personne; et puisque l'égoïsme est la fleur de la passion, pouvons-nous leur faire un grief d'avoir été, dans leur jalousie, un peu plus susceptibles, un peu plus ombrageux que d'autres, qui ne les valent pas?.. Yago et Quasimodo ont été de grands amoureux. On en a beaucoup médité, il faut les réhabiliter...

— Desdémone et Esméralda les ont mal com-

LE RETOUR DE L'AURORE

pris, avança Omer Belval, qui ne dédaignait pas le paradoxe.

— Toi, affirmait ^{Taupère} ~~Rivoire~~, en s'adressant au bossu, tu finiras à la potence de Montfaucon!

— Je veux bien, si à la même corde on pend une Esméralda pareille à celle-ci, répliqua Rivoire.

Saisissant la jolie fille par la taille, il se laissa tomber à ses genoux dans l'attitude d'un adorateur suppliant. Puis il se redressa, serra Mariette dans l'étau de ses bras secs et l'emporta dans une polka frénétique, en disant :

— Après la pause la danse!..

Il écartait immensément les jambes et il avait l'air d'un faucheur emportant une mouche. Les rapins et leurs voisines marquaient la mesure de cette danse folle et désordonnée en frappant avec grand vacarme leurs fourchettes et leurs couteaux contre la vaisselle. Mais Mariette s'échappa de l'étreinte de Rivoire; elle le gifla, pour l'avoir humiliée plus à ses propres yeux qu'aux yeux de ses amis en la contraignant, elle libre disciple de l'illustre Isadora, à danser ce qu'elle appelait une danse de sabotiers. Indignée, elle protestait :

— Ça n'est pas classique, ça n'est pas clas-

LE RETOUR DE L'AURORE

sique! Tenez, voici comment on dansait à Athènes!..

Alors, se drapant dans un voile, elle tenta d'évoquer les mouvements de la Duncan, qu'elle semblait parodier plutôt qu'imiter. Cela ne manquait pas de drôlerie; si bien que Carl Morian s'écria, quand Mariette eut accompli son dernier saut :

— C'est très amusant.

Mais elle ne saisissait qu'un seul des deux sens de cette affirmation, et elle souriait, en ramenant des deux mains sur sa gorge l'écharpe de tulle qui lui avait servi de tunique. Pendant qu'on applaudissait, elle se rhabilla, mais demeura déchaussée, afin de montrer de plus près, à ses nouveaux amis qui ne les connaissaient pas, ses pieds qu'elle avait beaux.

— Moi, dit la grosse Alice, quand Mariette eut repris sa place à table, à côté de Belval, je n'ai jamais su danser. C'est la faute à mes parents; ils m'ont toujours empêchée d'aller au bal, qu'ils prétendaient être un lieu de perdution.

— Ils ont bien fait, constata Taupère, avec une ironie inhabituelle, mais qu'on pouvait imputer à un commencement d'ivresse; grâce à eux, vous êtes restée sage...

LE RETOUR DE L'AURORE

— Jusqu'à dix-sept ans, continua la vigoureuse Flamande, qui était bonne fille et s'était tellement accoutumée à la raillerie dans le café de Sarah où elle était serveuse qu'elle ne se piquait de rien.

— La vertu, regretta Royvèle, est une denrée qui ne court point les rues.

— Bien sûr, ajouta Morian; puisqu'elles sont envahies par le mal.

— La vertu, sentencia Belval, elle ne se voit plus que dans les musées, et encore est-ce en peinture. Car j'ai remarqué que les sculpteurs ont une tendance à représenter de préférence le vice...

— Comme tu y vas, protesta Royvèle. Tantôt ces dames finiront par croire qu'elles dînent chez un satyre...

— Au fond, assura Eugénie, la vertu est pour une femme un fardeau dont elle aurait tort de ne pas se débarrasser au plus tôt. Les vieilles filles chastes ont-elles gagné beaucoup à conserver ce que nous autres, depuis un plus ou moins long temps, nous avons perdu?..

— Mon premier amant, avoua Eugénie, était un paltoquet...

Elles se poussaient l'une l'autre sur le chemin des confidences. Rivoire les aiguillonna :

LE RETOUR DE L'AURORE

— Ce serait drôle de savoir comment, pour chacune de vous, a cessé la continence...

Tour à tour elles y allèrent du récit de leur séduction. Au fond, ces récits se ressemblaient tous; il n'y a qu'une manière de pécher. On croit, au moment où on a failli, qu'il en est de différentes; mais plus tard, quand on a récidivé, on constate que sa faute est absolument semblable à la faute de toutes les autres pécheresses. Et l'imagination des écrivains invente ces incidents qui émeuvent les hommes sensibles et alarment les femmes sentimentales.

IV

Jean Demane rentra vers minuit. Ses parents étaient couchés; le silence de la maison lui paraissait d'autant plus profond qu'il croyait entendre encore tout le brouhaha du pique-nique d'où il sortait. Il n'avait point bu, mais une griserie singulière faisait monter l'amertume à ses lèvres. Il ne s'était guère amusé; sans être prude, il avait trop vécu dans l'intimité

LE RETOUR DE L'AURORE

des rapins pour se féliciter d'avoir été le témoin de leurs licences avec les invitées de Royvèle. Et il ne savait au juste si la société des ribaudes qu'il avait connues naguère n'était point préférable à celle des demoiselles mieux vêtues mais moins décentes dont ce soir il avait été le commensal et qui, pour l'instant, continuaient à boire et à rire dans l'atelier du statuaire. Ces impressions, venant au moment même où Jean se faisait une âme nouvelle, avaient quelque chose de très pénible, et l'écrivain en ressentait une honte confuse. Tout le long du chemin il avait essayé de dissiper la vision des libres scènes de tantôt; à mesure qu'il approchait du village, tandis que, dans le clair de lune, apparaissaient des paysages plus agrestes et plus paisibles, en sa pensée surgissaient des images plus pures. Et le visage de Fanny vint bientôt effacer devant ses yeux le visage de toutes ces femmes perverses et impudiques dont un instant les hardiesses et les gaillardises l'avaient diverti.

En montant l'escalier pour gagner sa chambre, Jean avait l'illusion que Fanny le précédait; elle marchait à reculons, souriante, et paraissait le guider. Dans l'obscurité, son corps faisait une tache toute blanche, car elle portait une robe de mariée. Mais à l'étage une lumière

LE RETOUR DE L'AURORE

plus vive absorba soudain la clarté pâle de l'apparition. La porte de la chambre de Fanny était ouverte. Jean s'effaça, s'engagea dans le couloir pour gagner son appartement. Du bout des doigts il envoya un baiser à son amie, dont il ne s'expliquait pas cette veille inhabituelle. Mais une ombre passe devant la lueur de la lampe, un pas léger approche, deux mains cherchent les mains de Demane et une voix bien connue chante à son oreille :

— Jean!

— Fanny!

Ils restent là, immobiles, dans la nuit profonde qui intercepte leurs traits; mais jamais ils ne se sont vus si nettement... Et ils tremblent si fort qu'ils croient que toute la maison s'ébranle. Comme la chaleur d'un foyer, le rayonnement de la chambre les attire : ils entrent sans desserrer leurs mains et s'assoient près de la table où, dans l'orbe doré de la lampe, un livre est resté ouvert à la première page.

— J'ai voulu lire en t'attendant. Mais les livres, ce soir, sont comme autant de feuilles blanches où ton nom est écrit... Je voulais te voir avant demain. Et ces heures m'ont paru si longues! Je croyais que tu ne reviendrais pas. A présent tu es là et je n'ai plus peur.

LE RETOUR DE L'AURORE

Assise devant lui, elle fixait sur Jean des yeux tout pleins de joie et de franchise. Il ne pouvait supporter ce regard trop confiant, qui allumait en son sein le désir. Il fermait les paupières et disait à mi-voix :

— Fanny, je t'aime.

— Nous nous aimions sans nous le dire, comme ces amants de Heine, morts tous deux en emportant leur secret. Nos cœurs à nous, au moins, se seront ouverts l'un à l'autre.

— Je ne t'ai rien dit. Pouvais-je savoir?.. Nous étions des camarades pareils à tous les autres.

— Maintenant nous sommes des fiancés.

Elle parlait près de sa joue et jamais il n'avait entendu musique si douce que ces paroles. Il voulut répondre, mais les plus beaux mots, en cet instant, étaient sans âme. Et sa bouche toucha les lèvres de Fanny. La maison, leur semblait-il, recommençait à trembler, tant était grand le tumulte de leur sein. Jean se leva, Fanny souriait et son regard pur accompagna jusqu'au seuil plein de ténèbres celui auquel elle venait de prodiguer le plus lénifiant des baumes.

Les mois passent. L'amour a rendu à Jean sa santé. Chaque soir il revoit son aimée, près

LE RETOUR DE L'AURORE

de cette petite table qui écouta leurs aveux, dans cette pâle lumière de la lampe qui tisse comme un voile d'or autour de l'image de la promise, toute blanche dans sa robe de nuit. Ils n'ont pas peur d'être surpris, car ils ne pensent pas qu'ils agissent mal. Une force inconnue les a conduits l'un vers l'autre; ils ne lui ont pas résisté; et ils se confient tous les soirs la joie qu'ils ont d'être réunis. Etre ensemble, c'est tout leur souci et tout leur plaisir; à mesure que la journée s'écoule, l'idée de leur rencontre leur cause un émoi indicible. Et quand l'heure est venue, ils restent sans parler; pourtant si leurs bouches sont muettes, leurs cœurs sont pleins de murmures et leurs yeux, comme leurs lèvres, ne se quittent pas. Le silence, autour d'eux, est tellement vaste, qu'ils se croient seuls au monde; et cette impression de solitude parfois les effraie et resserre leur étreinte. Jean alors prend Fanny sur ses genoux; elle lui enserre le cou de ses bras nus; et contre son sein, Demane sent, sous le mince tissu de la robe, battre la poitrine de son amie. Alors Jean disait :

— Pendant le jour, Fanny, je suis jaloux de l'amant que je serai le soir... N'est-ce point t'exprimer ainsi toute ma félicité?

LE RETOUR DE L'AURORE

— Pour moi, tout le long du jour se prolonge mon rêve de la nuit...

— Ton rêve?

— Oui, notre rêve. Nous serons tout à fait réveillés quand nos parents nous marieront. A présent, c'est comme si chacun de nous deux, dans sa chambre, en dormant, voyait en songe ce que sera notre vie demain...

Demane la laissait parler. Pour lui, un moment, le rêve était interrompu. Les parents, quand ils sauraient, empêcheraient les rencontres de leurs enfants. Ils seraient séparés, peut-être. Et la tristesse succéderait à la joie...

Les heures fuyaient. A l'horloge de l'église, les aiguilles d'or tournaient, tournaient autour du cadran de la tour. La cloche sonnait, sonnait, comme impatiente d'annoncer aux amants l'instant de leur séparation.

— Déjà! regrettait Jean; oh, si nous pouvions à notre gré arrêter la course de ces heures craintives!

Une nuit, enivrés par leurs caresses, ils restèrent ensemble jusqu'à deux heures.

— Le temps nous raille, fit Demane. S'il continue à marcher si vite, nous serons bientôt vieux!.. Notre bonheur ne craint point la durée...

Mai était revenu. La nature reverdissait, la

LE RETOUR DE L'AURORE

sève montait sous l'écorce des arbres et dans le soleil s'ouvraient les premières fleurs. Au soir, on eût cru que le ciel avait laissé descendre sur la terre tous les parfums du printemps. Ils entraient par la fenêtre de l'atelier où Jean prolongeait sa lecture. L'émoliente caresse du renouveau lui rappelait la douceur des belles saisons précédentes. Il pensait à Baltus qui, autrefois, dans cette chambre, travaillait chaque jour à son côté. Il venait de relire les lettres de son frère, éparses sur son bureau. Quelques-unes avaient été écrites du camp de Beverloo; et en les parcourant Demane se rappelait la soirée de réception à la *Mandragore*; les pages de Montville lui avaient suggéré, ce soir-là, avant son frère, la tristesse des landes dénudées et mélancoliques de la Campine limbourgeoise. Les yeux de Jean devenaient humides. Comme à travers un brouillard il voyait les choses peuplant l'atelier : au centre d'un panneau, comme auréolée par le rayonnement de la lampe, *la Paysanne au Soleil* adoucissait son sourire. Ses grands yeux semblent faire signe à l'écrivain, ses lèvres semblent appeler les siennes, et Jean s'imagine que le modèle de son frère a pris les traits de Fanny.

Dans quelques minutes il serait près d'elle.

LE RETOUR DE L'AURORE

Mais pour la première fois il ne s'en réjouissait pas. Il eût voulu être au matin. Une angoisse lui emplissait le cœur. Il était pareil à un homme qui voit le danger, mais ne peut le fuir. Jusque-là il n'en avait pas eu conscience. Doucement, aux bras de la chaste Fanny, il avait glissé sur la pente de la passion. Maintenant ils étaient au bord de cet abîme vers lequel chaque soir, la main dans la main, bouche à bouche, ils avaient fait un pas de plus. Il ne fallait point que demain leur chute mît fin à leur quiétude... Jean serait fort, il empêcherait Fanny de marcher plus avant sur ce chemin des délices menant à la douleur. Mais ce soir, mais demain soir, mais tous les soirs à venir, il ne la rejoindrait pas. La nuit est peuplée de mauvais génies et la luxure les écoute avec complaisance...

Demane éteint sa lampe et gravit l'escalier. Il a prolongé sa veille et Fanny, lasse de l'attendre, se sera endormie... Mais la porte de sa chambre s'ouvre doucement. Les yeux de Jean se voilent; une bouche cherche la sienne, deux bras nus entourent son cou. Et au lieu de repousser Fanny, il répond à ses caresses et follement la presse sur son cœur, de crainte qu'elle ne reparte.

Le lendemain, dimanche, ils se rendirent en-

LE RETOUR DE L'AURORE

semble à l'église. Depuis quelques heures la terre leur paraissait un paradis. Il fallait remercier Dieu. Après la messe ils furent par la route de Gand vers les Petites Montagnes. Dans la matinée fraîche le soleil transmuait en or les perles de la rosée. Autour de l'étang du Moulin, au-dessus des masses jaunes des joncs morts, des herbes nouvelles poussaient leurs pointes vertes. Les canards à la file nageaient en suivant les rives.

Fanny a pris le bras de Jean, comme aux jours anciens où il la conduisait à l'école. Ils ne se parlent pas; les mots pour eux ont perdu leur sens. Ils se regardent et leurs lèvres se rapprochent. En revenant, ils entrent au cimetière et s'arrêtent devant le tombeau de Baltus. C'est une simple colonne de pierre bleue posée sur un socle où le nom du peintre est inscrit en lettres d'or. Des couronnes se fanent aux fers de la grille où les jeunes gens posent leurs mains jointes pour la prière. Avant de mourir, Baltus leur a dit : « Aimez-vous bien... » Ils l'ont écouté. Là-haut le frère aîné doit se réjouir de leurs fiançailles.

L'affection de Fanny et de Jean, aux yeux de tous, était l'enseigne d'une pure amitié. Les Clerbois et les Demane ne contrariaient point

LE RETOUR DE L'AURORE

cette camaraderie et il ne leur déplaisait pas de croire que l'amour y succéderait un jour. Fanny et Jean ne se quittaient plus. Ils se promenaient ensemble le dimanche et ils recommençaient à deux les excursions que les gosses du village autrefois avaient faites avec le bon Cholle. Ils allaient de préférence vers Berchem-Sainte-Agathe, Grand-Bigard et Chapelle-Saint-Ulrich. L'écrivain montrait à son amie les endroits où il était venu avec son frère, les coins de fermes et de vergers que le peintre avait copiés, et les prairies où, avant de revenir, ils avaient cueilli des fleurs pour Fanny.

Demane se grisait de ce bonheur sans mélange, quand il reçut un matin de juin une lettre de Royvèle, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs mois : « Mon cher Jean, annonçait le sculpteur, nous venons de louer à Auderghem un bâtiment de l'ancienne abbaye de Rouge-Cloître. Il a l'aspect d'une ruine, mais l'intérieur en est resté confortable... On pourrait y loger toute la *Mandragore*... D'ailleurs Rivoire et Taupère s'installeront demain ici. Nous serons donc trois pour payer les quinze francs de loyer!.. Ne nous accuse pas de prodigalité. Le pays est admirable; notre maison est bâtie

LE RETOUR DE L'AURORE

au bord de l'étang, qu'ombrage la lisière de la forêt de Soigne. C'est ici l'empire de la poésie. Tu renonceras à écrire en prose quand tu l'auras vu. Il faut que tu viennes y passer un jour. Les parents Clerbois ne s'opposeront pas à ce que tu nous amènes leur charmante fille. Je te donne trois jours pour prendre tes dispositions : Nous sommes jeudi, je t'attends dimanche.»

La calme forêt était pleine de rumeurs; entre les troncs des hêtres on apercevait le lac tout bleu où des cygnes blancs avançaient avec majesté. Au bord de l'étang les troncs des saules et des bouleaux surgissaient du fouillis des roseaux et des crocus. La société était nombreuse; Fanny y avait trouvé deux compagnes : la sœur du pianiste Taupère et la fiancée de Belval. Leurs robes claires mettaient des taches joyeuses dans la grisaille verdâtre des frondaisons; et leurs rires tranchaient sur les propos des artistes, que le critique induisait en discussions trop austères. Mais une apostrophe de Rivoire mettait fin à leurs controverses sérieuses. La route sinueuse s'engageait au cœur de la futaie; des fanes mordorées montait une humidité. Mais voici une clairière, remplie d'un gazouillis; au pied d'un hêtre centenaire l'eau jaillit de la

LE RETOUR DE L'AURORE

source d'Amour, et son ruban capricieusement se déroule. Les jeunes gens s'assoient dans les feuilles mortes, pour ôter leurs chaussures. A la file ils entrent dans l'eau. La fraîcheur de l'onde à leur cheville est comme une caresse. Jean se rappelait ses jeux dans le Moulinet en compagnie de Baltus, et de leurs condisciples. Allaient-ils maintenant découvrir ce pince-orteils que toute leur enfance durant ils avaient en vain cherché?..

L'après-midi ils gagnèrent le fond du bois. Les artistes aidaient les jeunes filles à gravir les versants escarpés; ils s'accrochaient aux racines dénudées pour ne pas reglisser dans le vallon. Sur la hauteur les mains se nouèrent pour la farandole; autour des arbres ils dansèrent et le soleil couchant qui, à l'horizon, pénétrait en tapinois sous la futaie, allongeait les ombres des danseurs jusqu'à la crête du coteau opposé.

Sur la sylve antique descendent les premières ombres du soir. Au milieu d'un grand cœur entaillé dans l'écorce d'un hêtre Demane a gravé le nom de Fanny à côté du sien. On dirait que les arbres aussi sont fatigués d'avoir agi tout le jour : Le murmure de leurs feuilles s'est tu en même temps que le chant des oi-

LE RETOUR DE L'AURORE

seaux. Un calme immense a envahi les halliers. Seule, sous la ramée, dans la distance, au creux de la vallée, la chanson se perçoit de la source d'Amour, qui à présent vers la cime des arbres s'élève comme une plainte. Fanny et Jean s'attardaient. La paix des choses les impressionnait et ils marchaient très rapprochés. Ils débouchèrent à l'orée; dans le cadre ovale de ses frondaisons dorées, l'étang recevait le suprême et rouge baiser du soleil. La traîne d'un manteau de pourpre glissait sur l'eau, devant des cygnes comme éclaboussés de rubis. Ces grands oiseaux blancs et hiératiques sur cette eau sans rides étaient comme un symbole de splendeur et de sérénité.

— C'est le lac d'Amour, dit Fanny.

— Pour moi, le lac d'Amour, c'est ton cœur. Tes yeux sont les rivières qui y mènent : mes pensées ne se tromperont jamais de chemin.

Ils revinrent au logis. En attendant la cloche du souper, ils s'assirent sur un banc de la rive. Un parterre d'œilletts embaumait violemment l'espace et un rossignol, dans un champ de blé voisin, passionnément chantait. La forêt n'était plus qu'un sombre massif dont la silhouette au loin se noyait dans l'ombre des campagnes. Le lac était uni comme un miroir et les cygnes

LE RETOUR DE L'AURORE

étaient partis. Un voile gris passait devant le paysage et çà et là, une dryade, qui se dévêtait avant de dormir, jetait sa flottante écharpe de tulle sur les hautes herbes des rives.

Une douce musique caresse les oreilles des amants. Elle a la mélancolie profonde des choses mystérieuses. Taupère, là-haut, s'est mis au piano ; il joue les *Réveries* de Wagner et par la fenêtre ouverte les sons montent vers le ciel comme une imploration. La nature tout entière se tait. Fanny et Jean se croient emportés dans un torrent de tendresse et, pour ne point être jetés loin l'un de l'autre, ils s'étreignent, ils s'embrassent. Mais une musique navrante, dont les notes ressemblent à des sanglots, succède à cet hymne ineffable. Taupère interprète les *Douleurs* du grand Richard... La tristesse des plantes et des eaux s'exprime en longs gémissements. Jean et Fanny sentent monter leurs larmes...

— A table ! à table ! crie Royvèle, en se penchant au-dessus de l'appui de la croisée.

Mais ils touchèrent à peine au repas frugal que leur servait le sculpteur. La poésie poignante du soir les berçait encore et ils s'y abandonnaient comme on s'abandonne à l'ivresse, sans savoir si elle est pernicieuse.

V

Quand Félix vint demander à Daland la main de sa fille, le fermier fut très ému. Ce paysan était sentimental, et ses yeux humides se fixèrent un instant sur le visage rougissant du fils du vannier. Il lui prit la main, la serra très fort, comme aux jours où, à quelque foire, il concluait un marché.

— Tu la mérites, répondit-il, d'une voix mal assurée. D'ailleurs n'étais-tu pas déjà mon fils d'adoption? Et puis, tu ne seras pas seul à réaliser une bonne affaire : elle sait ce que tu vaux. Empressons-nous de prévenir la patronne.

Souvent le censier avait souhaité ce mariage. Il n'avait qu'une fille et il ne voulait pas que sa maison tombât en quenouille. Il se demandait, en voyant ses cheveux blanchir et sa femme se ratatiner, qui lui succéderait, qui serait le maître de cette antique métairie où les Daland de père en fils régnaient depuis deux cents ans. Serait-ce un gendre vaillant et économe, serait-ce un mauvais garçon qui dilapiderait l'héritage?.. L'amour du haut valet pour sa Catherine le

LE RETOUR DE L'AURORE

rassurait. La fermière et lui mourraient en paix. Mais en attendant l'heure du trépas, il comptait bien prendre encore du bon temps. Car il ne fallait point, sous prétexte que l'avenir apparaissait tout rose, laisser s'assombrir le présent. Et pour commencer il organiserait une noce où on ne l'accuserait point de lésine, lui cependant que ses concitoyens considéraient plutôt comme un avare...

Le jour du mariage le bourg était en fête. Les paysans avaient pavoisé les ruelles et les chemins. Le long des fossés s'élevaient des mâts enguirlandés de fleurs. A l'entrée de la Fossette un arc de triomphe arrondissait au-dessus de la chaussée sa voûte de verdure, que surmontaient des trophées de bannières. Sur les fermes plantureuses comme sur les humbles chaumières, flottait le pavillon tricolore. Jamais procession de la Fête-Dieu n'avait passé sur des routes si magnifiquement décorées! Il y avait de quoi rendre jaloux le Seigneur!.. Mais n'était-ce point pour l'honorer en somme que le village ainsi s'était paré? Deux enfants ne passeraient-ils pas sous ces berceaux fleuris pour aller recevoir des mains du prêtre le plus solennel des sacrements?.. La forge des Raisins resplendissait; sur sa façade nouvellement

LE RETOUR DE L'AURORE

peinte des cordons de feuillage dessinaient d'amples torsades de sapin. Au-dessus de la porte, sous la hampe du drapeau brabantin, les frappeurs avaient cloué un grand blason de papier; le champ de l'écu portait ces vers où Jean Demane avait mis plus d'intention aimable que de sentiment poétique, car il rimait mal et sans souci des règles :

*Pas un soufflet ne ronfle. Le feu dort.
L'enclume se tait. Le marteau sommeille.
C'est noce au village : que la joie s'éveille!..
Le forgeron vous salue, ô fiancés heureux!
Il vous souhaite ce qu'il sait de mieux :
Un hymen si chaud, si fort,
Que le fer pur que chaque jour il travaille.
Le ciel bénisse vos épousailles!*

Les villageois s'arrêtaient devant la forge et lisaient à haute voix ce dithyrambe. Les gamins se haussaient sur leurs sabots fraîchement récurés pour mieux voir les lettres gothiques où les majuscules rouges précédaient les noires minuscules. Ils épelaient les mots, mais ne comprenaient pas grand'chose...

Lorsque les fiancés parurent sur le seuil de la porte charretière, tout le village était rassemblé au carrefour. Jérôme Cuvelier, sabre

LE RETOUR DE L'AURORE

au clair, repoussa les curieux et le cortège passa. Madame Ruelle bousculait violemment ses voisines pour se pousser au premier rang. A la maison communale le vieux notaire Ménard, en sa qualité de bourgmestre, procéda à la cérémonie civile. Puis la noce gagna l'église; de la grille du cimetière jusqu'au portail, un dais d'étoffe bleue frangée d'or étendait son ombre étroite sur la ruelle. L'abbé Jacquier maria les promis; il aspergea les deux anneaux d'or que Félix avait placés sur un plateau d'argent, et donna aux époux sa bénédiction. Alors, la jolie Trinne, plus rayonnante et plus troublée que Baltus ne l'avait vue au premier matin où il avait commencé son portrait, prit le bras de son mari, un peu gêné dans sa redingote noire. Ils marchèrent vers la sortie, et la robe de soie de la jeune paysanne bruissait comme les feuilles des trembles au printemps...

L'après-dîner, au festin, Royvèle et Demane étaient assis l'un près de l'autre. La vaste grange où ils dinaient, la rusticité des convives, la gaucherie des mariés, la lumière qui enveloppait les êtres et les choses sans rompre l'éclat de leurs couleurs, tout cela leur rappelait une des meilleures œuvres du vieux Breughel. Il avait vécu dans le pays, il y avait travaillé, et ses

LE RETOUR DE L'AURORE

modèles préférés n'étaient-ils point les ancêtres de ces ruraux qui faisaient bonne chère autour de Demane et dont le visage ressemblait tant au visage des héros du maître immortel? Et ce n'était point seulement à regarder autour de lui que Jean goûtait du plaisir... Pourtant, à mesure que les services se succédaient, une tendre mélancolie s'emparait de sa pensée. Il se souvenait du jour lointain déjà où, pour la première fois, il avait pénétré dans la grande salle des Daland; ce soir-là, Cholle avait été trouvé presque mourant de froid dans l'encoignure de la porte charretière. Jean n'avait pas oublié le bon camarade de son enfance, l'ami des écoliers, l'organisateur de leurs maraudes. Mais en grandissant il ne s'était jamais demandé pourquoi Cholle était parti, pour quel motif il avait fui pour toujours ce village dont les enfants l'aimaient et l'avaient si longtemps regretté... Aujourd'hui Demane croyait comprendre. La beauté de Trinne expliquait bien des choses!.. Et à travers les années, la pitié de Jean allait à ce vagabond qui n'avait point connu la seule consolation accessible aux plus pauvres... Dans sa rêverie il revoyait Cholle tel qu'il l'avait connu, avec ses yeux noirs, ses cheveux de jais, son allure un peu lente, son étrange sourire... Main-

LE RETOUR DE L'AURORE

tenant, comme au lendemain d'une de ses escapades, il aperçoit sa silhouette à l'horizon; il marche sur la route de Gand, au milieu du pavé, entre la double rangée des grands ormes. Jean revoit sa physionomie familière, son pas régulier, le ballotement de ses bras comme fatigués...

Cholle approche, sa taille devient plus grande; Jean distingue son visage amaigri, son regard franc et triste, sa bouche plissée par la douleur, son front traversé par une ride droite comme les sillons qu'il creusait dans les labours de Daland. Voici qu'il tourne la Fossette; il regarde les chaumières et les maisonnettes de la venelle, les reconnaît l'une après l'autre à leurs enseignes. Ici est la boutique du vannier où demeure le père de Félix, là est celle de la mercière... Intrigué, il marche sous le dais bleu; son regard se fixe sur le drapeau qui flotte au-dessus du travail de la forge des Raisins. Il épèle, sans les comprendre mieux que les gamins, les lettres colorées de l'inscription. Il s'étonne de la solitude des chemins. Les champs sont déserts et les maisons closes; et il semble que les habitants aient dû fuir soudain, après avoir orné leurs demeures pour une fête inaccoutumée qu'ils ne célébreront pas... Mais Cholle poursuit sa route. Il entre dans la cour des Daland;

LE RETOUR DE L'AURORE

il tremble très fort; soudain sa main semble fouiller sous sa veste, sa bouche grimace. Devant la porte de la grange il s'arrête et avance le bras pour pousser le vantail.

L'écrivain se lève et se précipite vers la porte, à laquelle, au dehors, on vient de heurter. Il saisit la clenchette, ouvre tout grand le poutis :

— Cholle!..

Les convives se retournent, croient à une plaisanterie et se remettent à manger. Mais à ce nom prononcé par Demane, la jolie mariée a pâli, pendant qu'éclate, sur le seuil de la salle, le rire énorme de Pitt Misse, le valet athlétique qui porte sur les bras un plat de terre où baignent dans le beurre des chapons dorés.

Jean a regagné sa place. Il demeure un instant ébloui. Puis il chasse cette vision qui perdure et lui a causé une émotion ridicule

VI

Plusieurs dimanches de cet été Jean Demane se rendit à Auderghem avec Fanny Clerbois.

LE RETOUR DE L'AURORE

Royvèle avait installé son atelier dans l'ancien dortoir des moines, où il achevait une grande figure de la Malédiction. C'est une vieille femme du peuple; vêtue de guenilles, elle s'adosse à un rocher abrupt. Le bras gauche; dont le poing se crispe, fait un geste de mépris et de désespoir, et la main droite enfonce comme des serres ses doigts dans la chair du ventre. La poitrine décharnée montre la charpente osseuse, et les fibres de la tête émaciée se tordent en une grimace atroce. Au fond des orbites, où déjà est descendue l'ombre de la mort, brillent des yeux vindicatifs.

L'expression de cette image n'est pas séduisante... Elle a la force d'un anathème; elle épouvante; son émotion est venue des sources même de la misère. Ce n'est point une allégorie abstraite, car Royvèle abhorre l'art spéculatif; elle parle impérieusement parce qu'elle est le reflet de la douloureuse vérité. Est-ce la faute de l'artiste si le spectacle qu'il montre n'est qu'une traduction fidèle? Cette femme âgée, cette agonisante exaspérée, maudit la vie qui lui fut cruelle. C'est la pauvreté qui clame sa douleur et appelle la malédiction sur ceux qui se détournent d'elle...

— Ah, je sais, disait Antoine Royvèle à son

LE RETOUR DE L'AURORE

camarade, cette statue n'est pas conçue selon la formule platonienne. Elle est la laideur du vrai. L'art ne doit pas seulement nous réjouir, il doit nous faire penser. Il dépasse son but ordinaire quand il parvient à rendre meilleur un seul mortel. Crois-tu que jamais un chef-d'œuvre ait modifié le caractère d'un homme, je ne parle pas d'un enfant? En sortant d'un musée, on songe avant tout à se nourrir, toi, moi, comme les autres... L'homme est d'abord un estomac...

— Beaucoup ne sont que cela. Il faut croire que le cerveau est un accident!..

— Soyons heureux d'en être les victimes...

Heureux! Jean et Fanny l'étaient sans mesure. Et si personne ne connaissait leur secret, toutes les fleurs des champs avaient pourtant entendu leurs confidences. En juillet, le vieux Cormon conduisit les amoureux en carriole à la kermesse d'Assche, chez ses fils. Assis, sur le siège, à côté du tapedur, Fanny et Jean regardaient devant eux la longue route ombragée. L'air doux passait sur leurs joues comme une caresse. Les moulins, des deux côtés de la chaussée, tournaient sur leur butte; déjà les meules broyaient le seigle nouveau. Bientôt le froment aussi dont les javelles partout, sur le chaume, s'alignaient en

LE RETOUR DE L'AURORE

faisceaux, serait réduit en farine. La nature attentive donnerait aux pauvres gens du pain pour tout l'hiver. Elle donnerait aux bêtes aussi sans doute leur nourriture : sur la terre fraîchement remuée les semeurs jetaient la bonne graine des raves fourragères... Pour toute une année la vie recommençait...

La voiture traversait Zellick et Grand-Bigard. Les ormes majestueux frémissaient dans le vent léger. Le cheval avait pris un petit trot et de jeunes paysans, qui suivaient l'attelage, dans la poussière faisaient des cabrioles. Fanny applaudissait à leurs tours et leur jetait de l'argent. Ils dînèrent chez les Cormon et allèrent au village, sous des tentes dressées à l'entrée des champs, danser aux violons. Jean, imitant les gars de l'endroit, priait Fanny de boire à son verre, avant d'y porter lui-même les lèvres. Au crépuscule ils revinrent à la ferme, et s'assirent sur un banc, près du puits; dans sa chaise, un enfant caressait un chien qui se hissait vers lui.

Devant la maison un parterre de lys dessinait sur le mur de briques brunes le vert élancement des tiges fleuries. Des corolles toutes blanches montait un parfum violent. Le bébé, près de la margelle, ne cessait de sourire. L'angelus du soir sonna à l'église distante.

LE RETOUR DE L'AURORE

— Il n'est que sept heures, fit le vieux Cormon, en voyant Jean se lever. Vous avez tout le temps. Nous vous conduirons à la gare.

Le silence était grandiose. A présent l'armature forgée du puits, les troncs des arbres proches, la tête de l'enfant se découpaient avec netteté sur le fond rouge du couchant. Le geste du bébé, tendant ses bras vers sa mère qui déjà de son corsage sortait un sein gonflé de lait pour le lui offrir, avait quelque chose d'adorable dont un primitif peintre de Madones aurait été émerveillé : c'était un ineffable symbole d'humanité, toute la source de la tendresse ; et dans le cœur de Jean et de Fanny levait un sentiment nouveau, inexprimable encore, mais plus profond que tous les autres...

— Cette mère est plus belle que la plus belle Vierge de Van Eyck, dit Fanny.

— La vie, qui inspire l'art, le domine toujours, répondit Demane. L'art n'est que le reflet relatif de la vérité...

Ils embrassèrent le bébé, prirent congé de leurs hôtes. Sur le chemin, le vieux Cormon marchait entre eux deux. Ils se trouvèrent seuls dans leur compartiment. Tout le jour ils avaient été sevrés de baisers : leurs bouches se touchèrent.

— Soirée inoubliable ! murmura Demane.

LE RETOUR DE L'AURORE

— Oui!.. répondit très doucement Fanny, ceci sera peut-être la seule heure inoubliable de notre existence...

Toute la chair de Jean frémit. Un voile passa devant ses yeux. Jamais Fanny ne lui avait parlé de cette manière. Jamais elle n'avait eu des paroles à la fois si profondes et si affectueuses.

— Oh! ma Fanny! jamais tu n'as été si belle!

— C'est que jamais je n'ai été si entièrement à toi. Un lien s'est noué qui nous unit pour toujours...

— Que dis-tu?..

— Rappelle-toi ces fleurs de tantôt, ce ciel d'or, ce bébé vêtu de blanc et le sourire qu'il nous donnait en partage... Quand viendra le printemps, ce ne sera pas l'enfant d'autrui que nous regarderons et qui nous sourira...

Jean ne répondait rien. La joie et le chagrin se disputaient son cœur. Sa pensée ne parvenait pas à se fixer et il avait peur de crier sa détresse.

Le lendemain Fanny ne descendit pas. Elle avait souffert toute la nuit d'un malaise que sa mère mettait au compte des fatigues de la veille. Elle sermonna Demane, mi-fâchée, mi-joyeuse :

LE RETOUR DE L'AURORE

— Fanny n'est pas un garçon. Vous la faites trotter, trotter... Si on vous laissait faire, vous la mèneriez au bout du monde, sans étapes!.. Allez la voir, et demandez-lui pardon...

Fanny, couchée dans son lit, était toute pâle. Ses cheveux dénoués encadraient son visage de longues boucles. Un sourire triste errait sur ses lèvres, et dans ses yeux fiévreux brillait comme un désenchantement. Jean s'assit à son chevet. Elle lui saisit les mains et blottit sa tête contre sa poitrine.

— J'ai tant souffert, cette nuit, que j'ai cru mourir...

— Mourir, Fanny! Tu commences à peine à vivre. Demain, dans quelques heures, tu auras oublié. Il faut que tu oublies. Je t'aime tant...

— Ecoute : toute cette beauté du dernier soir, ce n'était qu'un rêve. Il ne se réalisera pas!..

Le poids qui depuis dimanche écrasait le cœur de Jean, se soulevait, s'allégeait. Mais son émoi était plus vif que la nuit précédente. Il répondit, après un instant, d'une voix obscure et tremblante :

— Ce rêve, nous le recommencerons. Il est des songes qu'on ne peut faire à notre âge. Fanny, pardonne-moi cette première tristesse.

LE RETOUR DE L'AURORE

Je te promets que nous n'en connaissons point d'autres. Un jour prochain nous serons des époux.

— Te pardonner? Tu ne m'as donné que de la joie. Le Ciel seul est cause de mon chagrin...

Quand Fanny fut convalescente, appuyée au bras de Jean elle se promena dans le village; à petits pas, par les venelles ensoleillées, ils gagnaient les rives de l'étang du Moulin. Le vieux baron de Quatreval était mort et des ouvriers démolissaient son manoir lézardé, à la place où, dans le parc, devait passer une large route nouvelle. On avait renversé les antiques murailles; au sommet de la tour séparée de ses courtines, la girouette semblait grincer de colère...

Des bûcherons renversaient les grands arbres des quinconces et des enfants détruisaient les parterres, comme les Demane et leurs condisciples autrefois avaient détruit ceux de la Touvraine. Un mauvais génie habitait-il aussi les jardins du défunt gentilhomme? Le Mercure en pierre du fronton n'avait pas été épargné par les démolisseurs; il gisait brisé dans le gazon, et sa main gauche serrait le manche de son caducée disparu. Les talonnières étaient cassées; dé-

LE RETOUR DE L'AURORE

pouillé de ses ailes, le divin messager n'avait pu fuir ce domaine qu'il avait si longtemps protégé. Maintenant les gamins lapidaient de près le dieu que, jadis, de loin, ils regardaient avec respect et qui, le nez dans la boue, avait perdu son prestige.

A l'automne Fanny était guérie. Demane ne l'avait quittée que pour aller à son travail. Il n'avait vu personne, heureux de consacrer tout son temps à celle qui lui était si chère. Il n'avait point répondu aux lettres de Royvèle, que maintenant il relisait avec Fanny. Le sculpteur écrivait :

— Je joue de guignon. Il vient encore de me la donner belle... L'autre matin, au moment où je me prépare à donner le dernier coup d'ébauchoir à ma *Malédiction*, la figure s'affaisse. Mon œuvre n'est plus qu'un amas d'argile. C'est écrit : tout redeviendra poussière. Mais j'aurais mieux aimé que cela fût un peu plus tard... J'ai retrouvé ma sagesse, après avoir pendant quelques jours promené dans la forêt une tristesse qui me semblait irrémédiable. Je croyais avoir créé... Je n'ai rien fait. Il faudra que je recommence. Mais ce ne sera pas demain. Pour me consoler, j'ai confronté une autre douleur plus grande avec la mienne : j'ai fait venir

LE RETOUR DE L'AURORE

mon frère Liévin; nous passons ensemble les heures du jour et de la nuit. Sa présence me réconforte; il m'apprend à supporter l'infortune. Je pousse la petite voiture où il est étendu et nous allons à l'aventure, par bois et plaines, le long de l'eau et des chaussées; son admiration innocente me révèle des choses insoupçonnées. Il découvre la nature et par conséquent l'univers. Il n'avait jamais vu un arbre et il n'a entendu que des oiseaux en cage. Devant tout il s'émerveille. Hier il m'a dit qu'il savait enfin le bonheur de vivre. De quel droit, nous autres, nous lamentons-nous? Ma vraie vie est à son principe. Jusqu'à présent je n'ai fait qu'entrevoir... Mon frère est en train de m'ouvrir les yeux tout grands.

Tout émus encore par la lecture de ces lignes troublantes, Fanny et Jean étaient sortis. Ils suivaient la route de Gand; au loin, devant le clocher de Berchem, passait le premier voile du crépuscule. Ils n'avaient pas été si loin depuis l'été et la jeune fille, fatiguée, s'appuyait au bras de son ami. Le soir tissait sur les bois et les champs son manteau ténébreux auquel se dérobait de plus en plus la rouge nudité du couchant... Pour revenir, ils s'engagèrent dans un chemin creux; la nuit déjà l'avait envahi et, au

LE RETOUR DE L'AURORE

sommet des deux versants, les arbres et les herbes se profilaient tout noirs sur l'horizon empourpré. Tout à coup une ombre parut sur la crête, celle d'une femme mince et cassée dont le visage anguleux et méprisant se profila comme l'effigie usée d'une médaille. Mais Jean, surpris, reconnaissait une figure familière à son enfance :

— La Touvraise!

Effrayée, Fanny se serrait contre son aimé.

— Jean, j'ai peur!

— Ne crains rien. Cette femme ne te fera aucun mal. D'ailleurs, l'avons-nous bien vue?

L'ombre de l'inconnue s'était confondue avec l'ombre du soir. Mais Fanny demeurait frissonnante; Jean l'embrassa et son pas parut se raffermir.

— C'est fini. Ma tristesse même semble s'adoucir. Près de toi je parviendrai à oublier.

— Tu apprendras un jour, Fanny, que la douleur fortifie. Ecoute cette fable : La pierre qu'on jette à l'étang fait rejaillir l'onde, mais la pierre descend, descend, et des rides profondes se creusent sur l'eau. Elles s'élargissent, se multiplient, gagnent les rives. L'étang redevient calme et le reflet des choses, un instant brouillé, reprend son clair dessin. Mais la

LE RETOUR DE L'AURORE

La pierre reste ensevelie au cœur de l'étang et seul celui-ci sent qu'elle s'y trouve. La lumière du soleil, à travers l'eau transparente, ne glisse pas jusqu'à cette pierre pour jamais invisible. Notre vie est pareille à cet étang; une pierre, un jour, en a troublé la surface; elle est descendue au fond de notre cœur et ce n'est que toi et moi qui savons qu'elle y demeure engloutie...

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE : <i>La Clarté du Matin</i>	6
DEUXIÈME PARTIE : <i>L'Ombre qui descend</i>	123
TROISIÈME PARTIE : <i>Le Retour de l'Aurore</i>	295

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze janvier mil neuf cent quatorze

PAR

L'IMPRIMERIE J. SELLEKAERS & F. DE KEULENER

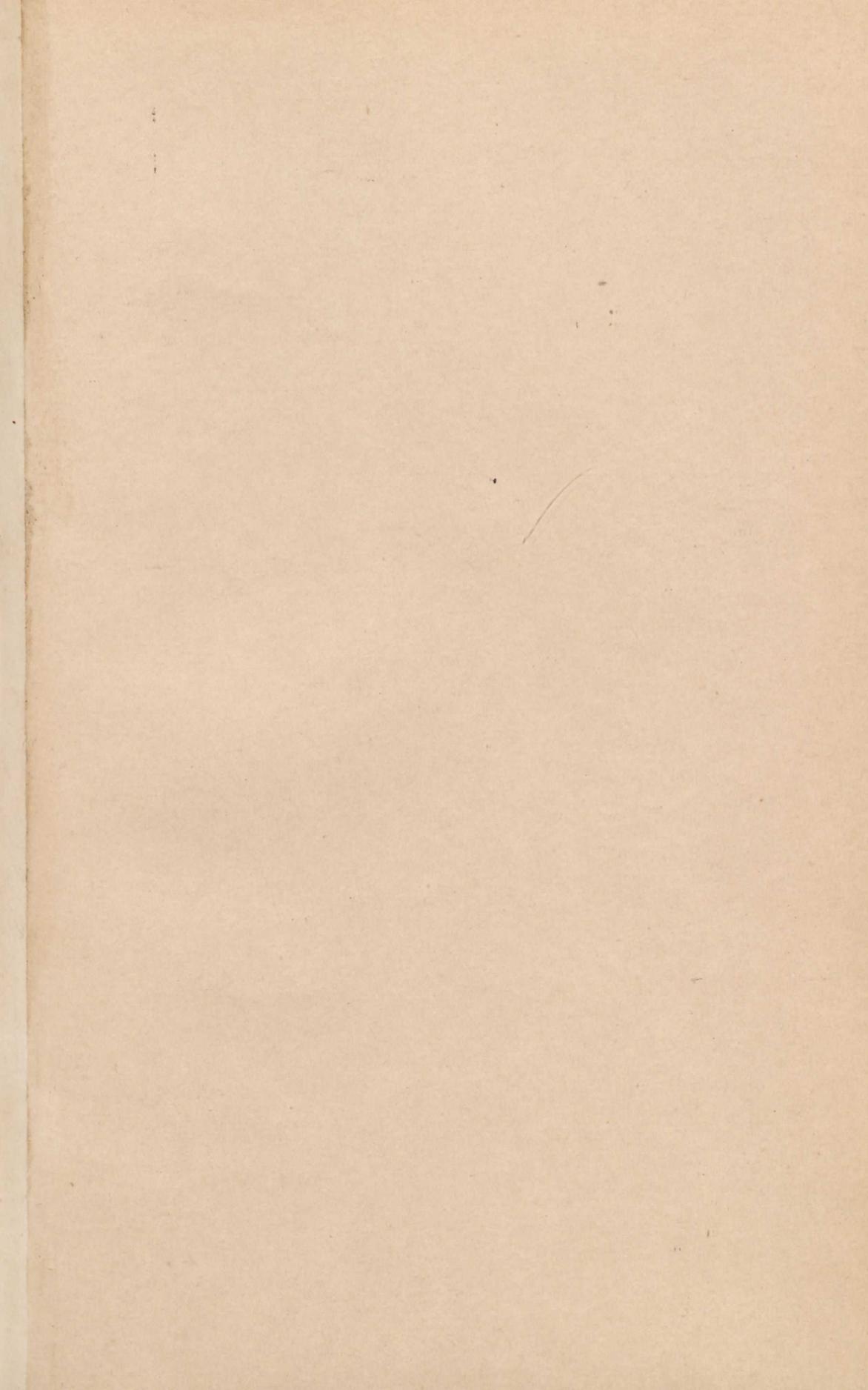
Schaerbeek-Bruxelles

POUR

L'ASSOCIATION

DES

ÉCRIVAINS BELGES.



Sander PIERRON

Les Rides
de l'Eau

ROMAN



Prix :
25 francs

Librairie
DECHENNE

BRUXELLES

14, Galerie du Roi

1914





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.